

Hitchcock Présente
- 05 - Histoires à
Lire Toutes Portes
Closes

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Hitchcock

PRÉSENTE

**HISTOIRES
À LIRE
TOUTES
PORTES
CLOSES**



HISTOIRES
À LIRE
TOUTES PORTES CLOSES

ŒUVRES D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

**HISTOIRES TERRIFIANTES
HISTOIRES ÉPOUVANTABLES
HISTOIRES ABOMINABLES**

ALFRED HITCHCOCK

présente :

HISTOIRES

À LIRE

TOUTES PORTES CLOSES

Le titre original de cet ouvrage est :

**STORIES TO BE READ WITH THE DOOR
LOCKED**

PLAN DE VOL

(*Hijack*)

par ROBERT L. FISH

Cinq heures de l'après-midi d'une journée chaude et brumeuse de fin d'été ; seule une ligne de nuages au tracé à peine appuyé planait dans le lointain au-dessus des montagnes du Tennessee dont les pentes s'abaissaient à l'ouest jusqu'à la platitude absolue. L'avion, un 727 à trois réacteurs, volait à neuf mille mètres en suivant un cap sud-sud-ouest qui le conduisait de New York à La Nouvelle-Orléans, et allait bientôt passer au-dessus de la rivière. Le soleil, qui réservait ses rayons au copilote, semblait rapidement.

Le radio se glissa dans la cabine par la porte étroite, rajusta son pantalon et eut un hochement de tête satisfait à l'adresse du commandant. Puis il s'installa de nouveau devant ses cadrans, coiffa son casque à écouteurs et, tendant le bras, promena les doigts sur divers boutons. Le commandant examina un moment le visage du radio sans rien y lire puis regarda en bas, par-dessus son épaule. Le soleil lui fit un clin d'œil dans l'eau de la Tennessee. Tendant la main vers le micro, il interrompit la musique douce diffusée dans les haut-parleurs et appuya sur le bouton lui permettant de se faire entendre des passagers.

— Mesdames et messieurs, ici le commandant de bord. À votre droite, presque immédiatement sous l'appareil, se trouve le lac du barrage de Watts, partie du programme d'aménagement du bassin de la Tennessee. Les passagers de la rangée de gauche peuvent apercevoir le barrage lui-même et, au-delà, le lac Chickamauga. Ceux qui possèdent une vue perçante distingueront au loin à l'est, les Appalaches ...

Il remplaça son micro d'un geste précis et se débrancha, provoquant aussitôt le retour de la musique douce dans les haut-parleurs. Presque immédiatement, un voyant s'alluma sur le tableau de l'interphone et le commandant se pencha de nouveau en avant pour appuyer sur un bouton.

— Oui ?

— Commandant, ici Clarisse. Nous avons des ennuis.

— Des ennuis ?

— Un passager s'est enfermé dans les toilettes avec Milly ...

Soucieuse d'éviter un malentendu, l'hôtesse ajouta aussitôt d'un ton alarmé :

— Ce n'est pas un dragueur, c'est un pirate de l'air.

La voix que la jeune femme s'efforçait de garder calme résonnait avec des accents métalliques dans la cabine de pilotage bondée. Le radio écarquilla les yeux ; le copilote se dressa d'un bond ; d'un geste de la main, le commandant Littlejohn l'invita à se calmer et se rasseoir.

— Où sont les commissaires de bord ?

— J'en ai un près de moi ...

— Avant que je lui parle, dites-moi comment réagissent les passagers ?

— Ils ne savent rien encore.

— Très bien. Ne les prévenons pas pour l'instant. Maintenant passez-moi le commissaire de bord.

Après un bref silence, une voix masculine se fit entendre dans l'interphone :

— Allo, commandant ? Apparemment l'homme s'est dirigé vers les toilettes sans attirer l'attention et a soudain braqué un revolver sur la fille pour la contraindre à entrer avec lui dans les W.C. J'ai parlé à l'hôtesse à travers la porte : jusqu'à présent il ne lui a fait aucun mal. Elle dit qu'il a un revolver, un couteau et un flacon rempli de nitroglycérine, à ce qu'il prétend. D'après elle, il contient un liquide jaune et huileux.

Le commissaire de bord s'éclaircit la voix avant de demander :

— Que faisons-nous ?

— Rien, répondit aussitôt Littlejohn d'une voix ferme. Retournez à votre place. Milly se trouve certainement entre le pirate et la porte puisqu'il se sert d'elle pour communiquer avec nous. Allez vous asseoir, laissez Clarisse maintenir le contact. Pendant ce temps, je vais demander des instructions à La Nouvelle-Orléans. .

Le radio avait déjà appelé sans attendre la tour de contrôle de leur aéroport de destination.

— Clarisse ? reprit le commandant dans l'interphone, le visage impassible.

— Oui ?

— Placez une pancarte « Inutilisable » sur la porte des toilettes, allumez le signal correspondant pour informer les passagers. Et tirez le rideau. Milly va toujours bien ?

— Oui, je crois. Attendez, elle me parle ...

Après une interruption de quelques secondes, l'hôtesse poursuivit :

— Milly vient de me dire que le pirate exige que l'avion soit dérouté sur Jacksonville et y fasse le plein.

— Mais où veut-il aller ? Nous avons déjà assez de carburant pour nous rendre à Cuba. Demandez à Milly de lui rappeler que nous ne sommes pas à bord d'un 747.

— Bien, commandant.

— Vous avez des renseignements sur ce type ?

— D'après la liste des passagers et le numéro de son fauteuil, c'est un certain Charles Wagner, de Hartford. Il occupait la place seize C, côté allée. Je lui ai servi son déjeuner après le décollage de Kennedy.

— De quoi avait-il l'air ?

Clarisse hésita :

— Il ... il ressemble un peu à tout le monde : la trentaine sonnée, les cheveux plutôt longs mais déjà clairsemés ...

— Il a beaucoup bu ?

— Juste une bière. Je suis certaine qu'il n'est pas soûl. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Rien. Essayer d'avoir l'air occupé au cas où un passager viendrait voir ce que vous fabriquez à l'arrière. Allumez le signal, tirez le rideau et prévenez-moi si ...

Le radio pivota sur son siège en annonçant :

— La tour de la Nouvelle-Orléans. J'ai déjà procédé à notre identification.

— Ici Premier Mai, dit le commandant dans le micro. Nous avons un pirate à bord.

— Quelle est exactement la situation ?

— Il s'est enfermé dans les toilettes avec une des hôteses. Il est armé ; revolver, couteau, et peut-être aussi nitroglycérine. J'ai l'impression qu'il ne bluffe pas.

— Où veut-il aller ?

— Seulement à JAX pour l'instant, pour refaire le plein, à ce qu'il dit.

— Ne quittez pas, demanda la voix de la tour de contrôle. Je préviens l'échelon supérieur avant de vous transmettre des instructions.

Littlejohn regardait droit devant lui, les traits figés en un masque inexpressif, la main serrant avec fermeté les commandes. Sous l'avion, les ombres s'épaississaient. L'attente semblait interminable, l'atmosphère chargée d'électricité statique. Enfin une autre voix, plus assurée, plus empreinte d'autorité, parla de la tour de contrôle.

— Commandant Littlejohn ? Service de sécurité de La Nouvelle-Orléans. Permission de dérouter sur Jacksonville accordée.

Le copilote cherchait déjà dans sa serviette les cartes de vol correspondantes tandis que le commandant modifiait le cap en inclinant doucement l'appareil. Aussitôt il lui vint à l'esprit que les passagers s'interrogeraient peut-être sur ce changement de direction et il entreprit de dissiper leurs doutes éventuels :

— Mesdames et messieurs, annonça Littlejohn dans son micro, afin de donner aux passagers de la rangée de droite la possibilité de voir eux aussi, avant le coucher du soleil, l'aménagement du bassin de la ...

L'avion effectua un long virage incliné au sortir duquel il pointa son nez vers le sud-est et l'obscurité grandissante.

— Bien joué, commandant, complimenta la voix de la tour de contrôle. Naturellement il faudra bien finir par les informer. En attendant, mettez-vous en contact avec la tour de Jacksonville, que nous avons déjà prévenue. Nous resterons nous aussi en liaison.

— Entendu ...

Par-dessus l'épaule du copilote, le commandant consulta la carte aérienne.

— Commandant ? fit la voix de Clarisse.

Littlejohn interrompit presque à regret l'examen de la carte.

— Oui ?

— Il veut une rançon pour les passagers et l'avion. Il exige que l'argent soit prêt à Jacksonville lorsque nous y atterrirons. Sinon il s'occupera d'abord de Milly et fera ensuite exploser l'appareil.

— Combien ?

L'hôtesse avala sa salive.

— Deux ... deux cent cinquante mille dollars.

L'expression de Littlejohn demeura imperturbable lorsqu'il décrocha de nouveau son micro.

— Sécurité de La Nouvelle-Orléans ? Vous m'entendez toujours ?

Une voix différente répondit :

— Ici JAX. Nous vous recevons cinq sur cinq.

— Le pirate exige un quart de million de dollars.

— Nous avons entendu. Vous savez qui il est ?

— D'après notre liste, il s'appelle Charles Wagner et habite Hartford, dans le Connecticut.

— Que veut-il d'autre ?

— Un moment.

Le commandant éloigna temporairement le micro de son visage pour appuyer sur le bouton de l'interphone.

— Du nouveau, Clarisse ?

— Des tas de choses. J'ai l'impression qu'il a pris le temps de réfléchir. J'ai noté ses conditions.

Le ton de l'hôtesse changea soudain :

— Je suis désolé, monsieur, ces toilettes sont inutilisables ... Non, les autres fonctionnent parfaitement. Oui, monsieur.

Murmurant de nouveau, Clarisse continua :

— Un passager. J'ai allumé le signal mais il y a toujours des gens qui ...

— Aucune importance. Reprenez.

— Voici ce qu'il exige : l'argent doit être mis dans un sac de voyage, en coupures de cinquante ou de cent dollars rangées par liasses de vingt-cinq mille. L'avion devra se poser au bout de la piste 725 de Jacksonville, aussi loin que possible des bâtiments de l'aéroport ...

— Un, instant. interrompit Littlejohn. Jacksonville, vous avez entendu ?

— Oui, continuez.

— Allez-y, Clarisse.

— Personne ne s'approchera de l'avion mais les passagers pourront en descendre. Le pirate sortira alors des toilettes, l'argent sera jeté dans la carlingue sans que quiconque monte à bord ... En outre, il veut deux parachutes.

— Deux ?

— C'est ce qu'il a dit. Un de ceux qu'on utilise dans les clubs de parachutisme et un modèle militaire standard.

À la tour de contrôle de Jacksonville, le responsable de la sécurité demanda, à l'un de ses assistants, sans doute :

— Vérifiez si un certain Charles Wagner est membre de l'Association américaine de Parachutisme. Tout de suite, hein ... Quoi d'autre, commandant ?

— Clarisse ?

— C'est tout pour l'instant. Il nous donnera d'autres instructions lorsque nous aurons atterri.

— Bien, fit Littlejohn avant d'appuyer sur le bouton de l'interphone. Sécurité ? Nous demandons l'autorisation de nous poser sur la 725, quelle que soit la direction du vent. Prenez vos dispositions.

— Entendu.

— Et pour la rançon ?

— L'argent sera prêt. Je ne sais pas combien de temps il pourra le garder, mais il l'aura son fric. Ainsi que les parachutes.

— Parfait. Je ne tiens pas à perdre Milly ... sans parler d'un appareil bondé de passagers.

Jacksonville ne répondant pas, le commandant reporta toute son attention sur le pilotage de l'avion. Le soleil se trouvait à présent presque derrière eux et les ombres des Appalaches s'allongeaient sous leurs ailes. Après avoir intercepté le rayon Knoxville-Jacksonville, l'appareil s'inclina doucement pour s'engager dans le couloir aérien, l'avant dirigé à présent plein sud. Les réacteurs bourdonnaient dans l'obscurité grandissante ; l'éclairage de la cabine de pilotage soulignait la tension inscrite sur le visage des trois hommes. Puis apparurent enfin les lumières de JAX et la piste, zébrée comme une plume, qui longeait la plage jusqu'à Sainte-Augustine. L'avion entama sa descente. Avec un soupir, Littlejohn confia les commandes au copilote qui entra aussitôt en contact avec la tour de contrôle. Décidant d'expédier la corvée consistant à « informer » les passagers, le commandant pressa le bouton idoine et annonça d'une voix totalement impersonnelle :

— Mesdames et messieurs, c'est de nouveau le commandant qui vous parle. En raison des conditions atmosphériques, nous nous voyons contraints de nous poser à l'aéroport de Jacksonville, en Floride. Un représentant de la compagnie prendra sur place les dispositions nécessaires afin que vous puissiez poursuivre rapidement le voyage jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Nous nous excusons des désagréments que ce contretemps pourra vous occasionner. Veuillez à présent attacher vos ceintures, relever les dossiers de vos fauteuils et éteindre vos cigarettes ...

Le dernier passager sorti en grommelant de l'appareil découvrit avec surprise qu'il lui fallait maintenant parcourir en autocar une distance inhabituellement longue pour gagner les bâtiments de l'aéroport. Il ignorait que, très bientôt il connaîtrait le sort enviable d'un rescapé de détournement ayant une aventure incroyable à raconter à ses amis. Tandis que des camions citerne assuraient le réapprovisionnement en carburant de l'avion, une camionnette prit la place de l'autocar qui venait de partir. Deux hommes en descendirent.

Le premier tenait d'une main un parachute de petites dimensions, de l'autre un sac de voyage ; le second portait un parachute plus encombrant. Tous deux grimpèrent les marches d'aluminium, déposèrent leurs fardeaux dans l'avion sans y pénétrer, adressèrent un hochement de tête à l'hôtesse livide, et redescendirent, après avoir jeté

un bref coup d'œil à la porte des toilettes. Ils avaient l'allure d'agents du FBI, ce qu'ils étaient. D'un hublot de la cabine de pilotage, le commandant les vit remonter dans la camionnette et s'éloigner.

— Clarisse ? appela-t-il dans l'interphone.

— Commandant ?

— Où allons-nous maintenant ?

— Une seconde ...

Le silence dura quelques instants. Sur la piste, les camions citerne rentraient leurs tuyaux comme des monstres aspirant des spaghettis géants.

— Commandant, il vous demande de prendre d'abord la direction de Miami, de vous maintenir à la vitesse de vol minimum — deux cents nœuds feront l'affaire, d'après lui — et rester à une altitude de sept cents mètres. Il veut aussi que la porte arrière, permettant l'accès des passagers, demeure déverrouillée de l'extérieur et que ...

La tour de contrôle interrompit l'hôtesse :

— Commandant, est-il possible de sauter en parachute de votre avion ?

— Oui, c'est possible, répondit Littlejohn. Manifestement, le pirate a choisi à dessein un 727, car il n'aurait pas pu sauter d'un 707 ou d'un 747. Ou bien il s'y connaît en matière de vol, ou bien il a étudié spécialement la question pour monter son coup.

— Pour un quart de million de dollars, observa sèchement le responsable de la sécurité, n'importe qui ferait l'effort de prendre des cours du soir ou même d'effectuer son premier saut en parachute. Nous n'avons relevé son nom dans aucun des clubs de parachutisme dont nous avons épiluché la liste jusqu'à présent.

— À supposer que Wagner soit son vrai nom.

— Comme vous dites. Y a-t-il risque de dépressurisation si l'on ouvre la porte à cette altitude ?

— Pas à sept cents mètres. Et si nous fermions la porte de l'extérieur, il pourrait toujours utiliser une des sorties de secours.

La voix de Littlejohn, que l'attente rendait nerveux, monta d'une octave :

— Alors, que faisons-nous ?

Après un silence, une troisième voix se fit entendre :

— Commandant ? Ici le major Willoughby, de l'Armée de l'Air. Avez-vous des suggestions à faire ?

— Eh bien, commença Littlejohn avec lenteur, nous pourrions peut-être rester au-dessus de l'eau pour l'empêcher de sauter. Cela vous donnerait au moins le temps d'organiser la chasse et d'envoyer quelques appareils à notre poursuite. Je crains qu'il ne reste pas longtemps sans réagir au truc de la flotte, mais si cela peut vous permettre de placer vos avions dans notre sillage.

Le copilote, qui avait acquis une solide expérience au Viêt-Nam en matière de parachutisme, émit une objection :

— S'il se laisse descendre en chute libre, ne serait-ce que de deux cents mètres, ils ne le repèreront jamais dans le noir.

— Ils peuvent au moins essayer, soupira Littlejohn.

— Tout à fait d'accord, approuva le major Willoughby. Je vous dégage la voie afin que vous survoliez la côte aussi longtemps que le pirate vous le permettra. Nous allons éloigner tous les autres appareils de votre couloir quoique, à cette altitude, vous ne risquiez aucune rencontre avant d'approcher d'un aéroport. Essayer de rester au-dessus de l'eau jusqu'à Daytona si possible. Là, nous vous aurons probablement rejoint. Entendu ?

— Très bien.

— Commandant, fit Clarisse d'une petite voix. Il devient nerveux.

— Dites-lui que nous partons immédiatement, répondit Littlejohn avant d'appuyer sur le bouton du premier démarreur.

Le grondement des réacteurs s'éleva, l'avion vibra puis s'élança, soudain libéré, fila le long de la piste, prit de la vitesse, quitta le sol et grimpa tout à coup presque à la verticale. Les lumières de la ville s'éloignèrent et parurent tourner lorsque l'appareil vira. Après s'être installé à sept cents mètres, Littlejohn longea la côte sur près de deux kilomètres.

— Que fait-il maintenant ? demanda le chef des services de sécurité.

— Dieu sait, marmonna le commandant. Il va sans doute sortir bientôt

des toilettes, constater que nous survolons la mer. Et alors ...

Il eut un haussement d'épaules qui trouva un écho dans le ton de sa voix :

— Alors, nous verrons bien.

— Restez en liaison, surtout !

— Ne vous inquiétez pas.

— Commandant ?

— Oui, Clarisse ?

— Il va sortir, je cr ...

— Clarisse ! Le fil de l'interphone doit être assez long pour que vous puissiez vous asseoir sur un des fauteuils de la dernière rangée. Installez-vous, attachez votre ceinture et dites à Milly d'en faire autant dès qu'elle sortira. Ce cinglé peut bien sauter ou tomber, je m'en fous, mais je ne veux pas que l'une de vous prenne des risques près de la porte ouverte. Compris ?

— Compris. J'y vais ...

Après quelques secondes de silence, l'hôtesse reprit :

— Voilà, j'ai attaché ma ceinture ... Commandant, ils — ils sont sortis.

— Comment est Milly ?

— Pâle comme un spectre. Rien d'étonnant ... Milly, assieds-toi, boucle ta ceinture ...

Clarisse s'interrompit. Dans la cabine de pilotage, tous les yeux fixaient le petit haut-parleur recouvert de tissu de l'interphone.

— Il regardé la mer, reprit l'hôtesse ... Il dit que si vous n'obliquez pas immédiatement vers la terre, il tuera Milly, et moi ensuite. Commandant, je ... je crois qu'il le ferait ...

— Obliquez, intervint la tour de contrôle.

— De toute façon, nous venons de vous prendre en ligne de mire, ajouta le major Willoughby.

Littlejohn vira sur l'aile et les lumières de Crescent Beach défilèrent sous l'avion en une constellation s'étirant de chaque côté de la route

AIA.

— Commandant ?

— Clarisse ?

— Il dit ...

— Laissez-moi lui parler ...

— Un moment ... Il refuse de se servir de l'interphone ... Il veut que vous alliez jusqu'à Ocala, que vous tourniez ensuite vers le sud, en direction de Naples, en gardant la même altitude et la même vitesse. Une fois au-dessus de Naples, vous pourrez sortir de la cabine, il aura quitté l'avion.

— Obéissez-lui, commandant, dit le responsable de la sécurité. Ne prenez aucun risque. Les appareils du major vous ont pris en chasse et toutes les polices des villes du secteur ont pour consigne de scruter le ciel. Il ne nous échappera pas.

— La Floride ne manque pas de coins totalement déserts, objecta Littlejohn. Enfin, comme vous voudrez ... Pourrons-nous ensuite prendre la direction de Miami à une altitude normale ?

— Je m'en occupe, assura l'homme de la tour de contrôle.

— Commandant, fit Clarisse d'une voix tendue, il demande que nous allions vous rejoindre dans la cabine ; il ne veut pas que nous le voyions sauter.

— Bon, d'accord, soupira Littlejohn. Attendez un peu : je vais incliner l'avion afin que vous ne risquiez pas de glisser vers la porte ... Allez-y.

Les trois hommes attendaient, nerveux et tendus.

Enfin on frappa à la porte de la cabine, qui s'ouvrit, et les deux hôtes, apparemment fort ébranlées, entrèrent puis refermèrent aussitôt derrière elles. Milly, que Clarisse soutenait, semblait très éprouvée par ce qu'elle venait de subir.

Le commandant lança aux deux femmes un regard interrogateur.

— Ça va aller, répondit Clarisse. Elle va se remettre.

Littlejohn serra les mâchoires et regarda vers la terre.

Sous le nez de l'appareil, qui semblait immobile, Dude City apparut

puis s'évanouit, cédant la place aux vastes étendues du sud-ouest de la Floride que l'avion survolait à la vitesse follement lente de deux cents nœuds. Lorsqu'enfin les lumières de la côte ouest trouèrent la nuit paisible, le radio annonça en relevant la tête :

— On approche de Naples.

Chacun baissa les yeux pour voir les lumières filer sous le 727, qui bientôt se retrouva au-dessus du golfe.

— Mike, fit le commandant en se tournant vers le copilote. Tu jettes un œil ? Sois prudent.

— D'accord, dit Mike.

Il se glissa entre, les deux hôtesses, ouvrit la porte, s'engagea dans l'allée vide, alla jusqu'au bout de l'avion et revint, en prenant soin de se tenir aux fauteuils lorsqu'il passa devant la porte ouverte battant contre la carlingue. De retour dans la cabine de pilotage, il déclara :

— Personne.

— Nous l'avons manqué, fit la voix déçue du major Willoughby.

— Nous le pincerons, ne vous inquiétez pas, affirma le chef de la sécurité. Toute la partie de l'État que l'avion a survolée est en alerte. Commandant, vous pouvez mettre le cap sur Miami. Bonne chance et bonne nuit.

— Merci, répondit Littlejohn avant de couper la communication avec Jacksonville.

En augmentant la vitesse de l'appareil, il ajouta :

— Les enfants, la journée a été longue. Nous méritons un peu de repos.

Le commandant Littlejohn plongea la main dans la serviette qui avait été vidée de ses cartes.

— Cinquante mille chacun, murmura-t-il. Pas mal pour quelques heures de boulot et un peu de préparation soigneuse ... Surtout si l'on considère que c'est net d'impôts.

— Je devrais recevoir une plus grosse part, bougonna Milly, boudeuse. Cinq heures dans une cabine minuscule avec un mort !

— Et moi, alors ? protesta Clarisse. J'ai dû le balancer par la porte.

Même avec le harnais et la corde qui me retenaient, j'avais une peur bleue de tomber de l'avion avec lui.

— Oui, mais c'est moi qui l'ai tué, observa le radio. Le pauvre type ...

Sourd aux récriminations de ses complices, le copilote rangeait soigneusement sa part dans son sac.

— Charles Wagner, dit-il à personne en particulier. Le passager malchanceux qui a eu envie de pisser au mauvais moment. Je me demande ce qu'il faisait dans la vie.

JOUR APRÈS JOUR

(Tomorrow ... and Tomorrow)

par ADOBE JAMES

Paul Bosigian n'éprouva rien — ni peur, ni satisfaction d'avoir vu juste, ni joie que le moment de la vengeance fût enfin venu... rien ! — quand il entendit derrière lui sur le trottoir, le chuchotement pressé des bottes à talons de caoutchouc et bouts ferrés.

En avant de lui un réverbère créait une oasis de clarté et de sécurité momentanée. Au-delà, s'étendaient les ténèbres de cette jungle sauvage qu'est la ville à la nuit tombée.

Bosigian clopina vers cette clarté. Il portait une courte veste de velours prune sur une robe de soie aux coloris fanés et, un sac de cuir noir qu'il serrait contre sa poitrine. Un chapeau ridicule perché sur sa perruque grise, il tenait une canne à la main ; le tout étant calculé pour donner l'impression qu'il s'agissait d'une inoffensive petite vieille, incapable de se défendre elle-même. Le travesti était convaincant et il avait déjà convaincu vingt-cinq ans auparavant lorsque, membre des Services Secrets britanniques, Bosigian avait pénétré ainsi dans le Q.G. de la Gestapo à Berlin.

Il entendit derrière lui les loubards traverser la rue pour éviter de se trouver dans le rayonnement du réverbère. Ces êtres de la nuit n'avaient pas grand-chose d'humain, pensait-il, et devaient être exterminés comme tous les porteurs de germes qui prolifèrent dans l'obscurité.

À présent, Bosigian avait dépassé le réverbère. Lorsqu'il fut sûr que les autres ne pouvaient le voir, il regarda par-dessus son épaule et dénombra huit ombres indistinctes qui se silhouettaient sur le mur de brique, de l'autre côté de la chaussée.

Alors, pour la première fois, Bosigian éprouva quelque chose.

De la déception !

Il avait espéré qu'ils seraient plus nombreux.

Il avait espéré qu'ils seraient au moins quatorze ... comme ceux qui

avaient violé Anne, sa fille âgée de quinze ans. Il avait vu leurs visages ricanants dans le box des accusés, entendu leur avocat dire, la bouche en cœur, en les montrant au jury, que c'étaient de « braves garçons issus d'un quartier pauvre » et plus tard, avec une brutale arrogance, demander leur acquittement, parce que la jeune fille en cause était aveugle et n'avait donc pu identifier aucun de ses agresseurs.

Néanmoins Bosigian se serait contenté de douze. Car ils étaient douze la nuit où Evelyn, sa femme, avait été assommée et jetée violemment sur le trottoir tandis qu'on lui arrachait son sac. Elle non plus n'avait pu identifier aucun de ses agresseurs, car elle était morte avant l'arrivée de l'ambulance.

Il entendit un bruit de course sur l'autre trottoir lorsque quatre d'entre eux s'élancèrent en avant pour se rabattre vers lui. Il s'immobilisa comme si, apeuré, il ne savait quel parti prendre, et s'adossa au mur de l'entrepôt. Sans précipitation aucune, il ôta le bout de sa canne ... et attendit.

— Hé, la vieille ... donne-moi dix *cents*.

La voix avait jailli de l'obscurité, à quelque cinq ou dix mètres sur sa gauche.

— Donnez-nous dix *cents*, m'dame, et on vous fera de mal. Pour le reste, z'êtes trop vieille ... Alors, tout qu'on veut, c'est du fric !

La remarque provoqua des rires et quelqu'un plaisanta :

— Qui te dit que c'est pas chouette avec une vieille ? As-tu seulement essayé ?

Bosigian attendit sans rien dire. Les ombres se formèrent devant lui en un grand demi-cercle. Il entendit une sorte de hennissement et le déclic d'un couteau à cran d'arrêt. Puis la voix, semblable au grelottement émis par un serpent à sonnette :

— C'est ta dernière chance, la vieille ! Lance, ton sac !

Le cercle se resserrait. Alors Bosigian jeta le sac devant lui et le chef des loubards l'écarta d'un coup de pied.

— V'la qui est mieux. Seulement, tu l'as pas fait la première fois que je te l'ai dit. Alors on va te donner une petite leçon. Et une autre fois, quand on te dira de faire quelque chose, fais-le !

Il avait fermé son poing, et le reste de la bande se pressa en avant

pour mieux voir le spectacle.

Bosigian attendit que le loubard fût à environ un mètre de lui ; levant alors sa canne, il l'enfonça dans la partie molle du ventre, là où il n'y avait aucun risque que la lame rencontrât un os. Un grognement surpris fit place à un gémissement tandis que le voyou s'effondrait, les deux mains crispées sur son estomac.

Deux pas rapides en avant et Bosigian fit avec sa canne un mouvement de faux. Il entendit l'amorce d'un hurlement qui s'acheva en gargouillis tandis que, sur la droite, quelqu'un criait :

— Gaffe ! La vieille a une canne-épée !

Ils se dispersèrent aussitôt, exactement comme Bosigian avait prévu qu'ils le feraient s'ils se trouvaient face à quelqu'un capable de se défendre.

Derrière lui, leur chef haletait sur le trottoir ; il mourrait, mais cela demanderait un moment ... un bon moment. L'autre était déjà mort, la tête presque séparée du tronc par la lame tranchante comme un rasoir.

Bosigian revissa le bout de sa canne, tout en regardant autour de lui. Le sac avait disparu.

D'un pas lent, presque las, il repartit vers son domicile.

À trois pâtés d'immeubles derrière lui, lorsque le sac fut ouvert, la nuit entra en éruption, crachant cuir et chair. La déflagration fut telle que Bosigian faillit être jeté par terre.

Il n'éprouva rien ... Ni joie, ni tristesse, pas même de la satisfaction d'être arrivé à ses fins.

Le lendemain soir, il revêtirait de nouveau son déguisement et s'en irait faire un tour sous le métro aérien de Market Street.

LES FUNÉRAILLES DE « GUILLOTINE »

(Funeral in Another Town)

par JERRY JACOBSON

La lettre parvint à Amis Bannerman par l'intermédiaire de son agent de New York, filière que suit généralement une missive adressée à un auteur de romans policiers aussi lu. L'agence littéraire Hillary et Barnes recevait tout le courrier de Bannerman puis procédait à un filtrage sévère avant de le transmettre à son cabinet juridique de Pendleton, dans l'Oregon. Pour certains écrivains, cette double protection était une question de vie ou de mort car ces intrépides gagnaient leur pain en dénonçant le crime en général, en révélant ses formes nouvelles et en démasquant les activités de bandes organisées. Parfois même ces romanciers préservaient leur anonymat et leur sécurité avec un soin : frôlant l'obsession égal à celui des criminels traqués de leurs œuvres.

Bannerman ne s'était cependant jamais considéré comme appartenant à cette confrérie, de tâcherons « à la ligne » qui hantaient les repaires du vice et les eaux troubles des activités humaines. Son travail, il l'avait toujours placé plusieurs crans au-dessus, de l'habituel cocktail de mitraillades, de nanas et de gnôle. Il s'attachait, lui, aux subtilités des batailles livrées au tribunal, à la lutte éternelle entre les ruses de l'avocat de la défense et l'impitoyable habileté du procureur ...

Au cours des douze dernières années, tout en dirigeant avec succès le cabinet juridique Bannerman, Benchley et Cole, il avait trouvé le temps d'écrire douze best-sellers ayant pour héros Scott McVey, avocat de renom international, ainsi que plus de deux cents nouvelles racontant, dans le cadre contraignant d'un nombre de pages restreint, les exploits du même maître du barreau. Les romans de Bannerman étaient toujours couronnés par un prix et leur auteur parlait d'échec retentissant quand une année s'écoulait sans qu'une de ses versions condensées ne reçût la même consécration officielle.

Aussi n'était-ce pas pour des raisons de sécurité qu'Amis Bannerman se cachait de ses lecteurs mais pour garder son équilibre. S'il méprisait souverainement les séances de dédicaces, les banquets offerts par les clubs. du livre et les associations de dames patronnesses, les bavardages interminables des éditeurs et des critiques, il endurait ces

épreuves parce qu'elles étaient le tribut à payer pour rester célèbre. Mais les radotages de ses lecteurs, il s'en dispensait à quelques rares exceptions près.

La lettre qu'il lisait en était une. Elle était arrivée avec le lot habituel de lettres d'admirateurs envoyé par Hillary et Barnes, dans une enveloppe de papier parcheminé épais et raide, contenant elle-même une seconde enveloppe. La carte qu'il y trouva était imprimée en relief, en caractères noirs ordinaires, mais l'invitation qu'elle portait avait un caractère nettement original et quelque peu macabre :

Les éditeurs et journalistes de Guillotine, Magazine d'Épouvante ont l'honneur de vous convier aux funérailles de leur unique enfant, Guillotine qui se dérouleront le vendredi vingt novembre mille neuf cent soixante-douze, à vingt heures, dans la chapelle Sainte-Cécile, à Winslow Landing, Minnesota.

La cérémonie sera suivie d'un cocktail.

R.S.V.P.

Dans un coin, on avait ajouté à la main :

La cérémonie aura lieu dans l'intimité la plus stricte.

Seules les personnes invitées seront admises sur présentation de cette carte.

(signé) Jonathan Quillisey, Éditeur de G.M.E.

Amusé et intéressé, Bannerman délaissa le reste du courrier pour cette invitation bizarre. Partagé entre ses activités exigeantes d'avocat et l'effort incessant de la création littéraire, il aimait changer de rythme de temps à autre et prendre le temps de savourer une bonne farce. Celle de Quillisey lui semblait excellente. Des funérailles, un éloge funèbre, et sans doute un véritable enterrement pour un magazine !

À vrai dire, l'écrivain n'avait pas beaucoup d'estime pour les éditions Ramar, ni pour *Guillotine* ou quelque autre de leurs publications. Cependant, il devait cette fois rendre hommage à leur imagination car, à sa connaissance, aucun magazine, aucune maison d'édition n'avait jamais fermé boutique de manière aussi funèbre. Certes, quotidiens et hebdomadaires d'information générale organisaient de temps à autre des funérailles parodiques, qui se réduisaient généralement à une longue beuverie au « point d'eau » préféré du personnel, entrecoupée d'éloges funèbres mal articulés. On versait de chaudes larmes, on ourdissait contre les éditeurs cupides et inhumains des complots qu'on laissait sagement avec les verres vides en partant. Mais enterrer un

magazine d'épouvante, voilà ce que Bannerman appelait avoir l'esprit inventif.

Sans savoir encore s'il participerait à cette « épouvantable » plaisanterie, Bannerman décida de vérifier son emploi du temps pour ce jour-là. Il appela par l'interphone Miss Grass, sa secrétaire, qui finissait de taper le texte définitif d'un chapitre du dernier roman mettant en scène Scott McVey.

— Miss Grass, dites-moi donc si je suis libre jeudi et vendredi en huit. Les 19 et 20.

— Oui, monsieur ...

La réponse de la secrétaire s'ajouta dans la balance en faveur d'un voyage à Winslow Landing, Minnesota. Nous sommes jeudi, pensa Bannerman. Avant samedi après-midi, les cinq premiers chapitres de son livre seraient tapés et envoyés à son agent littéraire. Il n'avait aucune raison de hâter la sortie de son treizième roman car le dernier Scott McVey figurait toujours en bonne position sur la liste des ouvrages les plus vendus et n'avait pas encore été publié en « poche ». Non, il n'y avait pas urgence à satisfaire l'appétit de ses insatiables lecteurs.

Il lui resterait donc quelques jours à consacrer à l'affaire Sonny Boles, qui passait en jugement mercredi. Il lui faudrait prendre rapidement connaissance des dépositions, élaborer une ligne générale de défense, mais la thèse de la démence de l'inculpé (qui avait assassiné le petit ami de sa mère) semblait si difficile à soutenir que Bannerman aurait préféré régler l'affaire avant le procès. Le procureur, Lenard Pryne, accepterait sans doute de demander une peine relativement légère si Boles plaidait coupable. Pryne, qui ambitionnait de faire une carrière politique, se souciait avant tout de collectionner les condamnations.

Le lendemain matin, Bannerman appela le procureur chez lui, à Oswego, afin de s'informer de ses intentions.

— Écoutez, Amis. Farouche défenseur de la peine capitale, j'ai éclaté en sanglots quand on l'a abolie dans l'Oregon, et je dois vous prévenir que j'entends aller jusqu'au bout dans l'affaire Boles. Si je ne peux espérer, au mieux, que la prison à vie, je me démènerai comme un beau diable pour l'obtenir. La moitié de mon équipe travaille jour et nuit sur ce dossier.

— Alors ni libération sous condition ni réduction de peine, conclut Bannerman.

— Même si vous plaidez coupable, je ferai tout mon possible pour amener votre client à la porte de la chambre à gaz que nous avons transformée en vestiaire, dans notre État, déclara Pryne d'un ton dépourvu de toute hostilité. Non, pas question de transiger. Voyons, Bannerman, tout ce qui vous intéresse dans cette affaire, c'est l'argent, pourquoi ne pas le reconnaître ? La tante du gosse a plongé la main dans son bas de laine pour vous verser de coquets honoraires. Alors contentez-vous de présenter une défense honorable et d'empocher le fric.

— Je suis heureux d'entendre ces propos, mon cher Lenard, car je n'ai pas l'intention d'être disponible pour le procès ...

— Les avocats les plus en vue d'un cabinet juridique ne le sont jamais pour les affaires indéfendables, n'est-ce pas ? Et où serez-vous, si je ne suis pas indiscret ?

— Dans le sud de l'Oregon, répondit Bannerman. À taquiner la truite vagabonde si vous me pardonnez ce cocktail de lieux communs.

— Bien volontiers. Mais je me demande si ce pauvre Sonny Boles vous pardonnera de le laisser choir alors qu'il lutte pour sa vie, ou tout au moins pour la liberté d'en avoir une.

— Sa tante a fait appel aux services de notre firme, non aux miens exclusivement. Sincèrement, ce garçon n'a aucune chance, nous le savons l'un et l'autre.

— Vous n'avez jamais été du genre à épouser les causes perdues, Amis. Eh bien, bonne pêche. Et tâchez de ne pas trop penser au pauvre gosse du ghetto qui sera mal défendu par deux avocats si inexpérimentés qu'on doit les conduire par la main aux toilettes des petits garçons.

Pryne raccrocha brusquement, comme il le faisait toujours quand Bannerman lui téléphonait. Amis était un avocat opportuniste, qui « sentait » l'acquiescement facile à des kilomètres et sautait sur l'affaire. La seule éthique qui le guidait, c'était de ne jamais frôler de trop près une radiation du barreau. Il y a ainsi de par le monde d'innombrables funambules qui ne tombent jamais.

Dans l'après-midi, Bannerman passa à son cabinet et convoqua dans son bureau Eric Cole, son jeune associé frais émoulu de la faculté de droit.

— Maître Cole, soyez heureux et honoré d'apprendre que vous représenterez notre auguste firme dans la défense de Sonny Boles.

Vous devez cette décision à la bienveillance qui sourd de ma personne comme l'eau pure d'une fontaine.

Les yeux de Cole lui sortirent de la tête.

— Vous — vous voulez dire que je plaiderai toute l'affaire ? bégaya-t-il.

— De la première à la dernière minute. Je veillerai à ce que la presse locale vous consacre quelques articles avant le procès.

— Où serez-vous, sir ?

— Dans l'Oregon, avec canne et moulinet.

— Ce gosse joue toute son existence et vous partez pêcher ?

— Ce gosse, comme vous dites, est un individu incorrigible, quasi psychotique, un petit voyou qui prendra vraisemblablement du galon. Il ne lui reste plus qu'à épouser sa mère pour égaler les exploits d'Œdipe.

Les traits du jeune avocat s'étaient figés en un masque de colère et de déception.

— Alors à votre avis. il ne mérite pas d'être défendu ? C'est cela, avouez-le. Boles n'a aucune chance d'être acquitté et vous ne tenez pas à vous embarquer sur un navire qui prend l'eau.

— Vous avez une façon un peu abrupte de présenter les choses mais j'apprécie votre franchise. Voyez-vous, Cole, le manuel du conseiller juridique a de nombreux points communs avec celui de l'entraîneur de baseball : on fait entrer en jeu les débutants uniquement lorsque le match est perdu. Cette expérience vous sera utile.

— Comment pourrai-je vous joindre si, par exemple, j'estime utile de demander le transfert du procès à Portland, où nous aurions un jury compréhensif ? À Pendleton, on ne trouvera pas une seule personne — encore moins une douzaine — qui déclarera Sonny Boles innocent parce qu'irresponsable.

— J'abandonne cette décision à votre sagacité, maître Cole. Quant à entrer en contact avec moi, n'y songez pas. Pendant quelques jours, je n'aurai de contact qu'avec la nature et les poissons.

— Combien de temps serez-vous absent ? Dans quels lacs irez-vous pêcher ?

Bannerman savait que son jeune collègue le condamnerait plus sévèrement encore s'il lui avouait la véritable raison — frivole et farfelue — de son escapade : assister à l'enterrement d'un magazine.

— Deux semaines environ, répondit-il. Et je pêcherai dans tous les lacs où ça mord. Le procureur Pryne vous réduira sans doute en chair à pâté mais cela vous donnera l'occasion d'apprécier son talent. Ne vous tracassez pas pour Mr Boles. Il était condamné dès le berceau, quoi qu'on fit pour l'aider, et pour penser autrement, il faut être soi-même *non compos mentis*, mon cher maître.

— Nous pourrions aussi le traîner par les pieds autour de la salle d'audience avant l'ouverture du procès, dit Cole rageusement.

— Écoutez Cole, si vous tenez à partir en croisade, faites-vous couper les cheveux à la Jeanne d'Arc, trouvez-vous un cheval, une cotte de mailles et une épée. Cette affaire n'est pas une croisade, c'est une bagarre de chiffonniers, un combat truqué. Mercredi, vous demandez un jugement dans une autre ville et si votre requête est repoussée, vous réclamez aussitôt une suspension jusqu'au jeudi pour avoir le temps de préparer votre numéro. Si le juge refuse votre première demande, il sera tenu de satisfaire la seconde.

Le jeune avocat prenait des notes sans conviction.

— À ce moment-là, vous proposez de nouveau à Pryne la démence passagère — en cas de transfert, j'entends. Dans une autre ville, il acceptera peut-être de mettre de l'eau dans son vin.

— Et si nous restons à Pendleton ?

— Vous sollicitez du président Rostad un report afin de modifier votre défense, en faisant valoir qu'elle reposait sur l'hypothèse d'un changement de lieu. Vous saisissez ?

Cole opina silencieusement du bonnet.

Miss Grass, qui se trouvait aussi dans la pièce, bataillait avec les cannes à lancer de son patron, qu'elle s'efforçait d'attacher ensemble avec un bout de ficelle.

— Maître Bannerman, si vous voulez que Sonny Boles soit bien défendu, défendez-le vous-même, déclara-t-elle. Le pauvre garçon risque de passer sa vie en prison et vous, pendant qu'on le jugera, vous vous baladerez dans tout l'Oregon, à pêcher la truite et l'oncle.

— L'omble, Miss Grass, corrigea l'avocat. Depuis quand avez-vous

accédé au statut d'associé dans notre firme ?

— Pour l'instant, j'envisage celui d'ex-employée de votre firme. Tenez, attachez-les vous-même, vos cannes.

— Nous pouvons aisément vous conférer le statut auquel vous aspirez, Miss Grass.

— J'y songe sérieusement, ne vous y trompez pas.

— Miss Grass, nous excuserons votre impudence. Veuillez vous retirer.

— Moi aussi je me retire, fit Cole. Avec votre permission, maître. J'ai besoin de respirer un peu d'air frais. Cette pièce empest le poisson avarié.

Bannerman regarda sortir ses deux collaborateurs sans dire un mot. Ni le jeune avocat, ni la secrétaire ne le portaient dans leur cœur, mais il n'exerçait pas ce métier, pas plus qu'il n'écrivait des livres, pour être aimé.

Mercredi avant l'aube, Amis Bannerman prenait la route, sans plus penser au procès de, Sonny Boles, qu'il avait totalement chassé de son esprit. Au moment de quitter la ville, il se récita cependant à mi-voix une maxime latine sur la futilité d'engager d'autres combats que ceux menant à une victoire certaine.

Le créateur de Scott McVey prit la route nationale 395 et, à Monument, à une centaine de kilomètres au sud de Pendleton, il s'arrêta à une station-service. Il demanda le plein au jeune employé, acheta une série de cartes routières du sud de l'Oregon et de la Californie du sud, ainsi que diverses brochures touristiques sur les coins de pêche. Pour être sûr que l'adolescent se souviendrait de lui, il attira son attention sur le matériel de pêche posé à l'arrière de la voiture et régla avec un billet de cent dollars flambant neuf. Toutes ces précautions contribueraient à lancer les chiens sur une fausse piste au cas où l'on chercherait à le retrouver.

Après avoir roulé vers le sud une autre centaine de kilomètres, il tourna en direction de l'est, parcourut les forêts de pins de l'Oregon puis les vastes étendues désolées du sud de l'Idaho, passa par Ketchum, qui lui rappela Hemingway, et par Sun Valley, qui le fit penser à Peggy Fleming. Vers cinq heures du soir, il prit une chambre dans un motel sous un nom d'emprunt et travailla quelques heures à un nouveau chapitre du Scott McVey numéro treize. À dix heures et

demie, il s'endormit sans problème.

Il lui fallut presque toute la journée du jeudi pour traverser la masse imposante du Montana. À la frontière de l'État, il prit la R.N. 10, et longea le gigantesque lac Sakajawae avant de pénétrer dans le Dakota du Nord. Bannerman avait l'impression de se retrouver au cœur d'une tempête de neige tant était grand son sentiment de solitude. La route, derrière lui, se dressait dans son rétroviseur comme un mur blanc. L'hiver l'avait avalé, englouti. Parvenu à présent à l'anonymat total, il était libre d'agir à sa guise, heureux tel un enfant au sortir de l'école.

À Fargo, à la frontière, il se procura les cartes du Minnesota les plus détaillées qu'il put trouver et y repéra Winslow Landing, point noir situé à une quinzaine de kilomètres d'une ville nommée Random.

À onze heures du soir, l'avocat arriva à Winslow Landing, petite ville minière à demi abandonnée. Il se sentait aussi épuisé que s'il avait parcouru le monde entier et non la moitié des États-Unis.

L'unique hôtel du lieu se trouvait au bout de l'Avenue Commerciale, la seule artère importante de la ville. Il y avait une taverne encore ouverte, un drugstore et un restaurant en train de fermer. En passant devant une petite église, Bannerman ralentit pour lire le nom gravé dans le grès au-dessus de l'horaire des services religieux : *Chapelle Sainte-Cécile*. Sur le mur d'une maison voisine, une pancarte annonçait : « *Hôtel Rosebud, prix modérés, radio dans toutes les chambres.* »

La seconde inscription l'attira davantage que la première tant il était fatigué et courbatu. Il se mettrait en quête de Jonathan Quillisey le lendemain matin. Qui étaient les autres, déjà ? Ah oui, Charlotte, la fille, et Colin Best, tous deux employés à *Guillotine, Magazine d'Épouvante*. Ils seraient surpris d'apprendre qu'il avait pris au sérieux leur étrange invitation.

Vendredi matin, à dix heures, l'écrivain-avocat entra dans l'église où il ne découvrit qu'un vieux bonhomme occupé à encaustiquer l'allée menant au chœur.

— Excusez-moi, je voudrais voir le père Samuelson au sujet des funérailles de ce soir.

— Des funérailles ? On n'en a plus célébré dans cette église depuis qu'on a construit la chapelle funéraire, en 1962, répondit le vieillard.

— On m'a pourtant assuré que la cérémonie aurait lieu ici.

— Alors on s'est moqué de vous, mon bon monsieur.

Furieux, Bannerman retourna à l'hôtel. Il ne détestait pas les plaisanteries mais celle-ci lui avait fait perdre deux jours entiers, sans compter les frais d'un voyage de huit mille kilomètres. Quand il pénétra dans le hall du «Rosebud », le gérant sortit de son bureau et il tendit une enveloppe en déclarant :

— Quelqu'un a laissé ceci pour vous juste après votre départ, M. Smith.

— Vous a-t-il dit son nom ?

— Non. Il m'a simplement prié de remettre ce message au propriétaire de la voiture immatriculée dans l'Oregon.

— À quoi ressemblait-il ?

— Grand, maigre, la cinquantaine, je dirais. Avec des verres de lunette épais comme des culs de bouteilles.

— Quelqu'un l'accompagnait ?

— Non, il était seul. Un type sympathique, dans l'ensemble, avec une voix agréable et douce, apaisante. Une voix d'entrepreneur de pompes funèbres.

Bannerman attendit d'être dans sa chambre pour lire le message :

Les amis de Guillotine, Magazine d'Épouvante, ont le regret de vous informer qu'en raison de circonstances indépendantes de leur volonté, les funérailles de leur unique rejeton auront lieu non pas à Sainte-Cécile mais dans la chapelle funéraire de l'entreprise de pompes funèbres Quillisey, 12201 Old Ambaum Road, Saint-Paul, Minnesota. La date et l'heure prévues demeurent inchangées.

La cérémonie sera suivie d'un cocktail.

La farce, qui tournait désormais au jeu de piste, commençait à lasser la patience de Bannerman. D'abord les funérailles avaient lieu dans une église puis il s'avérait qu'on s'était moqué de lui ; d'abord c'était Winslow Landing, ensuite Saint-Paul. Et ce type à lunettes, à quoi jouait-il ? Fouillant sa mémoire, l'écrivain se rappela avoir remarqué à deux reprises un homme portant des verres particulièrement épais : lorsqu'il s'était arrêté à Fargo et, plus tard, au restaurant. Était-ce le même individu qui avait remis le message au gérant de l'hôtel ? Était-ce Jonathan Quillisey ?

Toute cette comédie ne pouvait avoir qu'une seule explication :

Quillisey n'avait jamais eu l'intention d'organiser un simulacre d'enterrement de son magazine, il avait simplement voulu se venger de Bannerman en le lançant dans cette chasse au dahut.

Et l'avocat savait pourquoi Quillisey lui avait joué ce tour minutieusement préparé.

L'histoire avait pour origine la période, courte et malheureuse, au cours de laquelle Bannerman avait entretenu des rapports professionnels avec *Guillotine*. C'était en 1971, quelques semaines avant la sortie du quatrième numéro du magazine.

Quillisey, qui rencontrait des difficultés inattendues dans le lancement de *Guillotine*, cherchait à se constituer une clientèle de lecteurs fidèles en publiant des nouvelles d'auteurs à la réputation établie. Il était donc entré en contact avec Hillary et Barnes, à qui il avait posé la question suivante : Bannerman consentirait-il à écrire un texte de 30 000 mots — de préférence un « Scott McVey » — pour le numéro d'avril de G.M.E. ? En cas de réponse positive, l'éditeur renoncerait aux droits non seulement pour les États-Unis mais aussi pour l'étranger, et n'imposerait à l'auteur aucune clause contraignante dans le contrat qu'il passerait avec lui.

À l'époque, Bannerman n'avait rien de ce calibre en chantier mais il gardait dans ses tiroirs une sorte d'avorton de roman dont la minceur de l'intrigue l'embarrassait. Jamais il n'aurait permis qu'on publiât sous couverture cartonnée cette œuvre chétive.

Par contre, il ne voyait aucune objection à le céder à un magazine nouveau, luttant pour sa place au soleil, surtout si le valeureux Quillisey accordait dans ce numéro une large place à la publicité du prochain Scott McVey et si, naturellement, il assurait la vedette au texte mal ficelé de Bannerman.

Jonathan Quillisey s'empessa d'accepter les conditions de l'écrivain, qui retoucha rapidement son œuvre, lui trouva un titre et l'envoya à ses agents littéraires.

Le contrat fut signé la semaine suivante et, comme promis, la nouvelle de qualité médiocre constitua l'ossature du numéro d'avril 1971 de *Guillotine*, *Magazine d'Épouvante*.

Suivit alors une période de silence. Le mois de mai s'écoula sans que les agents de Bannerman ne reçoivent la somme convenue et les cent exemplaires gratuits promis à l'auteur ne parvinrent pas à son cabinet juridique de Pendleton. Quillisey inonda alors les bureaux de l'avocat

et ceux d'Hillary et Barnes de lettres d'excuses dans lesquelles il s'engageait à s'acquitter au plus vite de sa dette et à envoyer les exemplaires de courtoisie. Ce dernier point avait de l'importance car Bannerman pouvait facilement les vendre cinquante dollars pièce à des collectionneurs après les avoir dédicacés. Mais rien ne vint, hormis d'autres excuses et de nouvelles promesses.

Bannerman attendit jusqu'à la fin du mois de juin puis autorisa ses agents à entamer des poursuites contre l'éditeur de G.M.E. L'avocat connaissait bien ces pirates des magazines populaires qui avaient tôt fait de changer d'adresse, de compte en banque et d'imprimerie. Il n'avait pas l'intention de leur laisser le temps de disparaître.

Comme Bannerman s'y attendait, la crainte d'être assigné en justice suffit à décider Quillisey. Trois jours après avoir menacé l'éditeur, Hillary et Barnes recevaient un chèque accompagné d'une longue lettre dans laquelle Quillisey se répandait de nouveau en excuses.

Mais l'avocat ne l'en tint pas quitte pour autant. Ce minable allait apprendre à ses dépens à quelles repréailles on s'expose lorsqu'on traite à la légère l'accord passé entre écrivain et éditeur.

Bannerman dicta à Miss Grass une lettre à reproduire en cent cinquante exemplaires et à adresser aux meilleurs auteurs de romans policiers et de nouvelles qu'il connaissait. *Guillotine*, accusait-il, ne tient pas ses engagements et lui confier un texte est pour le moins risqué.

Puis le père de Scott McVey n'eut plus qu'à attendre la mort du magazine, qui survint en octobre, après publication de dix numéros sans éclat, rassemblant des nouvelles délayées à l'extrême par des amateurs ou de mauvais auteurs sur le déclin. Et lorsque, en novembre, *Guillotine* disparut totalement des kiosques, des supermarchés et des drugstores, Bannerman déboucha une bouteille de champagne de grande marque et but à sa victoire.

Après s'être arrêté à Saint-Cloud (Minnesota) pour déjeuner, Bannerman se trouva pris dans une tempête de neige en approchant de Saint-Paul. Il n'en continua pas moins sa route, résolu à aller jusqu'au bout, ne fût-ce que pour voir la tête d'un éditeur ruiné.

Dans le centre de la ville, il fit mettre des chaînes aux roues de sa voiture et de l'antigel dans le radiateur, puis s'acheta un plan de Saint-Paul. Il était à peine six heures, il avait tout le temps de dîner tranquillement.

Dans un restaurant de fruits de mer, il se régala d'huîtres pochées dans le vin en imaginant l'expression ahurie qu'auraient Quillisey et ses deux collaborateurs lorsqu'il ferait son entrée dans la chapelle funéraire. Bannerman leur montrerait ainsi qu'il était beau joueur et répondait avec humour à leur farce puérile. Il verserait même une coupe de champagne sur le cercueil, si cercueil il y avait. Puis, après s'être glorifié d'avoir à lui seul provoqué la mort du « défunt », il repartirait pour l'Oregon, satisfait de lui-même, et conterait à son retour l'aventure à ses associés et à ses amis.

Ce fut en se dirigeant vers le Capitole local, juché au sommet d'une colline, que l'écrivain se demanda si, après tout, il n'allait pas assister quand même à des funérailles authentiques. Peut-être Quillisey n'avait-il pas obtenu l'autorisation d'utiliser Sainte Cécile, peut-être avait-il été réellement contraint à ce changement de dernière minute, peut-être ne gardait-il nullement rancune à Bannerman.

Dans ces conditions, il n'y avait pas à hésiter. L'avocat s'arrêta de nouveau à une station-service dont il utilisa les toilettes pour revêtir sa tenue de deuil : veste à queue de pie, pantalon et nœud carré noirs. Si Quillisey voulait du cérémonieux, il allait en avoir.

Old Ambaum Road n'était pas une route facile à trouver, surtout en roulant dans la neige, mais la ligne rouge que Bannerman avait tracée sur sa carte l'empêchait de trop s'écarter du bon chemin. Il prit la direction du nord, dépassa le Capitole puis tourna à gauche dans Old Ambaum, dont le premier pâté de maisons portait le numéro 100 : il lui restait quelques kilomètres de neige à sillonner avant d'atteindre le 1-2201. L'auteur de romans policiers avait l'impression de rouler dans un cercueil de blancheur, sur une route sans fin ni commencement. Il éprouvait le même sentiment d'isolement qu'il avait ressenti en traversant le Dakota du Nord, et une frayeur vague, immotivée s'insinuait en lui.

Il aperçut alors l'enseigne lumineuse *Pompes funèbres Quillisey*, qu'un mauvais contact faisait clignoter et passer du rouge au rose. Bannerman gara sa voiture dans un petit parking attendant à l'immeuble où stationnaient seulement deux longues limousines réservées sans doute aux enterrements et une conduite intérieure d'un modèle récent. Curieux, se dit-il, qu'à dix minutes de la cérémonie les autres invités ne soient pas encore là.

— Alors finalement, c'est une farce. Mais funérailles ou plaisanterie, il avait une tenue de circonstance et était à l'heure.

Descendu de voiture, Bannerman marcha dans la neige en s'y

enfonçant jusqu'aux chevilles pour regagner la route, puis s'approcha des portes de verre de l'entreprise.

Une fois entré, il fut enveloppé par un silence qui lui parut hurler plus féroce­ment encore que le blizzard qu'il venait de quitter. Il s'engageait sur la moquette orange d'un long couloir aux tentures lie-de-vin lorsqu'un homme vêtu comme lui d'un habit de soirée apparut et vint à sa rencontre. L'inconnu avait les yeux cernés et son nœud carré était légèrement de travers.

— Monsieur ?

L'écrivain avala sa salive. De quoi avait-il peur ? Il ne s'agissait après tout que d'un simulacre d'enterrement, non ?

— Je m'appelle Amis Bannerman, Je suis invité aux funérailles du ... du magazine ...

— Certainement, monsieur. Le service funèbre pour le regretté *Guillotine Magazine d'Épouvante*. Votre invitation, s'il vous plaît.

L'avocat extirpa la carte d'une de ses poches en remarquant :

— Il n'y a pas foule.

— Probablement à cause du temps, monsieur. Mais la cérémonie commencera dans quelques minutes, Comme prévu.

— Pourquoi ne pas la retarder en attendant qu'il y ait un peu plus de monde ? suggéra Bannerman. Le principal intéressé n'est pas pressé, de toute façon.

Autant plaisanter avec un bloc de béton.

— Oui, monsieur. Si vous voulez bien prendre le couloir jusqu'à l'entrée masquée de rideaux qui se trouve à droite.

— À droite ...

— Oui, monsieur. Y a-t-il des fleurs ?

— Des fleurs ?

— Pour le défunt, monsieur.

— Non, non. Pas de fleurs.

Le visage cadavérique de l'inconnu arbora l'expression indignée de la

mère de la mariée apprenant qu'un invité n'a pas apporté de cadeau.

Au moment même où l'écrivain se mettait en mouvement, une musique d'orgue envahit le couloir et il crut reconnaître *Dieu de nos pères* ou *Plus près de toi mon Dieu*. De toute façon, il n'aimait ni l'un ni l'autre cantique car il était athée, et ses préférences musicales allaient à Prokofiev.

Ses pieds glissaient sans bruit sur la moquette orange.

Parvenu au bout du corridor, il écarta les rideaux, entra et s'immobilisa pour examiner les lieux. Sur la gauche, une bière violette dont l'intérieur du couvercle ouvert était tendu de velours de même couleur ; à côté, des couronnes et des bouquets émergeant de hauts paniers d'osier. Bannerman se promit d'envoyer des fleurs dès son retour.

Il n'y avait dans la chapelle que, deux personnes, assises côte à côte sur la première rangée de chaises : un homme âgé, une femme beaucoup plus jeune. Aucun doute, pensa Bannerman, voilà Jonathan Quillissey et sa fille Charlotte.

L'avocat alla s'asseoir au second rang, demeura un instant sans bouger puis tapa sur l'épaule de la jeune femme en lui demandant :

— Pardon, est-ce bien ici qu'on enterre un magazine, ce soir ?

La fille se retourna, releva de la main une mèche blonde tombée sur ses yeux, posa sur le nouveau venu un regard vide, puis, sans dire mot, pressa le bras de l'homme assis à côté d'elle.

— Monsieur Bannerman, je suppose ? dit le voisin de la blonde en se retournant à son tour.

Il portait des lunettes à verres épais. C'était bien l'homme que l'écrivain avait remarqué à Fargo, et très vraisemblablement celui qui avait laissé un message au gérant de l'hôtel à Winslow Landing.

— Oui. Et vous devez être ...

— Jonathan Quillissey, monsieur Bannerman. Et voici ma fille Charlotte, une fleur à peine épanouie mais plus sage que son père à de nombreux égards.

Bannerman eut un sourire crispé.

— Je suis heureux que vous ayez trouvé notre chapelle sans trop de

problèmes, continua Quillisey. Je regrette le contretemps de Winslow Landing mais nous l'avions délibérément inclus dans notre plan, pour le cas où vous auriez informé quiconque de votre destination.

— Votre plan ? Quel plan ? Vous voulez dire les funérailles ?

— Oui, dans un sens. Mais je vais vous fournir quelques explications. J'ignore si vous vous en êtes aperçu, mais vous avez été suivi depuis que vous avez quitté votre bureau de Pendleton, mercredi matin.

— Par vous, répondit Bannerman. Je me rappelle vous avoir vu à la station-service de Fargo.

— Sans savoir qui j'étais, car vous n'avez deviné mon identité qu'après avoir pris connaissance de mon message, je suppose ?

— C'est exact.

— Bien entendu, j'étais absolument certain que vous ne parleriez à personne de cette invitation insolite. Cependant, ma fille, M. Best et moi-même avons téléphoné à plusieurs reprises à votre bureau afin de nous assurer que vous n'aviez pas révélé à vos collaborateurs votre destination réelle — qui d'ailleurs était fausse. En quelque sorte, nous voulions vérifier que la piste était totalement brouillée. Vous nous avez aidés, je dois le dire, et honnis nous trois, personne ne sait où vous vous trouvez en ce moment.

— Alors vous avez pris toute cette peine et perdu tant de temps pour me jouer ce tour. Puis-je savoir pour quelle raison ? demanda Bannerman.

— Ah, la raison ...

— Parce que si vous ne m'expliquez pas rapidement à quoi rime cette histoire, je vais vous laisser à votre petite comédie morbide. J'apprécie autant que quiconque la mise en boîte mais ...

— Non, monsieur Bannerman, fit Quillisey avec un sourire sans bienveillance. Vous restez ici, je le crains. En vous retournant, vous constaterez que M. Colin Best, ex-collaborateur de feu *Guillotine* vous barre la seule issue possible. Il tient à la main un pistolet de calibre 45 dont il n'hésitera pas à se servir, conformément aux instructions reçues.

L'avocat découvrit par-dessus son épaule l'homme qui l'avait accueilli dans le couloir. Planté devant les rideaux, il braquait effectivement vers lui un automatique.

— Je vois, marmonna Bannerman. Vous voulez me flanquer la frousse, c'est ça ? Monsieur Quillisey, estimez-vous heureux que j'aime plaisanter sinon ...

— Vous aimez aussi blesser vos semblables, coupa l'ancien éditeur. Les écraser sous votre mépris, ruiner leurs espérances et les chasser d'un coup de pied quand ils ne vous servent plus à rien. Vous montrez, dit-on, le même manque d'humanité dans votre profession d'avocat. À en croire les ragots, vous vous intéressez plus à vos honoraires qu'au sort de votre client.

Bannerman eut un ricanement sans conviction qu'il aurait voulu sarcastique.

— Les riches, poursuivit Quillisey, vous les défendez du mieux possible, mais lorsque les pauvres, les obscurs frappent à votre porte, vous les évitez, vous courez vous réfugier à votre club, où vous attendez qu'un avocat commis d'office vous délivre de la corvée et se charge de plaider une cause perdue.

— Je ne me suis inscrit au barreau ni pour me faire des amis ni pour secourir des clients indéfendables.

Charlotte Quillisey intervint pour la première fois dans la conversation.

— Pas plus que vous n'écrivez pour aider un nouveau magazine en difficulté, dit-elle d'une voix flûtée.

— Surtout si ce magazine n'honore pas ses engagements, rétorqua l'avocat. Vous semblez croire qu'écrire est le passe-temps d'une bande de riches philanthropes qui prennent le soleil sur la plage, la plume à la main, en attendant l'inspiration. Écrire est un métier, un gagne-pain, Miss Quillisey. L'éditeur qui refuse de payer est d'abord poliment rappelé à l'ordre puis assigné en justice.

Jonathan Quillisey prit un ton plus grave :

— Monsieur Bannerman, l'enfant qui se trouve dans ce cercueil a vécu dix mois exactement. Au cours de sa brève existence, il a été entouré de toute la tendresse nécessaire à un nourrisson. Ma fille et moi lui avons consacré du temps, de l'argent, de l'attention. Notre rêve, c'était de le voir grandir et prendre place parmi les autres. À cause de ce rêve, cette entreprise de pompes funèbres ne nous appartient plus et nous n'aurons pas assez de notre vie pour rembourser nos dettes.

Mal à l'aise, le romancier gigota sur sa chaise. Ses vêtements lui

collaient à la peau comme si, avant de les enfiler, il s'était enduit le corps d'une fine pellicule de glu.

— Monsieur Bannerman, la mort de cet enfant de dix mois qui dort paisiblement dans son cercueil est le résultat direct de votre manque de cœur, de votre indifférence, de votre cupidité. Monsieur Bannerman, c'est vous seul qui avez tué *Guillotine*, *Magazine d'Épouvante*. Vous l'avez assassiné par votre égoïsme, votre insensibilité. Et vous avez remué le couteau dans la plaie avec vos lettres insidieuses, cruelles, qui mettaient en garde les autres écrivains contre ce que vous appeliez nos pratiques professionnelles malhonnêtes.

L'éditeur marqua une pause avant de reprendre :

— De notre côté, nous nous efforçons de garder la tête hors de l'eau tout en réglant peu à peu nos dettes, mais vous ne nous avez pas laissé le temps de nous en sortir. Après l'envoi de cette lettre qui nous clouait au pilori, plus un seul auteur important ne fut disponible lorsque nous cherchâmes à le joindre : ils étaient tous en vacances, ou pris par la rédaction d'un scénario, ou partis sur la côte ouest pour une série télévisée.

— Vous êtes un meurtrier, dit Charlotte Quillisey.

— Ma fille a raison, monsieur Bannerman. Un meurtrier impitoyable, qui a agi avec préméditation, en savourant à l'avance les conséquences de son acte cruel. Vous avez poignardé deux fois l'enfant qui repose ici.

L'avocat ne trouvait rien à répondre sinon qu'il ignorait leur attachement excessif pour leur magazine. Il avait réagi par habitude, en vertu de convictions qui étaient les siennes depuis des années.

— Avez-vous lu les journaux de ce matin ? lui demanda Jonathan Quillisey.

Bannerman secoua la tête en silence.

— Un jeune homme nommé Sonny Boles et défendu par vos associés a été condamné pour meurtre à la prison à vie. Le verdict aurait-il été moins sévère si vous l'aviez défendu vous-même ? Je crois que ce garçon aurait eu plus de chances de s'en tirer.

Charlotte commença à se balancer de droite à gauche en psalmodiant :

— O Jérémie ! Ils transgressent la loi et s'adonnent à la calomnie ! Ils

sont corrompus ! Ils sont de cuivre et de fer !

Terrifié, le corps secoué de tremblements, Bannerman se dressa d'un bond, se précipita vers les rideaux et se figea : Colin Best lui bloquait le passage.

— Les paroles des méchants font saigner les cœurs purs ! criait la fille de l'éditeur de sa voix fluette. Mais la délivrance viendra par la bouche du juste !

Le pistolet luisait dans la main de Colin Best, qui marchait lentement vers l'écrivain.

— L'œil plein de mépris, la langue mensongère, les mains tachées de sang ! hurlait Charlotte, prise de frénésie. Un esprit à l'imagination perverse, des jambes agiles pour courir faire le mal ! Un faux témoin qui ment et sème la discorde parmi ses prochains. Voilà ce que hait le Seigneur !

Le père et la fille se levèrent ensemble, d'un même mouvement. Colin Best continuait à s'approcher tandis que Charlotte reprenait ses incantations.

— Qu'il périsse ! criait-elle, et sa longue robe de deuil flottait comme un brouillard noir autour de son corps frémissant. Que sa fin survienne brutalement et sans recours !

Et ils s'avancèrent tous les trois vers Bannerman, l'obligeant à reculer vers le cercueil, inexorablement.

LE TRUBLION

(A Case for Quiet)

par WILLIAM JEFFREY

Couvert de lierre, le *Kings Head Hotel* dressait son austère mais majestueuse silhouette au bord des Ickley Moors, région peu fréquentée du Yorkshire. Construit dans le style élisabéthain en brique rouge — dont la couleur avait passé depuis plus de trois siècles qu'elle subissait les intempéries —, il avait toujours des écharpes de brume qui s'accrochaient à lui, comme des fourrures quelque peu mitées, tandis qu'il considérait avec hauteur la triste étendue des Moors balayés par le vent.

À l'intérieur, au-delà d'un petit hall de réception, il y avait un immense salon aux meules sombres. Une grande cheminée occupait presque toute une paroi, sur les chenets ouvragés de laquelle un feu de bois brûlait aussi longtemps qu'il y avait du monde au salon. Face à l'entrée du hall, un bar aux draperies de velours bordeaux s'encastrait dans l'angle des deux autres murs. Le mobilier était non seulement sombre mais lourd, composé surtout de fauteuils à oreilles et de vastes canapés aux bois contournés. Un lustre de cristal pendait du plafond élevé, mais il y avait des lampes portatives sur de petites tables judicieusement disséminées dans la pièce.

Ce soir-là — comme presque tous les soirs, pour ainsi dire — les fauteuils et canapés étaient occupés par une douzaine de dames et de messieurs dont les âges s'échelonnaient tous au-dessus de la soixantaine. Il régnait dans la pièce un silence qui aurait presque pu donner à un non-habitué l'impression d'être sourd. Les hommes lisaient le *London Times* ou le *Manchester Guardian* avec une minutieuse attention, buvant du cognac ou du scotch ; les dames se consacraient à des ouvrages au crochet, têtieres ou napperons aux dessins compliqués, en savourant à petites gorgées un verre de crème de cacao ou bien une tasse de thé avec beaucoup de lait et de sucre. On se parlait rarement et toujours dans un chuchotis. Un serviteur âgé, taciturne et stylé, nommé Peters, circulait de temps à autre dans la pièce, pour remplir silencieusement les verres ou vider les grands cendriers d'étain.

Il n'y avait d'autre bruit que le crépitement du feu dans l'âtre, lorsque

l'intrus survint à dix heures un quart.

C'était un homme de haute taille, au visage rubicond, arborant un gros pardessus de tweed, un foulard de soie et de coûteux gants de cuir. Il fit irruption dans le petit hall en laissant la lourde porte de chêne claquer derrière lui, et demeura un moment immobile à respirer bruyamment la bouche ouverte. Puis, ayant repéré le bar par l'ouverture de l'arche se trouvant à gauche du comptoir de réception si parfaitement ciré, il gratifia d'un vague signe de tête le vieil Hathaway, le veilleur de nuit, et pénétra résolument dans le salon.

— *Scotch on the rocks*, commanda-t-il d'une voix sonore à Michaels, le barman, qui était occupé à préparer de façon méticuleuse un cognac à l'eau.

— Monsieur ? fit Michaels, tout saisi bien qu'il fût un peu plus jeune que Peters.

— *Scotch on the rocks*, répéta l'arrivant. Et vite, s'il vous plaît !

— Oui, monsieur.

Michaels acheva son mélange, puis déposa le verre sur le petit plateau d'argent que Peters tenait en attente. Après quoi, il se tourna vers les rangées de bouteilles occupant le fond du bar.

Tout en ôtant ses gants, l'intrus s'informa :

— Où est le plus proche garage ?

— Un garage, monsieur ?

— Oui, vos satanées routes, ont détraqué quelque chose dans la direction de ma voiture. Je tiens à la faire vérifier par un mécanicien avant d'aller plus loin.

— Le seul mécanicien que nous ayons dans les parages, monsieur, c'est Jerome Bosley, répondit Michaels avec une suave douceur. Mais il répare surtout des tracteurs.

— Des tracteurs ?

— Oui, monsieur, confirma Michaels en étalant une petite serviette devant l'inconnu, au centre de laquelle il posa un grand verre de cristal. Il s'assura que l'emblème du *Kings Head*, qui y était gravé, se trouvait bien du côté du client, avant d'ajouter : Et un camion de temps à autre. Mais il est allé voir sa maman à Bridlington et ne sera

pas de retour avant demain soir. Or je crains bien qu'il faille parcourir une soixantaine de kilomètres avant d'en trouver un autre dans les parages, monsieur.

— Merveilleux, absolument merveilleux ! fit l'homme d'un ton lourdement sarcastique. Et que suis-je censé faire entre-temps ?

— Je ne saurais vous dire, monsieur, répondit Michaels tout en versant une généreuse rasade de scotch dans le verre, avant de s'écarter discrètement du comptoir.

L'autre fronça les sourcils

— Les glaçons.

— Monsieur ?

— Les glaçons, vous dis-je ! fit l'homme en pointant le doigt vers son verre. Vous avez oublié la glace, Vous ne vous attendez pas à ce que je le boive tiède, si ?

— Non, monsieur, bien sûr que non. Peters, voulez-vous ...

Peters s'inclina légèrement, traversa le salon et gagna la cuisine déserte, au-delà d'une salle à manger obscure. L'arrivant le suivit un instant du regard, puis se tourna vers les occupants du salon qui affectaient tous soigneusement de l'ignorer.

L'homme émit un gloussement railleur, puis fit de nouveau face à Michaels en jetant bruyamment ses gants sur le bois poli du bar. Comme se parlant à lui-même, il dit à mi-voix :

— De quoi combler un archéologue ... un tombeau plein de fossiles !

Le commentaire fit se raidir le dos de Michaels, coupa le souffle au Colonel (retraité) Gloucester-Smith et émut la veuve Pembrington, qui en sauta un point. À part cela toutefois, le salon continua d'évoquer une clairière en forêt un jour de grand calme.

— J'ai un coup de fil important à donner, dit alors l'intrus. Où est votre téléphone ?

— Nous n'en avons pas, monsieur.

— Que voulez-vous dire ?

— Que nous n'avons pas le téléphone.

— Voyons, tout le monde a le téléphone !

— Non, monsieur, maintint patiemment Michaels. Les personnes qui résident ici n'en éprouvent pas le besoin, et ces appareils ont la détestable habitude de sonner à n'importe quelle heure, ce qui dérange beaucoup.

L'autre le regarda d'un air incrédule avant de demander :

— Je suppose qu'il n'y a pas non plus par ici un endroit d'où je puisse envoyer un télégramme ?

— Non, monsieur, j'ai bien peur que non.

— C'est insensé ! explosa l'inconnu. Il me faut pourtant bien prendre contact avec mes associés de Londres pour leur dire où je suis ! Je ne leur avais pas annoncé que je comptais me rendre aujourd'hui à Manchester, et ils ignorent absolument où j'ai pu aller.

— Je suis désolé, monsieur ...

— Vous pouvez l'être, oui ! bougonna l'homme qui, au même instant, vit Peters revenir en portant cérémonieusement un bol de porcelaine avec quatre glaçons dedans.

— Et bien ! enchaîna-t-il à son adresse, il commençait à être temps ! J'ai cru que vous vous étiez perdu et n'arriviez pas à retrouver votre chemin !

Quelques-uns des occupants du salon s'intéressaient maintenant à l'incident : des regards coulaient par-dessus les journaux et le manège des crochets s'était momentanément interrompu. Dans son coin, Sir Pruitt avait bu juste assez de cognac pour aller jusqu'à dévisager l'intrus, avant de s'escamoter de nouveau derrière les oreilles de son fauteuil.

Si l'homme sentit ces regards peser sur son dos, il n'en laissa rien paraître. Il attendit avec impatience que Peters, armé d'une pince à sucre, eût déposé dans son verre deux cubes de glace, et il les fit aussitôt tourner en plongeant son index dans le whisky. Puis, levant le verre, il dit : « À votre santé ! » et le vida d'un trait. Il se lécha les lèvres, reposa le verre sur le bar, et commanda : « Remettez-moi ça ! »

Michaels obtempéra. Alors l'autre s'enquit :

— Avez-vous quelque chose à se mettre sous la dent ?

— La salle à manger est fermée, monsieur.

— Ça je le vois, lui rétorqua l'homme avec humeur. Mais n'y a-t-il pas moyen d'avoir des sandwiches ou un bout de fromage avec du pain ?

— Je crains que non, monsieur.

— Des bretzels alors ? Des cacahuètes ? Des cornichons ?

— Je vais voir, monsieur, dit Michaels.

Après quelques recherches, il mit la main sur un carton contenant un reste de biscuits salés qu'il posa devant l'intrus.

Celui-ci prit le carton, à l'intérieur duquel il regarda en fronçant les sourcils :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des biscuits, monsieur, que nous servons parfois avec l'apéritif.

— Des biscuits ? répéta l'autre en secouant le carton au-dessus du comptoir. Il prit un de ceux tombés sur le bois vernis, mordit dedans et fit la grimace : Des bouts de craie, oui !

— Je crains que ce soit tout ce que nous ayons pour le moment, monsieur.

L'intrus marmotta quelque chose d'incohérent et mit un second biscuit dans sa bouche. Il le mâcha bruyamment, avec une sorte de rage, si bien que le crochet de la veuve Pemblington sauta un autre point, tandis que sa voisine, Miss Agatha Crenshaw, prenait vivement son sac en quête d'un cachet pour la migraine.

La bouche encore pleine, l'intrus demanda :

— Avez-vous une chambre de disponible ou devrai-je passer la nuit dans ma voiture ?

— Oh ! Je suis certain que nous trouverons le moyen de vous loger, monsieur.

— Eh bien, pour une surprise, c'est une surprise ! fit l'autre qui, pivotant sur son tabouret, appela : Chasseur ! Hé, chasseur !

Plusieurs des hôtes en sursautèrent violemment et l'on entendit un bruit de pas précipités en provenance du petit hall, sur le seuil duquel apparut Hathaway :

— Monsieur ?

L'homme lui lança un porte-clefs en cuir. Hathaway ne fut pas assez prompt pour l'attraper au vol et l'étui tomba par terre avec un cliquetis métallique. Hathaway se baissa pour le ramasser, en prenant appui d'une main sur sa cuisse.

— Allez chercher mes bagages dans le coupé rouge grand sport devant la porte, et inscrivez, mon nom sur le registre. Rasmussen. Harold J. Rasmussen.

Se relevant non sans quelque peine, Hathaway demanda :

— Juste pour cette nuit, monsieur Rasmussen ?

— Je l'espère bien ! Mais comme j'ignore ce qu'a ma bagnole, je serai peut-être contraint de rester ici une semaine, sinon plus ... À Dieu ne plaise !

Il se fourra un autre biscuit-dans la bouche :

— Tâchez que ce soit une chambre avec bain ... et aussi que le robinet d'eau chaude fonctionne !

— Oui, monsieur, acquiesça Hathaway avant de se retirer.

Rasmussen fit de nouveau face au bar en disant :

— J'espère que devoir porter mes bagages ne va pas lui provoquer un infarctus ou je ne sais quoi !

Cette éventualité lui parut sans doute follement drôle, car il éclata d'un rire tonitruant, qui tenait de l'aboiement. Quand il cessa de rire, il s'essuya les yeux, se moucha bruyamment dans un mouchoir de soie, et regarda Michaels :

— Peut-on avoir un peu de musique ?

— Pardon, monsieur ?

— De la musique. Vous êtes dur d'oreille ou quoi ? Quelque chose qui fasse du bruit et mette un rien de gaieté dans l'air. Si je suis contraint de passer la nuit dans un endroit pareil, autant en profiter pour m'amuser un peu. Allez, réveillons un peu le mausolée, que diable !

Cette fois, il réussit à capter l'attention de tous ceux qui se trouvaient dans le salon, et ses propos firent l'effet d'un vent glacé balayant le calme de la grande pièce. Il y eut en réponse un frémissement de

feuilles presque imperceptible.

Avec un léger soupir, le Colonel (Ret.) Gloucester-Smith posa son journal et se mit debout. Promenant lentement son regard autour de la pièce, il soupira de nouveau, puis marcha vers le bar avec une raideur toute militaire. Il s'immobilisa près de Rasmussen et se racla la gorge.

L'autre le dévisagea froidement :

— Qui êtes-vous ?

— Colonel Gloucester-Smith, maintenant à la retraite. Je me demandais si vous accepteriez de prendre un verre avec moi.

— Quoi ? Vous m'offrez un verre, Caporal ?

— *Colonel*, rectifia Gloucester-Smith avec une légère crispation du visage. Oui, mon brave, vous avez bien compris. Il est bon de témoigner un peu notre sens de l'hospitalité.

— Eh bien, voilà qui est vraiment très élégant de votre part, Caporal.

— Michaels, dit Gloucester-Smith en regardant le barman. Il convient, je crois, d'offrir un peu de millésimé à notre invité.

— Très bien, monsieur.

Michaels prit derrière le bar une bouteille ambrée et trapue, la déboucha et versa une bonne quantité de son contenu sur les glaçons à demi fondus dans le verre de Rasmussen.

— Vous n'en prenez pas, Caporal ? questionna celui-ci.

— J'ai toujours préféré m'en tenir au cognac.

— Dommage, lui assura Rasmussen. Rien ne vaut un bon scotch. Eh bien, à la vôtre, mon cher !

Il leva son verre, le huma, eut un hochement de tête approbateur et en but la moitié. Il eut un clappement exprimant la satisfaction, hocha de nouveau la tête, et finit de vider le verre.

— Pas mauvais. Caporal, pas mauvais du tout. Ce doit être ...

Rasmussen s'interrompit. Ses yeux parurent vouloir s'exorbiter, sa bouche s'ouvrit toute grande, une sorte de râle s'échappa de ses lèvres. Il porta vivement une main à sa gorge, puis bascula soudain à bas du tabouret. Il eut un ou deux soubresauts sur le tapis, avant de

s'immobiliser définitivement.

Dans un silence total, le Colonel Gloucester-Smith s'agenouilla près de Rasmussen et lui prit le poignet. En se relevant, il fit signe à Peters et à Michaels. Les deux hommes soulevèrent le corps inerte qu'ils emportèrent à travers la pénombre de la salle à manger, la cuisine, puis la porte de service, jusqu'aux Moors déserts, ouatés de brume.

Tout autour du salon, les mains reprirent leurs occupations et l'on n'entendit plus que le crépitement des bûches dans la cheminée. Personne ne dit mot avant que le Colonel Gloucester-Smith eût repris place dans son fauteuil.

Cecil Whitehead, qui se trouvait assis immédiatement à sa droite, se pencha alors vers lui et s'enquit doucement :

— Cela en fait combien maintenant, Colonel ?

— Onze, je crois.

— On est si tranquille ici ! murmura Whitehead. J'espère que nous n'aurons plus à sévir contre des trublions.

— Oublions ! lui chuchota le Colonel Gloucester-Smith en une sorte d'écho et il déplia son journal avec précaution pour ne pas faire de bruit.

MORCEAUX CHOISIS

(*A Good Head For Murder*)

par CHARLES W. RUNYON

Elle conduisait en négociant les nombreux virages de la petite route mexicaine, tandis qu'il somnolait près d'elle aux accords d'une musique diffusée par Uruapan. Elle freina à bloc, le projetant contre le tableau de bord à la clarté des phares, il entrevit l'animal avant que celui-ci ne disparût dans les fourrés épineux sur le côté de la route.

Elle haleta :

— *As-tu vu ce chien ?* Ce n'est pas possible qu'il ait eu dans sa gueule.

— Si, dit Gordon Phelps en allumant sa pipe, une tête humaine. Je me demande à qui diable elle appartenait.

— Gordon ! Comment peux-tu ... peux-tu ...

— Rester assis ? Je ne vois pas que faire d'autre. Qu'est-il préconisé dans un cas pareil ?

— Eh bien, mais ... le suivre !

Le ton suraigu d'Ann vacillait au bord de la panique. Gordon sentit un calme glacé le clouer à sa place. Eût-il été seul qu'il aurait peut-être cédé à l'hystérie qui lui vrillait les nerfs, mais il réagissait toujours à l'opposé de sa femme.

— À travers toute cette végétation enchevêtrée ? Voyons, Ann, ça n'est pas pour rien que ce coin est appelé le *Petit Enfer*, c'est complètement inhabité.

— Pourtant quelqu'un y habite ... ou y habitait ...

— Oui, je suppose que l'on peut considérer cette tête comme l'indice que l'endroit n'est pas totalement inhabité ... Et où l'on trouve quelqu'un, on peut rencontrer quelqu'un d'autre ... ce que j'entends précisément éviter.

— Que veux-tu dire ?

— La personne, qui a ... euh ... tranché la tête, pourrait être embusquée par-là, expliqua-t-il en agitant la main, vers les buissons couverts de poussière qui débordaient sur le bord de la route.

— Oh !

Elle appuya sur l'accélérateur, la voiture fit un bond, s'arrêta, bondit de nouveau et cala.

— Tu as oublié de repasser en première, dit Gordon.

— Oh ! Cette foutue bagnole !

Des clés tintèrent. Le démarreur grogna. La voiture avança en une série de petites embardées.

— Il fallait débrayer, dit Gordon. Ces voitures de location n'ont pas un changement de vitesse automatique, sache-le.

— Je le *sais* ! Pour l'amour du ciel, ne me parle pas quand je conduis !

Gordon ouvrit la bouche, puis la referma comme le moteur prenait vie. Des gravillons voltigèrent sous les pneus, l'arrière de la voiture obliqua vers la gauche tandis qu'elle repartait avec une éprouvante lenteur. Une branche épineuse griffa l'aile avant, claqua contre le pare-brise, crissa le long de la carrosserie et Gordon frissonna car, après huit ans passés dans l'enseignement, il n'avait pas oublié l'insupportable bruit de la craie dérapant sur un tableau noir.

Les roues avant mordirent sur la route défoncée et la voiture prit de la vitesse. Gordon se tenait penché en avant, le dos raidi. La clarté des phares balaya les buissons épineux tandis que la voiture virait à angle droit. Le moteur ronfla cependant qu'Ann se lançait à l'assaut d'une montée abrupte avant de négocier un autre virage, puis de plonger vers un vallon.

— Si nous n'avions pas crevé ...

Ann ne termina pas sa phrase et ce fut lui qui s'en chargea :

— Nous serions maintenant sur la côte. Je le sais. Mais nous avons, crevé et nous ne sommes donc pas sur la côte ... où nous n'arriverons probablement jamais si tu continues à prendre les virages à une telle vitesse.

— Ils devraient mettre des panneaux de signalisation ...

— Tu veux ruiner le pays ! Cette route n'est faite que de virages ...

Attention à ce rocher !

Il retint son souffle tandis que la voiture chevauchait un morceau de roc dans un grand raclement métallique. Il regarda vivement le niveau d'huile. L'aiguille restait fixe. Bon, à tout le moins le carter s'en était sorti indemne.

Mais quelque chose traînait derrière la voiture, rebondissant avec bruit.

— Le tuyau d'échappement, dit-il entre ses dents.

— Quoi ?

Le bruit cessa. Gordon préféra ne pas se retourner et ignorer ce qui s'était détaché de la voiture. Puisque l'on continuait de rouler, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une pièce essentielle.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas conduire ?

— Tu m'as dit que tu avais les yeux fatigués.

— C'était avant que ... Attention !

Il se recroquevilla à la vue d'une grosse branche basse, laquelle dut passer à un centimètre au-dessus du toit de la voiture. Avec son poing, il essuya un peu la poussière recouvrant la vitre du côté, afin de voir au-dehors. Il constata que l'antenne radio faisait maintenant un angle de quarante-cinq degrés.

— Ralentis, bon sang ! Personne ne nous donne la chasse.

La vitesse diminua légèrement.

— Mais enfin, Gordon, une tête humaine... un chien a traversé la route devant nous, tenant une tête humaine dans sa gueule et nous n'avons même pas ... Je veux dire que je commence à me sentir bourrelée de remords ...

— Tu veux qu'on revienne en arrière ?

— Et toi ?

— Il n'y a pas la place de faire demi-tour.

— Oh ! Tu trouves toujours une raison !

Se laissant de nouveau aller contre le dossier de son siège, il prit une

allumette de cuisine dans la poche de son veston, l'enflamma d'un coup d'ongle et ralluma sa pipe. Dans le rétroviseur, il ne voyait rien qu'un tourbillonnant brouillard de poussière coloré en rouge par les feux arrière. C'était comme ça depuis quelque trois cents kilomètres ...

L'odorante saveur du tabac lui procura une légère détente.

— C'est une raison néanmoins. Par ailleurs, à ce que j'ai entendu dire, les gens de par ici sont assez primitifs. Ils règlent leurs querelles de la plus expéditive façon, à coup de machette. C'est peut-être ce qui vient de se produire. Mieux vaut laisser ça aux autorités locales, si tant est qu'il y en ait.

— Et s'il n'y en a pas ?

Il maîtrisa une montée d'agacement :

— Bon, supposons que nous fassions demi-tour et que j'arrive à retrouver la tête. Qu'est-ce que nous en ferons ? Nous l'emporterons avec nous jusqu'à la côte ? Nous la donnerons à la réception de l'hôtel en disant : «Voici quelque chose que nous avons trouvé sur la route » ? Nous serons enquinés par la police pendant toutes nos vacances ... sinon plus !

— Je ne pensais pas à la tête mais ... au reste du corps.

— Oh ! Tu sais, grommela Gordon, sans sa tête, ce type ne doit plus être bon à grand-chose.

— Je ne crois pas que c'était une tête d'homme, Gordon ...

— Allons, allons, elle était toute couverte de poussière. Tu ne pouvais pas en discerner le sexe.

— Les cheveux étaient longs ...

— De nos jours, ça ne signifie absolument plus rien.

— ... et j'ai vu une boucle ... ou plus exactement un pendant d'oreille, un de ces trucs en jade avec un grand anneau de cuivre ...

— Comme on dit à présent : tu fantasmes.

— Je *sais* ce que j'ai vu. Je pense qu'il s'agissait d'une femme blanche.

— Avec combien de taches de rousseur sur le nez ?

— Je n'ai pas spécialement envie de rire, Gordon.

— Moi non plus ... mais allons-nous faire demi-tour ? Nous n'en avons pas la place et, d'ailleurs, nous ne retrouverions pas l'endroit. Nous avons traversé une cinquantaine de petits vallons, qui se ressemblaient tous. En outre, je ne crois pas que nous aurions suffisamment d'essence. Je ne sais pas combien cette bagnole bouffe au kilomètre mais ...

— Tu m'as dit cent fois qu'avancer trop d'excuses, c'est comme n'en avoir aucune.

— Eh bien, d'accord, je n'ai aucune excuse. Mais pas question de faire demi-tour.

Il tira vainement sur le tuyau de sa pipe et fouilla dans sa poche en quête d'une allumette.

— Quand nous arriverons à l'hôtel, nous nous informerons discrètement. Si nous apprenons qu'une disparition a été signalée, nous parlerons de cette tête. Dans le cas contraire, le silence est d'or. O.K. ?

— Mais si cela vient tout juste de se produire, rien n'aura encore été signalé ?

— Lorsque nous serons à l'hôtel, je te demande seulement de me laisser l'initiative. Tu veux bien ?

— Je ne vois pas comment je pourrais faire autrement, vu que je ne parle pas la langue.

Gordon comprit qu'il n'en obtiendrait pas davantage. Ann ne s'engageait jamais ; de cette façon, si les choses tournaient mal, elle ne manquait pas de rappeler qu'elle avait fait d'expresses réserves.

Gordon s'efforçait de ne plus penser à l'horreur entrevue sur la route. À présent, il regrettait de ne pas s'être arrêté pour faire demi-tour et ramasser la tête sanglante. Il l'aurait regardée dans les yeux en disant : *Cynthia, qui t'a fait ça, ma chérie ?*

Ann n'aurait jamais compris, n'aurait même jamais *voulu* comprendre. Pour elle, la vie c'était foyer-école-église-famille et ainsi, comme dans un match de baseball, quand on avait fait toutes les bases et qu'on arrivait à la dernière, Dieu était là pour vous serrer la main ...

Mais il lui fallait bien convenir que c'était lui qui l'avait choisie, parmi tout un tas de femelles empressées (c'est du moins l'impression qu'il avait rétrospectivement) parce que ses devoirs étaient toujours soignés

et qu'elle n'arrivait jamais en retard, alors que lui avait tendance à bâcler et manquer de ponctualité. Il avait toujours eu un faible pour les contrastes : blanc-noir, antonyme-synonyme. Elle était grande, mince, avec des cheveux d'un blond cendré, alors qu'il était lui-même brun et trapu. Il avait imaginé une union où chacun contrebalancerait l'autre, mais son hédonisme sans but précis n'avait aucune chance face à la patiente logique d'Ann. Dans toute option, lui voyait toujours la possibilité de faire un choix plus relevé que l'autre, mais elle choisissait inmanquablement la solution la plus terre-à-terre. Ainsi quand elle l'avait poussé vers l'enseignement : « *Dans aucune autre profession, tu n'as d'aussi longues vacances et, en outre, tu bénéficies d'une année de congé sabbatique tous les sept ans* ». Mais leurs vacances d'été s'étaient passées à arranger la maison, et le premier congé sabbatique avait été employé à construire leur chalet près du lac. Gordon commençait à se demander s'il n'avait pas laissé le vin attendre trop longtemps dans son verre ...

À l'arrière, sur la gauche, un nouveau bruit se faisait maintenant entendre. Après avoir écouté un moment, il estima que ce devait être la fixation d'un des pare-chocs et non quelque chose risquant de les immobiliser au beau milieu de ce pays perdu. Il faisait terriblement chaud à l'intérieur de la voiture, mais Gordon n'osait donner de l'air à cause de la poussière qui, même ainsi, fine comme du talc, réussissait à s'infiltrer. Il la sentait tapisser l'intérieur de ses narines, encroûter ses lèvres, lui mettant dans la bouche un goût d'alcali. Fermant les yeux, il essaya de se représenter l'hôtel sur la plage que Norval leur avait décrit, avec ses pelouses vertes, sa vaste piscine, ses balcons ensoleillés, et surtout, ses prix très, très bas. Mais il n'en continua pas moins de penser à la tête et à la façon si nette dont elle avait été tranchée, juste au-dessous de la pompe d'Adam ...

La voiture fit une embardée et retomba avec un crissement qui agaça les dents de Gordon. De la poussière monta en volutes à travers le plancher. Regardant au-dehors, il vit qu'ils traversaient le lit asséché d'un ruisseau, comme cela leur était déjà arrivé des douzaines de fois au cours de ces sept dernières heures.

— Gordon ...

Tournant la tête, il vit la clarté des phrases reflétée dans ses lunettes rondes, derrière les verres desquelles Ann le regardait fixement.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai vu un pied qui dépassait de sous un buisson.

Il lui sembla que son cœur sautait un battement, puis accélérât son rythme.

— Où ça ?

— Quand nous avons traversé ce ruisseau asséché.

— Pourquoi ne t'es-tu pas arrêtée ?

— Je ne sais pas.

— C'est probablement une racine d'arbre que tu as vue ...

— J'ai vu un *pied*.

— Oh ! Et puis zut ! À quoi bon discuter ? Arrête la voiture et fais marche arrière.

— Je ne peux pas ! Je ne sais même pas faire marche arrière avec notre voiture, alors avec ce vieux débris !...

— Tu veux me passer le volant ?

— Ce que je veux, Gordon, c'est que nous arrivions à destination. Je ne veux pas faire marche arrière, ni demi-tour, ni quoi que ce soit, sinon en *finir avec cette route* !

Alors pourquoi avoir parlé du pied ? pensa-t-il, mais il ne dit rien. Elle avait l'air d'une petite fille à deux doigts de piquer une crise de nerfs pour ne pas entrer dans une pièce obscure. Lui-même ne se sentait pas tellement rassuré. Les feuillages des arbres qui se rejoignaient au-dessus de la petite route lui donnaient l'impression d'être cerné. On n'y voyait pas à plus de vingt mètres dans la clarté des phares. Comme la voiture abordait un virage, Gordon retint son souffle, s'attendant presque à découvrir, de l'autre côté, un prêtre aztèque brandissant un poignard d'obsidienne pour arracher d'un torse nu un cœur encore palpitant. Horrible !

Il se raidit en entendant le moteur tousser, puis ronfler péniblement tandis que la voiture gravissait une montée abrupte. Il porta les yeux vers la jauge d'essence. L'aiguille était presque à zéro. Voilà qui mettait un terme à toute velléité de revenir en arrière. Cela pouvait même mettre un terme à leur désir d'arriver au bout de cette route, mais il eut le sentiment que le réservoir devait contenir encore assez d'essence et que le pessimisme de la jauge était dû à l'inclinaison accentuée de la route.

Il exhala un soupir de soulagement quand, parvenue au sommet de la côte, la voiture plongea vers un nouveau vallon, car l'aiguille de la jauge indiqua que le réservoir était encore plein au huitième.

Après une minute, Ann dit :

— Tu avais probablement raison. Il ne devait s'agir que d'une racine d'arbre.

Il fut aussitôt sur ses gardes.

— Ah ! Et la tête?

— Oh ! Une noix de coco.

— Pourquoi pas une citrouille ?

Un léger temps, puis elle répondit :

— Par ici, il ne pousse pas de citrouilles.

— Ni de cocotiers.

— Mais ils transportent beaucoup de choses sur des charrettes ... Elle a pu tomber d'une charrette.

— Et les cheveux ?

— Les noix de coco ont des fibres ou je ne sais quoi, qui ressemblent à des cheveux ...

— Et aussi des pendants d'oreille en jade ?

— Oh ! Gordon, pour l'amour du Ciel ! Allons-nous passer toutes nos vacances à discuter là-dessus ?

— Ce pourrait être de deux maux le moindre.

— Que veux-tu dire par là ?

— Rien.

Il remit sa pipe en bouche et serra les dents sur le tuyau. Qu'elle déclarât maintenant s'être probablement méprise, était pour Gordon la preuve qu'elle avait réellement vu un pied ... et s'en trouvait tellement ébranlée qu'elle s'efforçait désespérément de se persuader du contraire.

Quant à sa remarque disant que ce serait de deux maux le moindre, il

l'avait formulée presque malgré lui, en pensant combien il serait heureux d'être à l'hôtel en train de discuter de tout ça. Ce qu'il redoutait le plus, c'était un dénouement soudain. Quelque chose lui disait, que la tête n'avait été qu'un préliminaire, comme un premier roulement de tonnerre annonçant un orage diluvien ...

Et ils arrivaient de nouveau à un de ces misérables ruisseaux asséchés. De l'autre côté du lit pierreux, il vit quelque chose ressemblant à une branche crochue jaillissant d'un de ces eucalyptus à écorce blanche qui poussent le long des arroyos. Il *espéra* que c'était une branche. Et quand la voiture tressauta en traversant le ruisseau, il serra encore plus fort les dents sur le tuyau de sa pipe, priant silencieusement que ce coude dans le milieu fût une fantaisie de la nature et non pas vraiment un coude ... que ces appendices incurvés fussent des gousses, des radicules, au nombre de cinq et non ...

Ann ne vit rien parce qu'elle dut redresser le volant, mais pour Gordon le doute ne fut plus possible. Le souffle brusquement coupé, il se remit à respirer avec lenteur dans le même temps qu'il éprouvait une sorte de détente, comme lorsque l'on se sent contraint de faire face à une certitude dont il convient de ...

— Arrête la voiture, Ann.

Au lieu de quoi, elle accéléra. Lui jetant un coup d'œil, il la vit raidie derrière le volant, ne regardant ni à droite ni à gauche, les lèvres serrées.

— Ann ...

Lui effleurant légèrement le bras, il en sentit la rigidité. Alors il se pencha et coupa le contact. Le moteur se tut, mais Ann ne parut pas s'en apercevoir. Elle pressa de nouveau l'accélérateur et la voiture s'immobilisa en frémissant.

— Ann, il nous faut retourner en arrière.

— Non !

Elle étendit la main vers la clef de contact, mais il lui saisit le poignet et, de l'autre main, le caressa doucement jusqu'à ce qu'il sentît les muscles se détendre.

— Ann, il s'agissait sans aucun doute d'un bras humain. Tu l'avais vu aussi n'est-ce pas ?

— Oui, confirma-t-elle d'une toute petite voix.

— Eh bien, alors ...

— Tu avais raison dès le début, Gordon. Il vaut mieux ne pas nous en mêler.

— J'avais tort dès le début car, que ça nous plaise ou non, nous sommes mêlés à cette affaire ... Non, attends ... Avant de discuter, réfléchis. Combien de voitures empruntent cette route ? Une, deux ou trois par nuit ? Ces gens de la station-service, ceux qui ont réparé notre pneu, ils savent que nous devons la prendre et une fois qu'on s'y est engagé, il n'y a pas moyen de la quitter. Elle mène directement de leur carrefour à l'hôtel sur la plage. Suppose que quelqu'un passe ici après nous et ramasse le bras ? La plus sommaire des enquêtes ne manquera pas d'établir que nous avons été les derniers à prendre cette route avant la macabre découverte. Alors, les flics nous demanderont : « N'avez-vous pas vu un bras sur le bord de la route ? Pourquoi ne l'avez-vous pas ramassé ? Pourquoi n'avez-vous pas signalé la chose ? »

Il s'exprimait avec une calme emphase, comme s'il faisait un cours à ses élèves. Il se sentait extrêmement détaché, avec l'impression de contempler d'un haut sommet glacé une grouillante humanité.

— On pourrait revenir en arrière et l'enfoncer dans le fourré, dit-elle.

— Nous rendant ainsi coupables d'avoir dissimulé la preuve d'un crime.

— Comment sais-tu qu'il s'agit d'un crime ?

— Je doute qu'il soit légal, même au Mexique, de disperser dans la nature un corps coupé en morceaux.

— Et puis après ? Qui le saurait ?

— Nous le saurions.

— Ça ne pèsera pas sur ma conscience.

— Ce n'est pas une question de conscience, c'est ...

Il cherchait les mots pour lui expliquer que c'était comme une ligne de partage des eaux avec d'un côté un courant débouchant dans une large vallée verdoyante, et l'autre disparaissant dans un étroit canyon plein de ronces et de reptiles venimeux. En tout cas, cette fois, il était bien résolu à ne pas l'écouter, même si son raisonnement paraissait être le plus logique et le plus prudent.

— C'est une question de responsabilité, finit-il par dire.

— Est-ce vraiment *notre* responsabilité ?

— J'en ai bien peur, oui.

— Pas d'accord. Ce n'est pas notre pays, ce ne sont pas nos compatriotes, nous ne parlons même pas leur ...

Étendant le bras devant elle, il éteignit les phares.

Brusquement engloutie dans les ténèbres, elle balbutia :

— Gordon, que fais-tu donc ?

— Aie confiance, Ann.

Il prit la torche électrique dans le casier à gants puis il ouvrit la portière. Après s'être extrait de la voiture, il resta immobile le temps d'habituer ses yeux à l'obscurité. Au-dessus de lui, un arbre découpait sur le ciel ses branches tourmentées. Les étoiles étaient extraordinairement brillantes. Gordon marcha vers l'arrière de la voiture et considéra l'étroite pâleur du chemin, Rien ne bougeait. Il prêta longuement l'oreille, mais n'entendit rien. Était-ce normal ? N'avait-il pas lu quelque part que l'absence de bruits nocturnes signifiait qu'un prédateur se trouvait dans les parages ?

Il ouvrit le coffre arrière en prenant grand soin de ne faire aucun bruit. La clarté jaunâtre de la torche électrique lui fit découvrir un sac d'emballage poussiéreux et une grosse clef anglaise. Refermant doucement le coffre, il passa de l'autre côté de la voiture. Anna baissa la glace et il lui tendit la clef anglaise :

— Garde ça à la main, juste en cas ...

Sentant ses doigts glacés, il lui prit la main et l'étreignit gentiment. Alors elle se cramponna :

— Partons, Gordon !

Il se dégagea sans brusquerie tout en disant :

— Remonte la glace et boucle les portières. Je reviens tout, de suite.

Le bruit de ses pas sur le gravier lui parut presque obscène ... comme quelqu'un qui eût croqué des chips à un enterrement. Cela faisait une curieuse impression de rebrousser chemin à pied là où l'on était passé en voiture. Il lui semblait avoir marché longtemps. Avait-il dépassé le

bras ? Non, la route continuait de descendre, il n'avait pas encore atteint le lit de l'arroyo. L'idée lui traversa l'esprit de regagner la voiture et de faire marche arrière ... Il n'aimait pas se sentir séparé d'Ann par tout cet espace. Elle qui était déjà terrifiée, seule au milieu de cette désolation, dans les ténèbres ...

Toi-même, tu n'es pas tellement gaillard, Phelps.

À la clarté jaune rougeâtre de la torche électrique, le bras présentait une curieuse luisance. La main — figée en pleine prise — évoqua dans son esprit une lutte à mort. Se pouvait-il qu'il y eût sous les ongles du sang et de la peau arrachée ... un fragment de tissu pouvant mener jusqu'à l'assassin ?

Ça, c'était l'affaire de la police.

Comme il avançait la main pour le saisir, il suspendit son geste et tendit l'oreille. De l'autre côté de la montée lui parvint le grondement d'un moteur qui peinait. Les phares braquèrent vers le ciel deux faisceaux lumineux. Et sa voiture qui bloquait la route ! Il fallait faire quelque chose.

L'espace d'une seconde, il balança. Retourner en courant vers la voiture et laisser là le bras. Non, il devait l'emporter ...

Il jeta sur le bras le sac qu'il avait pris dans le coffre et saisit le tout entre ses doigts. Éteignant la torche, il repartit en courant vers sa voiture. Il était vaguement surpris que le bras fût aussi lourd, mais il n'avait encore jamais eu l'occasion d'en transporter un.

Ce fut un camion qui émergea en haut de la montée. En plongeant vers le creux de l'arroyo, ses phares éclairèrent l'intérieur de la voiture, y découpant la silhouette d'Ann. Gordon accéléra sa course, ouvrit la portière et jeta derrière les sièges ce qui était enveloppé dans le sac.

— Laisse-moi la place ... Vite !

Elle glissa sur la banquette et il s'installa au volant, ébloui par des phares qui se rapprochaient. À tâtons, il trouva le contact. Le moteur toussa et se tut. Ces foutues voitures de location ! Pourquoi n'avait-il pas pris sa propre bagnole ? N'étant pas sûr de trouver de l'essence, mieux valait prendre l'avion jusqu'à Guadalajara et puis louer une voiture ... c'est ce qu'avait dit Norval.

Le diable t'emporte, Norval !

Le moteur prit vie et Gordon alluma les phares. Ceux du camion ne passèrent pas en code, mais continuèrent d'avancer comme une paire d'éblouissants soleils. Ils s'arrêtèrent si près, qu'il crut en sentir la chaleur sur ses joues, tandis qu'ils l'aveuglaient.

— Ils bloquent la route, dit Ann aussi calmement qu'elle lui eût signalé une effilochure à sa manche.

Il passa en marche arrière et se tordit le cou pour regarder par la vitre du fond. Il n'aperçut rien que deux disques verts tournant à toute vitesse sur un fond pourpre. Il n'y voyait pas plus clair qu'une taupe. Il allait sûrement envoyer la voiture dans un fourré ...

Le camion était rouge et très haut sur roues avec de puissants amortisseurs. Une grille chromée brillait au-dessus d'un pare-chocs bleu clair sur lequel on pouvait lire EL TORO DEL CAMINO, le taureau de la route. Un symbole d'agressivité qui se concrétisa en la personne de l'homme qui descendit de la cabine. Il paraissait ... non pas très grand, mais large et massif, comme le tronc d'un chêne. Il était vêtu d'un pantalon kaki tout maculé de taches graisseuses et d'un gilet de corps naguère blanc mais maintenant constellé d'empreintes de doigts. Un foulard rouge poussiéreux était noué autour de son cou épais. Ses joues hérissées de barbe s'écartèrent en un large sourire et Gordon pensa au bandit mexicain dans *le Trésor de la Sierra Madre* ...

— Passe-moi la clef anglaise, dit-il en tendant la main.

Il sentit dans sa paume le pesant outil. Il réfléchissait que sa meilleure défense serait encore d'attaquer avec une impitoyable sauvagerie, mais il se rendait compte que ses réflexes d'homme civilisé le rendraient hésitant et gauche ...

— Il a un revolver, dit Ann du même ton posé que précédemment.

Gordon vit l'arme quand l'homme se tourna pour parler à quelqu'un qui se trouvait dans la cabine ... un gros revolver d'acier bleuté dans un étui fixé à sa ceinture sur la hanche.

L'homme remonta son pantalon d'un geste coutumier et marcha vers eux.

— Ne parle pas, dit Gordon. Je vais tâcher de l'avoir au culot.

Le conducteur du camion souriait de l'autre côté de la portière, à quelques centimètres à peine de la vitre. Agitant les mains, il les gratifia dit vingt secondes d'espagnol débité à toute vitesse.

— As-tu compris ? demanda Ann.

— Il parle trop vite et dans un dialecte, me semble-t-il ...

Gordon fit pivoter le déflecteur et dit dans l'étroite ouverture :

— *No entiendo.*

— *Muñeca ?*

L'homme attendit, le sourcil interrogateur.

— *Muñeca ?*

Gordon secoua la tête :

— Pas comprendre. *Americano.*

— Ah ... *Americano !*

L'homme se pencha, collant son nez contre le glace.

— *Si, Americano.*

L'homme recula, leva la main en agitant les doigts, puis disparut en courant derrière le camion.

— Est-ce au revoir qu'il nous a dit ?

— Je crois qu'il nous a demandé d'attendre.

— Comme si nous avions le choix !

Gordon vit reparaître le Mexicain portant sous son bras un objet grotesquement tronqué. Ann émit une exclamation étouffée lorsqu'il leur présenta la chose dans la clarté des phrases.

Voyant un torse féminin nu, sans tête, ni bras, Gordon pensa : *Ça ne peut pas être réel ... Nous devons nous débattre au sein d'un cauchemar ...*

Les seins ronds n'avaient pas de mamelon, le ventre bombé était dépourvu de nombril, et l'espace entre les cuisses coupées n'était que plastique lisse.

— Gordon, est-ce ... *un mannequin ?*

Incapable de prononcer une parole, il exhala un long soupir et se rendit compte seulement alors de l'extrême tension qui s'était emparée de lui. Ses muscles redevinrent souples, son épine dorsale reprit sa

courbure normale.

Il se sentait absolument ridicule. Debout dans la clarté des phares, le chauffeur lui expliquait avec force gestes comment les cahots avaient fait se disloquer le mannequin, les morceaux qui s'en étaient détachés tombant du camion l'un après l'autre. Se détournant à demi, Gordon prit derrière la banquette le bras hors du sac, mais s'immobilisa comme le chauffeur s'approchait de la portière.

— *Ha visto alguna parte ? La cabeza ? Cabeza ?*

Portant les mains à ses tempes, il fit tourner sa tête d'un côté à l'autre.

— *Cabeza ...*, il demande après la tête, dit Ann.

— Je sais. Reste tranquille.

Dans l'ouverture du déflecteur, Gordon tenta d'expliquer :

— Un chien l'a prise. Chien. Comment ça se dit déjà ? *Perro. Perro.*

L'autre pencha la tête de côté, ne comprenant visiblement pas ...

— Ouah ! Ouah ! aboya Gordon.

— *Ah ... perro, si ! Gracias. Muchisimas gracias !*

Le chauffeur sourit, salua de la main, fit demi-tour et regagna en courant sa place derrière le volant. Une minute plus tard, le moteur rugit et le camion recula en écrasant des buissons. De geste, le conducteur invita Gordon à passer.

Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre avant d'avoir atteint le haut de la côte. La route s'étendit alors devant eux, sans colline ni virage pour couper sa lente descente vers la plaine côtière. Le clair de lune faisait scintiller la mer gaufrée. À l'écart, sur la droite, Gordon vit des flaques de lumière indiquant le complexe hôtelier. Un bruit étouffé lui fit tourner la tête vers sa femme :

— Tu ris ou tu pleures ?

— Les deux.

— Tu penses que j'ai été idiot ?

— Non. Tu t'es montré extrêmement brave ... même si le danger n'était pas réel. Et tu as eu raison de vouloir t'arrêter. T'imagines-tu ce qui serait arrivé si nous avions continué de rouler ? Toute notre vie nous

aurions été hantés par ...

Elle parlait sans prendre le temps de respirer, se libérant de la tension qui l'avait paralysée ...

— ... Et que ne tenions-nous pas pour acquis ! Toutes ces morts inexplicables étaient dues à des meurtres, tous ces étrangers ne pouvaient que nous êtres hostiles ! Il y a une seule chose que je ne comprends pas.

— Quoi donc ?

— Pourquoi n'as-tu pas rendu son bras à ce brave type ?

Derrière la banquette, la main de Gordon saisit le sac roulé.

— Il y a autre chose encore que nous tenons pour acquis concernant ces étrangers, dit-il. Et c'est que, si malins soient-ils, ils n'ont pas une intelligence suffisamment brillante pour imaginer un énorme subterfuge. Comme celui de transporter un mannequin pour s'en aller à la recherche d'un cadavre perdu ...

À travers le sac, il tenait le bras par le coude, afin d'éviter le contact glacé mais légèrement gluant qui l'avait si profondément ému quelques minutes auparavant.

— Celui-là n'est pas en cire, dit-il.

Plus tard, il se rendit compte qu'il n'aurait pas dû le poser sur les genoux d'Ann ... mais au moment même il ne savait plus très bien ce qu'il faisait.

GELÉE ROYALE

(Royal Jelly)

par ROALD DAHL

« Je suis désespérée, Albert, désespérée à en mourir, vraiment », dit Mme Taylor.

Ses yeux ne quittaient pas un instant le bébé qui demeurait immobile au creux de son bras gauche.

« Tout ce que je sais, c'est que quelque chose ne va pas. »

La peau du bébé, terriblement tendue sur les os du visage, avait une transparence de nacre.

« Essaye encore, dit Albert Taylor.

— Cela ne servirait à rien.

— Il faut continuer, Mabel », dit-il.

Elle retira le biberon de sa casserole d'eau chaude et fit couler quelques gouttes de lait sur son poignet pour en contrôler la température.

« Viens, murmura-t-elle. Viens, mon bébé. Réveille-toi et mange un peu. »

La petite lampe posée sur la table la baignait d'une douce lumière jaune.

« S'il te plaît, dit-elle. Mange. Rien qu'une goutte. »

Le mari la surveillait par-dessus son magazine. Elle était à moitié morte d'épuisement, il pouvait le voir, et son pâle visage ovale, si calme et si serein d'habitude, avait les traits tirés et une expression de désespoir. Mais même ainsi, sa façon de pencher la tête sur le bébé lui paraissait, étrangement belle.

« Tu vois, murmura-t-elle. Il n'y a rien à faire. Elle n'en veut pas. »

Elle leva le biberon vers la lumière pour en examiner le contenu.

« Un centilitre. C'est tout ce qu'elle a bu. Non — même pas. Les trois quarts seulement. Ce n'est pas assez pour qu'elle vive, Albert, vraiment, ça ne suffit pas. Je suis à bout.

— Je sais, dit-il.

— Si seulement je pouvais trouver ce qu'elle a !

— Elle n'a rien, Mabel. Ce n'est qu'une question de temps.

— Elle a sûrement quelque chose.

— Le docteur Robinson dit qu'elle n'a rien.

— Regarde, dit-elle en se levant. Tu ne vas pas me dire que c'est normal, un bébé de six semaines qui pesait quatre livres à sa naissance et qui, depuis, ne cesse de perdre du poids ! Regarde ses jambes ! Elles n'ont que la peau sur les os ! »

Le minuscule bébé reposait mollement sur son bras.

« Le docteur Robinson dit qu'il faut cesser de t'inquiéter. Et l'autre a dit la même chose.

— Ah ! fit-elle. Voilà qui est merveilleux ! Je dois cesser de m'inquiéter !

— Voyons, Mabel ...

— Que dois-je faire alors ? Considérer cela comme une bonne plaisanterie ?

— Personne ne te le demande.

— Je hais les médecins ! Je les hais tous ! » cria-t-elle.

Puis elle traversa rapidement la chambre et monta l'escalier en emportant le bébé dans ses bras.

Albert Taylor demeura seul.

Un peu plus tard, il l'entendit aller et venir à petits pas rapides et nerveux dans la chambre à coucher, juste au-dessus de lui. Bientôt les pas s'arrêteraient et il lui faudrait alors se lever et monter la rejoindre. Et, en entrant dans la chambre, il la trouverait assise près du berceau comme tous les soirs, en contemplant l'enfant, immobile, les larmes aux yeux.

« Elle se meurt, Albert, dirait-elle.

— Mais non.

— Elle est mourante. Je le sais. Et ... Albert ?

— Oui ?

— Je sais que tu le sais aussi, mais que tu ne veux pas l'admettre ! C'est bien ça, n'est-ce pas ? »

C'était pareil chaque soir, depuis des semaines.

Voilà huit jours, ils avaient ramené l'enfant à l'hôpital. Le médecin l'avait examinée avec soin, puis il avait déclaré que tout allait bien.

« Nous avons attendu neuf ans avant d'avoir ce bébé, docteur, avait dit Mabel. Je crois que, s'il lui arrivait quelque chose, j'en mourrais. »

C'était la semaine dernière et, depuis, le bébé avait perdu encore cent cinquante grammes.

Mais, s'inquiéter, cela ne sert à rien, se disait Albert Taylor. On n'avait qu'à faire confiance au médecin. Il saisit le magazine qui était encore sur ses genoux et jeta un coup d'œil furtif sur la table des matières pour y lire :

LE MOIS DE MAI CHEZ LES ABEILLES.

LA CUISINE AU MIEL.

APICULTURE ET PHARMACIE.

DE CONTROLE DU MIEL.

DU NOUVEAU SUR LA GELEE ROYALE.

LA SEMAINE APICOLE.

LE POUVOIR GUERISSEUR DE LA PROPOLIS.

LES REGURGITATIONS.

LE DINER ANNUEL DES APICULTEURS BRITANNIQUES.

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION.

Depuis toujours, Albert Taylor était fasciné par tout ce qui concernait les abeilles. Petit garçon, il lui arrivait souvent de les prendre dans ses mains nues et de courir ainsi vers sa mère pour les lui montrer. Quelquefois, il les mettait sur son visage et les laissait se promener sur ses joues et sur son cou et, ce qui était extraordinaire, c'est qu'elles ne le piquaient jamais. Au contraire, elles étaient heureuses en sa compagnie. Elles ne s'envolaient jamais et, pour s'en débarrasser, il lui fallait les écarter gentiment avec ses doigts. Et même alors, elles revenaient presque toujours sur son bras, sur sa main ou sur son

genou, partout où la peau était nue.

Son père qui était maçon disait qu'il devait y avoir une espèce de sorcellerie chez ce garçon, une sorte de fluide nocif qui filtrait par les pores de sa peau. Et que cela ne promettait rien de bon, un gosse qui hypnotise les insectes. Mais sa mère disait que c'était un don accordé par la grâce de Dieu. Elle allait même jusqu'à le comparer à saint François d'Assise.

À mesure qu'il grandissait, la passion d'Albert pour les abeilles devenait une véritable obsession et, à douze ans, il avait déjà construit sa première ruche. L'été suivant, il avait capturé son premier essaim. Deux ans plus tard, à quatorze ans, il n'avait pas moins de cinq ruches le long de la palissade de la petite cour paternelle, et déjà, en dehors de la production courante du miel, il pratiquait le travail délicat et compliqué qu'était l'alimentation de ses propres reines, en greffant des larves dans des alvéoles artificiels et ainsi de suite.

Il n'avait jamais besoin de fumée pour entrer dans une ruche et il ne mettait jamais de gants ni de masque. De toute évidence, il y avait une étrange complicité entre ce garçon et les abeilles, et au village, dans les boutiques et dans les cafés, on se mit à parler de lui avec un certain respect et les gens prirent l'habitude de venir acheter son miel.

À dix-huit ans, il avait loué une acre de terrain inculte, le long d'une cerisaie, au fond de la vallée, à un mille du village, pour y installer sa propre affaire. À présent, onze ans plus tard, il était toujours au même endroit, mais il possédait six acres de terre, deux cent quarante ruches bien pleines et une petite maison qu'il avait presque entièrement construite de ses propres mains. Il s'était marié à vingt ans, et cela, mis à part le fait qu'il leur avait fallu attendre neuf ans avant d'avoir un enfant, avait été aussi un succès. En effet, tout avait très bien marché pour Albert jusqu'à l'arrivée de cette étrange petite fille qui leur faisait perdre la raison en refusant de se nourrir et en perdant du poids chaque jour.

Il leva les yeux de sa revue et pensa à sa fille.

Ce soir, par exemple, au moment de son repas, lorsqu'elle avait ouvert les yeux, il y avait découvert quelque chose d'effrayant. Une sorte de regard fixe, trouble et absent, comme si les yeux n'étaient pas du tout reliés au cerveau, mais simplement posés, dans leurs orbites comme deux petites boules de marbre gris.

Est-ce que les médecins connaissaient vraiment leur métier ?

Il prit un cendrier et se mit à nettoyer sa pipe avec un bout d'allumette.

Ils pourraient peut-être l'emmener à un autre hôpital, peut-être à Oxford. Il en parlerait à Mabel tout à l'heure.

Il pouvait toujours l'entendre marcher dans sa chambre, mais elle devait avoir enlevé ses chaussures et mis ses pantoufles, car le bruit était à peine perceptible.

Il revint à sa revue pour finir l'article qu'il avait commencé, puis il tourna la page et se mit à lire le suivant : « Du nouveau sur la gelée royale. » Il se disait que ce texte ne lui apprendrait rien qu'il ne sache déjà.

« Quelle est cette merveilleuse substance appelée gelée royale ? »

Sur la table, il prit sa tabatière et se mit à bourrer sa pipe, tout en lisant.

« La gelée royale est une sécrétion glandulaire que produisent les abeilles mères pour nourrir les larves dès l'éclosion des œufs. Les glandes pharyngées des abeilles fournissent cette substance d'une manière semblable à celle dont les glandes mammaires des vertébrés fournissent du lait. Ce fait présente un grand intérêt biologique, car on ne connaît aucun autre insecte qui ait évolué dans ce sens. »

De vieilles histoires, se dit-il, mais comme il n'avait rien d'autre à faire, il reprit sa lecture.

« La gelée royale est fournie sous une forme concentrée à toutes les larves pendant les trois jours qui suivent l'éclosion de l'œuf. Mais à partir de ce moment, la nourriture de celles qui sont destinées à être des bourdons et des ouvrières est largement mêlée de miel et de pollen. Tandis que les larves destinées à devenir des reines sont nourries pendant toute la période larvaire par de la gelée royale pure. D'où son nom. »

Au-dessus de lui, dans la chambre, le bruit de pas avait cessé. Tout était calme. Il frota une allumette et la porta à sa pipe.

« La gelée royale peut être considérée comme un aliment d'un pouvoir nourrissant extraordinaire, car, durant ce régime seulement, la larve augmente de quinze cents fois son poids en cinq jours. »

C'était sans doute à peu près exact, pensa-t-il, bien qu'il ne lui soit encore jamais arrivé jusqu'ici de déterminer la croissance des larves

par le poids.

« C'est comme si un bébé, de sept livres et demie atteignait cinq tonnes dans le même laps de temps. »

Albert Taylor sursauta et relut la phrase.

Puis il la relut encore.

« C'est comme si un bébé de sept livres et demie ... »

« Mabel ! cria-t-il en jaillissant de son fauteuil. Mabel ! Viens ici ! »

Il courut jusqu'au pied de l'escalier pour l'appeler encore.

Mais elle ne répondit pas.

Il monta les marches et alluma la lampe sur le palier.

La porte de la chambre était fermée. Il fit quelques pas, ouvrit la porte et demeura sur le seuil de la chambre obscure. « Mabel, dit-il, veux-tu descendre une seconde ? J'ai une idée. Au sujet de la petite. »

Par la porte ouverte, la lumière du palier éclairait faiblement le lit. Elle était allongée à plat ventre, le visage enfoui dans l'oreiller. Elle pleurait encore.

« Mabel, dit-il en s'approchant d'elle pour lui toucher l'épaule. Tu devrais descendre. C'est peut-être important.

— Va-t'en, dit-elle. Laisse-moi tranquille.

— Tu ne veux pas m'écouter ?

— Oh, Albert, je suis si fatiguée, sanglota-t-elle. Je ne sais plus ce que je fais. Je n'en peux plus. »

Il y eut un silence. Albert Taylor s'éloigna d'elle pour marcher, doucement vers le berceau où reposait le bébé. Dans l'obscurité, il lui était impossible de voir le visage de l'enfant, mais en se penchant plus près, il pouvait entendre sa respiration, très faible et très rapide. « Son prochain repas, c'est à quelle heure ? demanda-t-il.

— À deux heures, je crois.

— Et le suivant ?

— À six heures du matin.

— Je m'en occuperai, dit-il. Dors tranquille. »

Elle ne répondit pas.

« Tu peux dormir tranquille, tu comprends ? Et cesse de t'inquiéter ... Je me charge de tout, pour les douze heures qui viennent. Sinon, pour toi, c'est la dépression nerveuse.

— Oui, dit-elle. Je sais.

— J'emmène l'enfant et le réveil dans la chambre d'ami. Promets-moi de te détendre et de ne plus penser à tout cela. D'accord ? » Et déjà, il poussait le berceau hors de la chambre.

« Oh, Albert, sanglota-t-elle.

— Ne t'inquiète de rien. Je m'occuperai de tout.

— Albert ...

— Oui ?

— Je t'aime, Albert.

— Je t'aime aussi, Mabel. Et maintenant, dors.

Albert Taylor ne revit sa femme que le lendemain vers onze heures du matin.

« Bon Dieu ! cria-t-elle, dégringolant l'escalier en robe de chambre et en pantoufles. Albert ! Quelle heure est-il ? J'ai dormi au moins douze heures. Qu'y a-t-il ? »

Il était assis dans son fauteuil, tranquillement. Il fumait sa pipe en lisant le journal du matin. À ses pieds, le bébé dormait dans une espèce de petit lit portatif.

« Bonjour, chérie » dit-il en souriant.

Elle courut vers le bébé. « A-t-elle pris quelque chose, Albert ? Combien de fois lui as-tu donné à manger ? Il lui fallait un autre repas à dix heures, le savais-tu ? »

Albert Taylor plia soigneusement son journal et le posa sur la table. « Je lui ai donné à manger à deux heures du matin, dit-il, et elle n'a pas pris plus d'une demi-once. J'ai recommencé à six heures et, cette fois-ci, elle a fait un peu mieux, deux onces ...

— DEUX ONCES ! Oh, Albert, c'est merveilleux !

— Et nous venons de terminer le dernier repas il y a dix minutes. Le biberon est sur la cheminée. Il ne reste qu'une once. Elle en a bu trois. Alors ? » Il sourit fièrement, satisfait de son exploit.

La femme s'agenouilla aussitôt pour se pencher sur le bébé.

« N'a-t-elle pas l'air d'aller mieux, demanda-t-il avec ardeur. N'a-t-elle pas le visage plus rond ?

— Eh bien, c'est peut-être idiot, dit la femme, mais on dirait que oui. Oh, Albert, tu es merveilleux ! Comment as-tu fait ?

— Elle a franchi le cap, dit-il. C'est tout. Elle a passé le cap comme le docteur l'avait prévu.

— Puisses-tu avoir raison, Albert.

— Bien sûr que j'ai raison. Regarde-la bien, et tu verras. »

La femme regarda amoureusement le bébé.

« Toi aussi, tu as meilleure mine, Mabel.

— Je me sens merveilleusement bien. Il ne faut pas m'en vouloir, pour hier soir.

— Conservons, cette habitude, dit-il. La nuit, c'est moi qui lui donnerai à manger. Pendant la journée, c'est toi. »

Elle le regarda en fronçant les sourcils. « Non, fit-elle. Je ne permettrai pas cela.

— Je ne veux pas que tu aies une dépression nerveuse, Mabel.

— Je ne risque plus rien, maintenant que j'ai dormi un peu.

— Il vaut mieux partager les rôles.

— Non, Albert. C'est à moi de la nourrir. Je ne recommencerai plus, comme hier soir. »

Albert Taylor contemplait en silence la pipe qu'il avait retirée de sa bouche. « Très bien, dit-il. Dans ce cas, je me contenterai de stériliser les biberons, de préparer les mélanges et ainsi de suite. Cela t'aidera tout de même un peu. »

Elle le regarda attentivement en se demandant ce qui lui arrivait tout

à coup.

« Tu sais, Mabel, je me disais ...

— Oui, mon chéri ?

— Je me disais que jusqu'à cette dernière nuit je n'ai jamais levé le petit doigt pour t'être utile.

— Ce n'est pas vrai.

— Mais si. C'est pourquoi j'ai décidé de me rendre utile désormais. Je ferai le chimiste. D'accord ?

— C'est très gentil de ta part, mon chéri, mais vraiment, je ne crois pas que ce soit nécessaire ...

— Allons, fit-il. Ne gâche pas les choses. Je lui ai donné ses trois derniers biberons, et tu vois le résultat ! À quelle heure est, son prochain repas ? À deux heures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tout est prêt, dit-il. Tout est mélangé. Quand ce sera l'heure tu n'auras qu'à prendre le biberon sur l'étagère du garde-manger et le réchauffer. Ça t'arrange tout de même un peu, non ? »

La femme se dressa, sur ses genoux, s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue. « Ce que tu es gentil, dit-elle. Je t'aime un peu mieux chaque jour depuis que je te connais. »

Plus tard, vers le milieu de l'après-midi, alors qu'il s'affairait autour de ses ruches, au soleil, Albert entendit la voix de sa femme.

« Albert ! criait-elle depuis la maison. Viens voir ! » Et elle courait vers lui au milieu des boutons d'or.

Il alla à sa rencontre en se demandant ce qui n'allait pas.

« Oh ! Albert ! Devine !

— Quoi donc ?

— Je viens de lui donner son repas de deux heures et elle a tout bu !

— Non !

— Jusqu'à la dernière goutte ! Je suis si heureuse, Albert ! Tout va s'arranger maintenant ! Elle a passé le cap, comme tu dis ! » Elle était

parvenue à sa hauteur pour lui jeter les bras autour du cou. Et il la serra contre lui en riant et lui dit qu'elle était une merveilleuse petite maman.

« Tu viendras assister au repas suivant, Albert ? »

Il lui dit qu'il ne manquerait ce spectacle pour rien au monde. Elle l'embrassa de nouveau, puis retourna à la maison en courant, en dansant et en chantant tout le long du chemin.

Naturellement, tous deux étaient déjà impatients et un peu anxieux à l'approche du repas de six heures. À cinq heures et demie déjà, ils étaient assis dans la salle de séjour en attendant le moment. Le biberon aussi attendait dans sa casserole d'eau chaude, sur la cheminée. Le bébé dormait dans son petit lit portatif posé sur le sofa.

À six heure moins vingt, il s'éveilla et se mit à hurler ...

« Tu vois ! dit Mme Taylor. Elle réclame son biberon. Va vite le chercher, Albert ! »

Il lui tendit le biberon, puis plaça le bébé sur les genoux de la femme. Elle posa avec précaution le bout de la tétine entre les lèvres du bébé. Il l'attrapa aussitôt et se mit à sucer avidement, d'un mouvement rapide et vigoureux.

« Oh, Albert, n'est-ce pas magnifique dit-elle en riant.

— C'est formidable. »

Au bout de sept ou huit minutes, tout le contenu du biberon était dans l'estomac de l'enfant.

« Tu as été bien sage, dit Mme Taylor. Encore quatre onces. »

Penché en avant, Albert Taylor scrutait attentivement le visage de l'enfant. « Tu sais, dit-il, elle a vraiment l'air d'avoir grossi un peu, tu ne trouves pas ? »

La mère regarda l'enfant.

« Tu ne la trouves pas plus grande et plus grosse qu'hier, Mabel ?

— Peut-être bien, Albert. Je n'en suis pas sûre. Il est logiquement encore trop tôt pour le dire. L'important, c'est qu'elle mange normalement.

— Elle a franchi le cap, dit Albert. Tu n'auras plus à t'inquiéter

maintenant.

— Je ne m'inquiéterai sûrement plus.

— Veux-tu que j'aille chercher le berceau pour le remettre dans notre chambre ?

— Oui, je veux bien », dit-elle.

Albert monta et déplaça le berceau. La femme le suivit, le bébé dans ses bras. Après l'avoir changé, elle le posa doucement dans son lit, sous les draps et les couvertures.

« N'est-elle pas adorable, Albert ? fit-elle à voix basse. N'est-ce pas le plus beau bébé du monde ?

— Laissons-la maintenant, Mabel, dit-il. Descendons et mangeons un peu. Nous le méritons tous les deux. »

Après le dîner, ils s'installèrent dans la salle de séjour. Albert avec sa pipe et sa revue, Mme Taylor avec son tricot. Mais l'atmosphère n'était plus celle de la veille.

Toute tension, s'était évanouie. Le beau visage ovale de Mme Taylor rayonnait de bonheur. Ses joues étaient roses, ses yeux brillaient et sa bouche souriait rêveusement. À chaque instant, elle levait les yeux pour contempler son mari avec tendresse. Quelquefois elle arrêta le cliquetis des aiguilles pour rester immobile quelques secondes, les yeux levés au plafond, guettant un cri ou un gémissement venant d'en haut. Mais tout était calme.

« Albert, dit-elle au bout d'un moment.

— Oui, ma chérie.

— Que voulais-tu me dire hier soir quand tu es venu brusquement dans la chambre à coucher ? Tu disais que tu avais une idée pour le bébé ? »

Albert Taylor posa la revue sur ses genoux et lui lança un regard plein de malice.

« J'ai dit cela ? fit-il.

— Oui. » Elle attendit la suite, mais il ne dit rien.

« Quelle est cette plaisanterie ? demanda-t-elle. Pourquoi grimaces-tu ?

— C'est que c'est une bonne plaisanterie, dit-il.

— Raconte-la-moi, mon chéri.

— Je ne sais pas si je peux, dit-il. Tu pourrais me traiter de menteur. »

Elle l'avait rarement vu aussi content de lui qu'il le paraissait à cet instant. Elle lui rendit son sourire, l'encourageant à continuer.

« J'aurais tout juste voulu voir la tête que tu ferais en l'entendant, Mabel, c'est tout.

— Albert, de quoi s'agit-il enfin ? »

Il n'était pas pressé. Puis :

« Tu trouves vraiment que la petite va mieux, n'est-ce pas ? demandait-il.

— Naturellement !

— Tu es bien d'accord pour dire qu'elle va incomparablement mieux qu'hier et qu'elle mange merveilleusement bien ?

— Mais bien sûr, pourquoi ?

— Eh bien, dit-il avec un large sourire. C'est moi qui ai fait tout cela.

— Et quoi donc ?

— J'ai guéri le bébé.

— Oui, mon chéri, j'en suis sûre. » Et Mme Taylor se remit à tricoter.

« Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je te crois, Albert. Je te fais confiance.

— Alors, comment ai-je fait ?

— Eh bien, dit-elle, s'arrêtant une seconde pour réfléchir. C'est que tu as bien préparé son repas. Tu fais de bons mélanges, voilà tout, et par conséquent elle va de mieux en mieux.

— Tu veux dire que j'ai l'art de mélanger les aliments.

— Oui, c'est à peu près cela. » Penchée sur son tricot, elle souriait, en se disant que les hommes étaient vraiment drôles.

« Eh bien, je vais te confier un secret, dit-il. Tu as raison en parlant de mes mélanges. Seulement, ce qui compte, ce n'est pas COMMENT on les fait, ces mélanges. C'est ce qu'on met dedans. Tu me comprends, Mabel, n'est-ce pas ? »

Mme Taylor cessa de tricoter et lança un dur regard à son mari. « Albert, fit-elle, tu ne veux pas dire que tu as mis quelque chose dans le lait de cette enfant ? »

Il souriait.

« L'as-tu fait, oui ou non ?

— Peut-être bien », dit-il.

Son sourire, toutes dents dehors, avait quelque chose de diabolique.

« Albert, dit-elle, cesse de te moquer de moi.

— Oui, ma chérie.

— Tu n'as VRAIMENT rien mis dans son lait ? Réponds-moi franchement, Albert. On ne plaisante pas avec un bébé si fragile !

— La réponse est oui, Mabel.

— Albert Taylor ! Comment as-tu osé ?

— Ne t'énerve pas surtout, dit-il. Je t'expliquerai tout si tu veux bien m'écouter, mais, pour l'amour de Dieu, ne perds pas la tête !

— Tu y as mis de la bière ! cria-t-elle. J'en suis sûre !

— Ne sois pas sotte, Mabel, je t'en prie.

— Qu'as-tu mis, alors ? »

Albert posa lentement sa pipe sur la table, et se pencha en avant. « Dis-moi, fit-il, as-tu entendu parler d'une chose appelée gelée royale ?

— Non.

— C'est une chose magique, dit-il. Purement magique. Et hier soir, j'ai eu tout à coup l'idée d'en mettre dans le lait du bébé ...

— Tu as OSÉ !

— Mais Mabel, tu ne sais même pas encore ce que c'est !

— Ça m'est égal, dit-elle. Tu n'as pas le droit de mettre des corps étrangers dans le lait d'un bébé fragile. Tu dois être fou !

— C'est absolument sans danger, Mabel, sinon je ne l'aurais pas fait. Cela vient des abeilles.

— J'aurais dû m'en douter.

— Et c'est si précieux que c'en devient pratiquement introuvable. Elles n'en font qu'une petite goutte à la fois.

— Et combien en as-tu donné à notre bébé, puis-je le savoir ?

— Ah, fit-il, tout le problème est là. C'est là aussi que réside la différence. Je reconnais que notre bébé, au cours des quatre derniers repas, a déjà englouti environ cinquante fois plus de gelée royale que quiconque au monde n'en a jamais mangé auparavant. Qu'en penses-tu

— Albert, cesse de me torturer.

— Je le jure », dit-il fièrement.

Elle le regardait fixement, les sourcils froncés, la bouche entrouverte
...

« Sais-tu combien ça coûterait actuellement, Mabel, si tu voulais l'acheter ? En Amérique, ils font de la publicité pour la vendre quelque chose comme cinq cents dollars le pot d'une livre ! CINQ CENTS DOLLARS ! Ça vaut plus cher que l'or, tu sais ! »

Elle ne comprenait rien à ce qu'il disait.

« Je vais te le prouver », dit-il. Et il s'élança pour se diriger vers son coin de bibliothèque où s'entassait toute une littérature concernant les abeilles. Sur le rayon du haut, la collection du *Journal américain de l'abeille* voisinait avec celle du *Journal britannique de l'abeille* et avec *l'Abeille et ses ressources* et d'autres revues. Il descendit le dernier numéro du *Journal américain de l'abeille* et y trouva une page de petites annonces classées à la fin.

« Voilà, dit-il. C'est exactement ce que je t'ai dit.

"Vendons gelée royale quatre cent quatre-vingts dollars bocal une livre en gros. " »

Et il lui tendit la revue.

« Tu me crois maintenant ? Il s'agit d'un nouveau magasin de New

York.

— Cela ne veut pas dire qu'on a le droit de la verser dans le lait d'un nouveau-né, dit-elle. Je ne te comprends pas, Albert, vraiment, je ne te comprends pas.

— Elle est guérie, oui ou non ?

— Je n'en suis plus sûre, maintenant.

— Ne sois pas si stupide, Mabel. Tu le sais parfaitement.

— Alors pourquoi les autres gens ne font-ils pas de même pour LEUR bébé ?

— Mais je suis en train de te le dire, fit-il. C'est que c'est trop cher. À part peut-être quelques rares millionnaires, personne ne peut se permettre de nourrir son bébé à la gelée royale. Les seuls vrais acheteurs sont les gens qui fabriquent des crèmes de beauté pour les femmes. Pour eux, c'est une affaire. Ils mettent une minuscule pincée de gelée dans un grand pot de crème grasse. Puis ils vendent ça comme des petits pains, à des prix exorbitants. C'est qu'ils prétendent que ça efface les rides.

— Et c'est vrai ?

— Mais comment pourrais-je le savoir, Mabel ? De toute manière, dit-il en revenant à son fauteuil, là n'est pas la question. L'important, c'est que cela a fait tant de bien à notre bébé en quelques heures seulement que je pense que nous n'avons aucune raison d'arrêter ce traitement. Ne m'interromps pas, Mabel. Laisse-moi terminer. J'ai ici deux cent quarante ruches. Si j'en transformais une centaine pour ne produire que de la gelée royale, nous pourrions lui fournir toute la gelée nécessaire.

— Albert Taylor, dit la femme en écarquillant les yeux. As-tu perdu la, raison ?

— Veux-tu m'écouter jusqu'au bout ?

— Eh bien je m'y oppose, dit-elle. Tu ne donneras plus une goutte de cette horrible gelée à mon enfant, compris ?

— Écoute, Mabel ...

— Et d'ailleurs, la récolte de miel de l'année dernière a été catastrophique. Ce n'est pas le moment de t'amuser avec tes ruches. Tu

sais mieux que moi ce que nous risquons.

— Mes ruches sont en parfait état, Mabel.

— Tu sais parfaitement que nous n'avons eu que la moitié d'une récolte normale, l'année dernière.

— Rends-moi un service, veux-tu ? Laisse-moi un peu t'expliquer le merveilleux pouvoir de ce truc !

— Je ne sais même pas encore ce que c'est.

— Je vais justement te le dire. Si seulement tu me laissais parler ! »

Elle soupira et reprit une fois de plus son tricot.

« Eh bien, vas-y, raconte si tu y tiens tant. »

Il se tut, ne sachant trop par où commencer. Il ne serait pas facile d'expliquer une chose pareille à quelqu'un qui ne comprenait pratiquement rien à l'apiculture.

« Tu sais, n'est-ce pas, dit-il, que chaque tribu d'abeilles n'a qu'une reine ?

— Oui.

— Et que c'est cette reine qui pond tous les œufs ?

— Oui, mon cher. Mais c'est à peu près tout ce que je sais.

— Parfait. Eh bien, cette reine peut en réalité pondre deux sortes d'œufs. Ça, tu ne le savais pas. C'est un des miracles de la ruche. Elle pond des œufs qui produisent les faux bourbons et des œufs qui produisent les ouvrières. C'est bien un miracle, n'est-ce pas, Mabel ?

— Mais oui, Albert, c'en est un.

— Les faux bourdons sont les mâles. Nous n'avons pas à nous en occuper. Les ouvrières, ainsi que la reine, naturellement, sont des femelles. Mais les ouvrières sont des femelles asexuées, si tu vois ce que je veux dire. Leurs organes ne sont pas développés du tout, tandis que la reine est d'une fécondité extraordinaire. Elle peut pondre son poids d'œufs en un seul jour. »

Il hésita, comme pour mettre de l'ordre dans ses idées.

« Maintenant, voici ce qui arrive. La reine fait le tour du rayon pour

pondre ses œufs dans ce que nous appelons les alvéoles. Tu sais bien, ces centaines de petits trous que l'on voit dans un rayon de miel. Eh bien, un rayon à œufs, c'est pareil, sauf que ses alvéoles ne contiennent plus de miel mais des œufs. Elle pond un œuf dans chaque alvéole et, au bout de trois jours, chacun de ces œufs donne naissance à une petite larve.

» Alors, dès que cette larve apparaît, les jeunes ouvrières se rassemblent autour d'elle et se mettent à la nourrir à outrance. Et sais-tu ce qu'dies lui donnent à manger ?

— De la gelée royale, répondit patiemment Mabel.

— Voilà ! s'écria-t-il. C'est exactement ce qu'elles lui donnent. Elles extraient ce truc d'une glande de leur tête, et le font pénétrer dans l'alvéole pour nourrir la larve. Et qu'arrive-t-il alors ? »

Il se tut spectaculairement, en clignant de ses petits yeux gris aqueux. Puis il se tourna lentement sur son fauteuil et étendit la main vers la revue qu'il lisait la veille au soir.

« Tu veux connaître la suite ? lui demanda-t-il en se mouillant les lèvres.

— Je suis très impatiente, continue.

— La gelée royale, lut-il à haute voix, doit être un aliment d'un pouvoir nourrissant extraordinaire, car, durant son régime seulement, la larve augmente de QUINZE CENTS FOIS son poids en cinq jours !

— Combien ?

— QUINZE CENTS FOIS, Mabel. Et sais-tu ce que cela signifie, à l'échelle humaine ? Cela signifie, dit-il, en baissant la voix, penché en avant pour la fixer de ses petits yeux pâles, cela signifie qu'en cinq jours un bébé pesant sept livres et demie au départ atteindrait un poids de CINQ TONNES ! »

Mme Taylor, posa encore son tricot.

« Bien sûr, il ne faut pas prendre cela trop à la lettre, Mabel.

— Et pourquoi pas ?

— Ce n'est qu'une façon de parler purement scientifique.

— Très bien, Albert. Continue.

— Mais ce n'est que la moitié de l'histoire, dit-il. Le plus important va venir. Je ne t'ai même pas encore parlé de ce que la gelée royale a de plus étonnant. Je vais te démontrer comment elle peut transformer une vulgaire petite abeille ouvrière sans grâce et pratiquement sans aucun organe sexuel en une belle reine majestueuse et féconde.

— Veux-tu dire par là que notre bébé est vulgaire et sans grâce ? demanda-t-elle sur un ton aigre,

— Ne prends pas les choses de cette façon, Mabel, je t'en prie. Écoute plutôt. Savais-tu que l'abeille reine et l'abeille ouvrière, bien que complètement différentes en grandissant, sont nées de la même sorte d'œufs.

— Je n'y crois pas, dit-elle.

— Aussi vrai que je m'appelle Albert ! Chaque fois que les abeilles désirent qu'une reine naisse d'un œuf, elles peuvent l'obtenir.

— Comment ?

— Ah, fit-il en braquant sur elle un énorme index. C'est cela justement. Tout le secret est là. Eh bien, TOI, qu'en penses-tu ? D'où vient ce miracle ?

— De la gelée royale, répondit-elle. Tu me l'as déjà dit ...

— De la gelée royale, en effet ! s'écria-t-il en claquant des mains et en bondissant de son siège. Sa grosse figure rayonnait d'animation et deux plaques écarlates étaient apparues sur ses pommettes.

» Voici comment cela se passe. Je serai bref. Donc, les abeilles désirent une nouvelle reine. Alors elles construisent un alvéole particulièrement grand, on appelle cela un alvéole royal, et elles font en sorte que la vieille reine y pondre un œuf. Quant aux autres mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf œufs, elle les pond dans les alvéoles ouvriers. Bon. Dès que ces œufs se sont mués en larves, les nourrices les entourent pour leur fournir la gelée royale. Toutes y ont droit, les ouvrières comme, la reine. Mais voici l'essentiel, écoute-moi bien. Les larves ouvrières ne reçoivent cette merveilleuse nourriture que durant les TROIS PREMIERS JOURS de leur, vie de larve. Après quoi c'est le sevrage, mais c'est beaucoup plus brusque qu'un sevrage ordinaire. Au bout de ces trois jours, donc, on leur donne directement la nourriture plus ou moins habituelle des abeilles — un mélange de miel et de pollen - et, quinze jours plus tard, elles sortent de leurs alvéoles comme ouvrières.

» Mais il en est autrement de l'alvéole royal ! Celui-là reçoit la gelée royale pendant tout son état larvaire. Les nourrices la versent simplement dans l'alvéole, abondamment, si bien que la petite larve y flotte littéralement. Et c'est cela qui fait d'elle une reine !

— Tu ne peux pas le prouver, dit-elle.

— Ne dis pas de sottises, Mabel, je t'en prie. Des milliers de gens ne cessent de le prouver, des savants universellement célèbres. Il s'agit simplement d'extraire une larve d'un alvéole ouvrier — c'est ce que nous appelons une greffe — et de la faire alimenter le temps nécessaire en gelée royale, et hop ! — la voilà reine ! Et ce qui rend la chose encore plus miraculeuse, c'est la différence énorme qui existe entre une reine, et une ouvrière quand elles ont grandi. L'abdomen a une forme différente. L'aiguillon est différent. Les pattes sont différentes. Le ...

— En quoi les pattes sont-elles différentes ? demanda-t-elle pour le mettre à l'épreuve.

— Les pattes ? C'est que les ouvrières ont aux pattes des petites poches pour transporter le pollen. La reine n'en a pas. Mais il y a autre chose. La reine a des organes sexuels parfaitement développés. Les ouvrières n'en ont pas. Et le plus étonnant, Mabel, c'est que la reine vit en moyenne de quatre à six ans. L'ouvrière, elle, dépasse à peine quelques mois. Et toutes ces différences sont dues à la gelée royale !

— Il est difficile d'admettre qu'un aliment ait toutes ces vertus, dit-elle.

— Naturellement que c'est difficile. C'est là un autre miracle de la ruche. C'est même le plus grand de tous. Pendant des centaines d'années, il a déconcerté les plus illustres savants. Attends un peu. Ne bouge pas. »

De nouveau, il courut vers sa bibliothèque et se mit à farfouiller dans les livres et les revues.

« Je vais te montrer des articles. Attends. En voilà un. Écoute un peu. » Il se mit à lire à haute voix un article du *Journal américain de l'abeille* :

« Établi à Toronto où il dirige un laboratoire de recherches dont le peuple canadien lui a fait don en reconnaissance du très grand service rendu à l'humanité par sa découverte de l'insuline, le docteur Frédéric A. Banting fut intéressé par la gelée royale. Il demanda à son équipe d'en faire une analyse fractionnée de base ... »

Il s'interrompit.

« Bon, ce n'est pas la peine de tout lire mais voilà ce qui s'est passé. Le docteur Banting et son équipe prélevèrent un peu de gelée royale dans les alvéoles royaux qui contenaient des larves de deux jours pour procéder à l'analyse. Et devine ce qu'ils ont trouvé ?

» Eh bien, ils ont trouvé du phénol, du stérol, du glycérol, de la dextrose — et tiens-toi bien — quatre-vingts à quatre-vingt-cinq pour cent d'acides inconnus ! »

Il se tenait près de la bibliothèque, la revue à la main. Il avait un drôle de sourire triomphal. Sa femme le regardait, ahurie ...

L'homme n'était pas très grand. Son corps était replet, ses jambes courtes et légèrement arquées. La tête était ronde et énorme, couverte de cheveux soyeux coupés très court et la plus grande partie du visage — maintenant qu'il ne se rasait plus jamais — était cachée sous une broussaille de trois centimètres de long, d'un brun jaunâtre. En somme, il était plutôt grotesque à voir.

« Quatre-vingts à quatre-vingt-cinq pour cent d'acides inconnus, dit-il. N'est-ce pas fantastique ? » Il se retourna vers la bibliothèque, à la recherche d'autres revues.

« Des acides inconnus, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Eh bien, la question est là ! Personne ne le sait ! Même Banting n'a pu le trouver. As-tu entendu parler de Banting ?

— Non.

— C'est à peu près le plus célèbre médecin vivant du monde. C'est tout dire. »

En le regardant pendant qu'il fredonnait devant sa bibliothèque, avec cette tête soyeuse, ce visage velu, ce corps empâté, elle ne put s'empêcher de lui trouver, en quelque sorte, et par une étrange coïncidence, un petit air d'abeille. Elle avait vu souvent des femmes se mettre à ressembler aux chevaux qu'elles montaient. Et puis tous ces gens qui finissent par ressembler aux serins, aux bouledogues ou aux loulous de Poméranie qu'ils élèvent. Mais jusqu'à présent elle ne s'était jamais aperçue que son mari avait quelque chose d'une abeille. Cela lui fit un petit choc.

« Ce Banting, a-t-il essayé d'en manger, de cette fameuse gelée ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non, Mabel. Il n'en avait pas assez pour cela. C'est trop précieux.

— Sais-tu, fit-elle en souriant, sais-tu que tu commences toi-même à ressembler un peu à une abeille ? »

Il se retourna pour lui faire face.

« C'est la barbe qui te donne cet air-là, dit-elle Tu devrais la couper. Même qu'elle est un peu couleur d'abeille, tu ne trouves pas ?

— De qui te f ... -tu, Mabel ?

— Albert, dit-elle. Ton langage.

— Veux-tu que je continue, oui ou non ?

— Oui, mon chéri, excuse-moi. Je plaisantais. Vas-y continue. » :

Il prit sur un rayon de sa bibliothèque une autre revue et se mit à la feuilleter. « Écoute un peu, Mabel. En 1939, Heyl fit des expériences sur des rats de vingt et un jours en leur injectant de la gelée royale en quantités variables. Cela eut pour résultat un développement spectaculaire précoce en proportion directe à la quantité de gelée royale injectée.

— Voilà ! cria-t-elle. Je le savais bien !

— Tu savais quoi ?

— Je savais que quelque chose de terrible allait arriver ...

— Sottises ! Il n'y a rien de mal à cela. Mais écoute encore : Still et Burdett injectèrent de la gelée royale à un rat qui jusque-là avait été incapable de se reproduire. Après l'intervention, le rat se montra capable de devenir père plusieurs fois.

— Albert, s'écria-t-elle, on ne peut tout de même pas donner un truc pareil à un bébé ! C'est beaucoup trop fort !

— Quelle idée, Mabel !

— Si c'est inoffensif, pourquoi l'essayent-ils seulement sur des rats ? Pourquoi tes fameux savants n'en prennent-ils pas eux-mêmes ? Ils sont bien trop malins, voilà. Ce n'est pas ton docteur Banting qui va prendre le risque de se voir pousser des ovaires !

— Mais ils en ont, donné à des gens, Mabel. Il y a tout un article à ce

sujet. Écoute. » Il tourna la page et lut : « À Mexico, en 1953, un groupe de médecins éclairés se mit à prescrire des doses minimales de gelée royale contre des maux tels que la polyneurrite, l'arthrite, le diabète, l'auto-intoxication due au tabac, l'impuissance des hommes, l'asthme, le croup, la goutte, etc. Nous possédons des piles de témoignages signés ... Un agent de change connu de Mexico était atteint d'un psoriasis particulièrement tenace. À peu près défiguré, par cette maladie, il perdit une partie de sa clientèle. Ses affaires s'en ressentirent. Désespéré, il eut recours à la gelée royale — une goutte à chaque repas — et ni vu ni connu !, il était guéri en quinze jours. Un garçon de café, du Café Jena, à Mexico également, raconte que son père, après avoir absorbé quelques petites doses de cette substance miraculeuse, engendra un enfant bien portant et vigoureux alors que lui-même était âgé de quatre-vingt-dix ans. Un organisateur de courses de taureaux à Acapulco se trouvant flanqué d'un taureau qui paraissait plutôt léthargique, lui injecta un gramme de gelée royale juste avant son entrée dans l'arène. La bête devint si déchaînée qu'elle expédia aussitôt deux picadors, trois chevaux, un matador, et finalement ...

— Écoute, dit Mme Taylor. On dirait que le bébé pleure. »

Albert leva les yeux et tendit l'oreille ... Oui, c'était certain. Des beuglements bien audibles parvenaient de la chambre à coucher.

« Elle doit avoir faim, dit-il.

— Mon Dieu ! cria-t-elle en sursautant après avoir consulté sa montre. L'heure est déjà passée ! Prépare vite le mélange, Albert, je monte la chercher ! Dépêche-toi ! Je ne veux pas la faire attendre ! »

Au bout de quelques secondes, Mme Taylor était de retour, portant dans ses bras le bébé qui hurlait. Elle semblait mal habituée encore au tapage que peut faire un nourrisson bien portant et affamé. « Vite, vite, Albert ! dit-elle en s'installant avec le bébé dans le fauteuil. Viens vite ! »

Albert revint de la cuisine et lui tendit le biberon plein de lait chaud. « Il est à point, dit-il. Pas besoin de le goûter. »

Elle cala la tête du bébé au creux de son bras, puis elle enfonça la tétine dans la bouche largement ouverte pour hurler. Le bébé se mit à sucer et les hurlements cessèrent. Mme Taylor se détendit.

« N'est-elle pas adorable, Albert ?

— Elle est extraordinaire, Mabel, grâce à la gelée royale.

— Assez, mon chéri, je ne veux plus entendre parler de ce truc affreux. Cela me fait peur.

— Tu as tort », dit-il.

Le bébé continuait à téter le biberon.

« On dirait qu'elle va encore le vider, Albert.

— J'en suis sûr », dit-il.

Au bout de quelques minutes, le biberon était vide.

« Oh, comme tu es sage ! » s'écria Mme Taylor en essayant de retirer doucement la tétine. Alors, le bébé suçait plus fort pour la retenir. La femme fut alors obligée de lui donner un petit coup pour pouvoir la dégager.

« Ouaa ! Ouaa ! Ouaa ! Ouaa ! fit le bébé.

— Méchante fille », dit Mme Taylor. Elle souleva le bébé et lui tapota le dos.

Il rota deux fois de suite.

« Voilà, mon petit ange, tout va bien maintenant. »

Les cris cessèrent. Mais au bout de quelques secondes, ils reprirent de plus belle.

« Fais-la roter encore, dit Albert. Elle a bu trop vite. »

La femme mit le bébé sur un côté pour lui, frotter le dos. Puis sur l'autre côté. Puis sur le ventre. Elle le mit à cheval sur ses genoux. Mais il ne rotait plus et les hurlements devenaient de plus en plus forts.

« Elle se fait les poumons, dit en souriant Albert. C'est ainsi que cela se passe toujours, le savais-tu, Mabel ?

— Là, là, là, fit la femme en couvrant de baisers le visage de l'enfant. Là, là, là. »

Ils attendirent cinq minutes de plus et les hurlements ne semblaient pas vouloir cesser ...

« Elle a besoin qu'on lui change ses couches », dit Albert. Il alla en chercher une propre à la cuisine et Mme Taylor la changea.

La situation demeurerait la même.

« Ouaa ! Ouaa ! Ouaa ! Ouaa ! faisait le bébé.

— Tu ne l'as pas piquée avec l'épingle à nourrice ?

— Bien sûr que non », répondit-elle en tâtant la couche pour en être certaine.

Ils étaient assis dans leurs fauteuils, face à face, en attendant que le bébé se lassât de crier.

« Sais-tu, Mabel ? dit enfin Albert Taylor.

— Quoi donc ?

— Je suis sûr qu'elle a encore faim. Elle réclame son biberon, voilà tout. Si je lui préparais un supplément ?

— Nous ne devrions plutôt pas, Albert ...

— Ça lui fera du bien, dit-il en se levant. Je vais lui chauffer un autre biberon. »

Il s'absenta quelques minutes, puis revint en portant un biberon plein jusqu'au bord.

« J'ai fait le double, annonça-t-il. Huit onces. On ne sait jamais.

— Tu es fou, Albert ! Tu ne sais donc pas que la suralimentation est aussi dangereuse que le contraire ?

— Tu n'es pas obligée de tout lui donner, Mabel. Tu peux t'arrêter quand tu veux. Vas-y, dit-il, debout près d'elle, donne-lui à boire. »

Mme Taylor taquina la lèvre du bébé du bout de la tétine. La petite bouche se referma comme une trappe sur le caoutchouc et ce fut le silence. Le corps de l'enfant se détendit et une expression de béatitude se répandit sur son petit visage.

« Tu vois bien, Mabel ? Qu'est-ce que je te disais ? »

La femme ne répondit pas.

« Elle est vorace, voilà ce qu'elle est. Regarde-la donc. »

Mme Taylor surveillait le niveau du lait dans le biberon. Il s'écoulait rapidement, et en peu de temps, trois ou quatre onces sur les huit avaient disparu.

« Voilà, dit-elle. Ça ira.

— Tu ne peux pas l'enlever maintenant, Mabel.

— Si, mon cher, il le faut.

— Laisse-la boire tout, et pas d'histoires.

— Mais, Albert.

— Elle est affamée, tu ne le vois pas ? Mange, ma beauté, dit-il, vas-y, finis ta bouteille !

— Cela m'ennuie, Albert », dit la femme. Mais elle ne retira pas le biberon.

« C'est simple, Mabel. Elle rattrape le temps perdu. »

Au bout de cinq minutes, la bouteille était vide. Doucement, Mme Taylor retira la tétine et, cette fois-ci, le bébé se laissa faire et n'émit aucun bruit de protestation. Il était allongé sur les genoux de sa mère, les yeux noyés de contentement, la bouche entrouverte, les lèvres barbouillées de lait.

« Douze onces, Mabel ! dit Albert Taylor. Trois fois la quantité normale ! N'est-ce pas stupéfiant ? »

La femme contemplait le bébé. Mais son visage était redevenu anxieux et ses lèvres sévères.

« Qu'as-tu encore ? demanda Albert. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu es inquiète ? Comment veux-tu qu'elle récupère normalement avec quatre malheureuses petites onces ? Ne sois pas ridicule.

— Viens ici, Albert, dit-elle.

— Qu'y a-t-il ?

— Je te dis de venir. »

Il s'approcha.

« Regarde et dis-moi si tu ne remarques rien. »

Il scruta de bébé de plus près. « Elle a l'air d'avoir grandi, si c'est cela que tu veux dire. Grandi et engraisé.

— Prends-la, ordonna-t-elle ... vas-y, soulève-la. »

Il prit le bébé sur les genoux de sa mère pour le soulever. « Bon Dieu ! s'écria-t-il. Elle pèse une tonne !

— Exactement.

— Mais c'est merveilleux ! fit-il, rayonnant. Elle est tout près d'atteindre son poids normal !

— Cela me fait peur, Albert. C'est trop rapide ...

— Tu te fais des idées.

— C'est cette dégoûtante gelée royale qui a fait ça, dit-elle. Je déteste ce truc.

— La gelée royale n'a rien de dégoûtant, répondit-il avec indignation.

— Ne perds pas la tête, Albert ! Tu trouves normal qu'un bébé reprenne du poids à cette vitesse ?

— Tu n'es jamais contente, cria-t-il. Tu as peur quand elle maigrit et tu es complètement terrifiée parce qu'elle grossit. Qu'as-tu, Mabel ? »

La femme quitta son fauteuil et, le bébé dans les bras, se dirigea vers la porte. « Tout ce que je peux dire, fit-elle, c'est que c'est une chance que je sois là pour t'empêcher de lui en donner davantage. C'est tout. » Elle sortit et, par la porte ouverte, Albert la vit qui traversait le vestibule. Elle arriva au pied de l'escalier et se mit à monter. Mais au bout de trois ou quatre marches, elle s'arrêta soudain comme si elle venait de se rappeler quelque chose. Puis elle se retourna pour redescendre rapidement et regagner la chambre.

« Albert, dit-elle.

— Oui ?

— Je suppose que tu n'as pas mis de gelée royale dans son dernier repas ?

— Pourquoi le supposer ?

— Albert !

— Mais quel mal y a-t-il à cela ? demanda-t-il d'une voix douce et innocente.

— Tu as OSÉ ! » cria-t-elle.

La grosse figure barbue d'Albert Taylor prit une expression perplexe. « Je ne te comprends pas. Tu devrais être heureuse qu'elle ait pris une belle dose, dit-il. Car je suis honnête. Je lui ai donné une belle dose, tu peux me croire. »

La femme se tenait dans l'encadrement de la porte, le bébé endormi dans les bras. Elle était droite et immobile, comme figée par la colère, le visage blême, les lèvres plus serrées que jamais.

« Écoute-moi bien, dit Albert. Tu as une enfant qui gagnera bientôt tous les concours du pays. Au fait, pourquoi ne la pèses-tu pas maintenant ? Veux-tu que j'aille chercher la balance ? »

Elle se dirigea droit vers la grande table qui se trouvait au centre de la pièce, y posa le bébé et se mit à le déshabiller avec hâte. « Oui ! siffla-t-elle. Apporte la balance ! » Elle retira la petite chemise, puis les sous-vêtements.

Elle défit les langes et les jeta. Le bébé apparut nu sur la table.

« Mais, Mabel, s'écria Albert, c'est un miracle ! Elle est ronde comme une boule ! »

Et, en effet, l'enfant avait pris une masse de chair étonnante depuis la veille. On ne lui voyait plus les côtes. Avec sa poitrine potelée et son ventre bombé, elle avait l'air d'un tonneau. Les bras et les jambes, par contre, ne semblaient pas avoir subi le même changement. Toujours petits et grêles, ils faisaient penser à des bâtonnets piqués dans un ballon de graisse. .

« Regarde ! dit Albert. Elle se met même à avoir un peu de poil sur le ventre pour lui tenir chaud ! »

Et il étendit la main pour promener le bout de ses doigts sur le duvet soyeux, brun et jaune, apparu soudain sur l'estomac du bébé.

« Ne la touche pas ! hurla la femme. Ses yeux flamboyaient. Elle ressemblait soudain à un petit oiseau rapace, le cou tendu vers lui comme si elle était sur le point de lui sauter au visage pour lui arracher les yeux.

— Écoute-moi un instant, fit-il en reculant.

— Tu dois être fou ! cria-t-elle.

— Écoute-moi une seconde, Mabel, je t'en supplie ! Je vois que tu crois toujours que ce produit est dangereux ... c'est bien ce que tu penses ?

Eh bien, écoute-moi, je vais maintenant te PROUVER une fois pour toutes que la gelée royale est absolument sans danger pour l'organisme humain, même si l'on force la dose. Par exemple, qu'en penses-tu, pourquoi n'avons-nous eu que la moitié de la récolte de miel habituelle l'été dernier ? Peux-tu me le dire ?

Il avait pris quelques mètres de recul en parlant et là, il avait l'air de se sentir plus à l'aise.

« La raison pour laquelle nous n'avons eu que la moitié de la récolte habituelle, dit-il lentement en baissant la voix, c'est que j'ai transformé cent de mes ruches à miel en ruches à gelée royale.

— QUOI ?

— Cela te surprend, n'est-ce pas ? Pourtant je l'ai fait sous ton nez ! »

Ses petits yeux étincelaient victorieusement et un sourire inquietant rôdait aux coins de la sa bouche ...

« Tu n'en devineras jamais la raison, dit-il. Jusqu'à présent, j'ai eu peur de t'en parler. Je me disais que cela pourrait ... comment dirais-je ... te choquer en quelque sorte. »

Il y eut un petit silence que ne troublait qu'un léger bruit de râpe produit par les deux paumes de l'homme frottées l'une contre l'autre.

« Te souviens-tu de l'article que je t'ai lu dans la revue ? L'histoire du rat, comment était-ce déjà ? Still et Burdett trouvèrent qu'un rat mâle, jusque-là incapable de se reproduire ... » Il hésita, son sourire se fit plus large et découvrit les dents.

« Tu saisis, Mabel ? »

Elle demeura immobile.

« La première fois que j'ai lu cet article, Mabel, j'ai sursauté et je me suis dit, si ça marche avec un malheureux petit rat, il n'y a pas de raison pour que ça ne marche pas avec Albert Taylor. »

Il se tut une nouvelle fois, prêt à entendre la réponse.

Mais sa femme ne disait toujours rien.

« Mais il y a autre chose, reprit-il. Cela m'a fait tant de bien, Mabel, et j'ai commencé à me sentir si différent de ce que j'étais avant que j'ai continué à en prendre, même après que tu m'as annoncé la joyeuse nouvelle. Je dois en avoir avalé des SEAUX durant les derniers douze

mois. »

Le regard lourd et tourmenté de la jeune femme se promena attentivement le long du visage et du cou de son mari. Toute la peau du cou, même, derrière les oreilles, jusqu'à l'endroit où elle disparaissait dans le col de la chemise, était recouverte d'un soyeux duvet, noir et jaune ...

« Tu te rends compte », dit-il en détournant la tête pour contempler amoureusement l'enfant, « sur un fragile bébé, l'effet sera encore meilleur que sur un adulte entièrement développé comme moi. Tu n'as qu'à regarder la petite pour me dire que j'ai raison ! »

Lentement, le regard de la femme se posa sur le bébé.

Il gisait sur la table, vêtu de sa seule blancheur grasse et comateuse, comme une espèce de larve géante qui va vers la fin de son état larvaire pour aborder bientôt le monde, munie de tout son attirail d'ailes et de mandibules.

« Pourquoi ne la couvres-tu pas, Mabel ? dit-il alors. Il ne faut pas que notre petite reine attrape un rhume ! »

POÉSIE LÉGÈRE

(Light Verse)

par ISAAC ASIMOV

La dernière personne qu'on aurait imaginée en meurtrière était bien Mme Avis Lardner. Veuve du plus grand astronaute-martyr, c'était une philanthrope, un collectionneur d'art, une femme qui savait extraordinairement bien recevoir et, tout le monde en convenait, un génie sur le plan de l'art. Mais par-dessus tout, elle était l'être humain le plus doux et le plus gentil que l'on puisse imaginer.

Son mari, William J. Lardner, est mort, comme nous le savons tous, parce qu'il avait été exposé aux radiations d'une fusée solaire, après être délibérément resté dans l'espace, afin qu'un vaisseau de passagers pût parvenir sans encombre à la station spatiale 5. Mme Lardner avait reçu pour cela une confortable pension et elle avait fait alors de bons investissements. Vers la fin de sa maturité, elle était devenue très riche.

Sa maison, qui était digne de figurer dans les magazines de décoration, était un véritable musée renfermant une collection, petite mais extrêmement recherchée, d'objets ornés de pierres précieuses d'une extraordinaire beauté. Mme Lardner avait réussi à se procurer des reliques, provenant d'une douzaine de cultures différentes et représentant presque toutes les formes d'objets ouverts imaginables qui pouvaient être incrustés de pierres précieuses et faits pour servir l'aristocratie de cette culture. Elle avait une des premières montres bracelets à rubis fabriquées en Amérique, un poignard orné de pierres précieuses du Cambodge, des lunettes ornées de pierres précieuses d'Italie, et ainsi de suite, presque à l'infini ...

Tout était offert aux regards. Les objets n'étaient pas assurés, et aucune des dispositions habituelles de sécurité n'était prise. Il n'était pas besoin d'avoir recours à quelque chose de conventionnel, car Mme Lardner entretenait tout un personnel de domestiques robots sur qui on pouvait compter pour garder les objets avec une application imperturbable, une honnêteté irréprochable et une efficacité à toute épreuve.

Tout le monde connaissait l'existence de ces robots et on n'avait jamais

entendu parler d'aucune tentative de vol.

Et puis, bien sûr, il y avait sa sculpture de lumière.

Comment Mme Lardner découvrit-elle son propre génie en cet art, aucun des invités à nombre de ses somptueux spectacles ne pouvait le deviner. Pourtant, toutes les fois où la maison ouvrait ses portes à ses hôtes, une nouvelle symphonie de lumière illuminait toutes les pièces : des courbes et des solides tridimensionnels dont les teintes se fondaient les unes aux autres, certaines pures et d'autres qui s'unissaient pour produire des effets cristallins saisissants, plongeaient tous les invités dans l'émerveillement. D'une manière ou d'une autre, ils s'agençaient d'ailleurs toujours pour parer d'une noble beauté les cheveux blanc bleuté et le doux visage sans rides de Mme Lardner.

C'était pour cette sculpture de lumière, plus que pour toute autre raison, que venaient les invités. Ce n'était jamais deux fois la même, et elle ne manquait jamais d'explorer de nouvelles voies expérimentales de l'art. Beaucoup de gens qui pouvaient s'offrir des consoles de lumière élaboraient des sculptures de lumière pour s'amuser, mais aucun d'eux ne pouvait rivaliser d'habileté avec Mme Lardner. Pas même ceux qui se considéraient comme des artistes professionnels.

Elle était elle-même, à ce propos, d'une modestie charmante.

— Non, non, protestait-elle lorsque quelqu'un devenait lyrique. Je ne parlerais pas de « poésie de lumière ». C'est bien trop aimable. Au mieux, je dirais que c'est simplement de la « poésie légère ».

Et tout le monde souriait devant tant d'intelligence et de douceur.

Bien qu'on le lui eût souvent demandé, elle n'avait jamais voulu créer de sculpture de lumière en d'autres occasions que ses propres réceptions.

— Ce serait de la commercialisation, disait-elle.

Elle ne s'opposait pas, pourtant, à la fabrication d'hologrammes précis de ses sculptures afin qu'on pût les conserver et les reproduire dans les musées d'art du monde entier. De même qu'elle n'avait jamais demandé de droits pour toutes les utilisations qu'on avait pu faire de ses sculptures de lumière.

— Je ne veux pas demander un sou, disait-elle en étendant largement les bras. C'est gratuit pour tout le monde. Après tout, je n'en ferai rien moi-même par la suite ...

C'était vrai ! Elle n'utilisait jamais deux fois la même sculpture de lumière.

Quand on fabriquait les hologrammes, elle était l'image même de la coopération. Surveillant gentiment chaque étape du travail, elle était toujours prête à demander à ses domestiques-robots d'apporter leur aide.

— Je vous en prie, Courtney, disait-elle, voulez-vous avoir l'amabilité de déplacer l'escabeau ?

C'était ainsi qu'elle se comportait. Elle s'adressait toujours à ses robots avec la plus cérémonieuse courtoisie.

Une fois, des années auparavant, elle s'était presque fait morigéner par un fonctionnaire du Bureau des robots et des hommes mécaniques.

— Vous ne pouvez agir ainsi, dit-il sévèrement. Cela nuit à leur efficacité. Ils sont construits pour se conformer à des ordres, et, plus ces ordres sont clairs, mieux ils les exécutent. Quand on s'adresse à eux avec une politesse raffinée, il leur est difficile de comprendre qu'on leur donne un ordre. Ils réagissent plus lentement.

Mme Lardner leva sa tête aristocratique.

— Je ne demande pas rapidité et efficacité, dit-elle. Je demande de la bonne volonté. Mes robots m'aiment.

Le fonctionnaire aurait pu expliquer que les robots sont incapables d'amour, mais il était comme foudroyé par le doux regard blessé.

Il était de notoriété publique que jamais Mme Lardner n'avait renvoyé un robot à l'usine pour le faire régler. Leurs cerveaux positroniques sont extrêmement complexes et, une fois sur dix ou presque, le réglage n'est pas parfait quand il quitte l'usine. Parfois, l'erreur ne se révèle pas pendant un certain temps, mais quand on s'en aperçoit, l'U.S. Robots and Mechanical Men Inc. effectue toujours le réglage gratuitement.

Mme Lardner hocha la tête.

— Quand un robot est chez moi, dit-elle, et a rempli ses devoirs, on doit se montrer indulgent devant certaines excentricités mineures. Je ne veux pas qu'on le tripatouille.

Il n'y avait rien de plus difficile que d'essayer d'expliquer qu'un robot n'était qu'une machine. Elle disait obstinément :

— Ce qui est aussi intelligent qu'un robot est toujours *autre chose* qu'une machine. Je les traite comme des gens. Et voilà !

Elle gardait même Max, bien qu'il fût pratiquement incapable de faire quoi que ce soit. C'était à peine s'il comprenait ce qu'on attendait de lui. Pourtant, Mme Lardner le niait farouchement

— Pas du tout, disait-elle d'une voix assurée. En fait, il est capable de prendre les chapeaux et les manteaux et de les ranger, très bien. Il est capable de porter des objets. Il peut faire beaucoup de choses.

— Mais pourquoi ne le faites-vous pas régler ? lui demanda une fois un ami.

— Oh ! Je ne pourrais pas. Il est lui-même. Il est vraiment adorable, vous savez. Après tout, un cerveau positronique est si complexe qu'on ne sait jamais exactement ce qui ne marche pas en lui. Si on le rendait parfaitement normal, il n'y aurait aucune façon de le régler de nouveau pour qu'il soit aussi adorable que maintenant. Je ne veux pas y renoncer.

— Mais s'il est dérégulé, dit cet ami, en regardant Max avec nervosité, se pourrait-il pas devenir dangereux ?

— Jamais, répondit Mme Lardner en riant. Cela fait des années que je l'ai. Il est absolument inoffensif, et c'est vraiment un amour.

En vérité, il ressemblait à tous les autres robots, lisse, métallique, vaguement humain, mais sans expression.

Pour la charmante Mme Lardner, pourtant, ils avaient tous leur personnalité, ils étaient tous doux, tous adorables. C'était une femme comme ça.

Comment pouvait-elle commettre un meurtre ?

La dernière personne qu'on aurait imaginée en victime était bien John Semper Travis : Introverti et doux, il vivait dans ce monde, mais il n'était pas de ce monde. Il avait cette tournure d'esprit, particulière aux mathématiciens qui lui permettait de calculer de tête le réseau compliqué de la myriade de circuits qui constituent le cerveau positronique d'une tête de robot.

Il était ingénieur en chef de l'U.S. Robots and Mechanical Men Inc.

Mais il était aussi un amateur enthousiaste de sculpture de lumière. Il avait écrit un livre sur le sujet, essayant de montrer que les mathématiques qu'il utilisait pour calculer les circuits du cerveau positronique pouvaient, quelque peu modifiées, servir de guide pour la production de sculptures de lumière esthétiques.

Pourtant, sa tentative de mise en pratique de la théorie fut un lamentable échec. Les sculptures qu'il produisit lui-même, en appliquant ses principes mathématiques, étaient lourdes, mécaniques, et dénuées d'intérêt.

C'était la seule source de chagrin dans la vie tranquille, introvertie, et de tout repos, qui était la sienne. Et, pourtant, en fait, c'était une raison suffisante pour qu'il se sentît malheureux. Il *savait* que ses théories étaient justes, et malgré tout, il ne pouvait pas les mettre en pratique. S'il pouvait seulement réaliser *une seule* grande sculpture de lumière ...

Naturellement, il connaissait la sculpture de lumière de Mme Lardner. Elle était universellement saluée comme un génie, et pourtant Travis savait qu'elle était bien incapable de comprendre les mathématiques robotiques les plus élémentaires. Il avait correspondu avec elle, mais elle avait refusé d'expliquer logiquement ses méthodes, et il se demandait si elle en avait vraiment une. Se pouvait-il que ce ne fût qu'une simple intuition ? Mais l'intuition elle-même pouvait être ramenée aux mathématiques. Finalement, il s'arrangea pour être invité à l'une de ses réceptions. Il devait absolument la voir.

M. Travis arriva assez tard. Il avait fait une dernière tentative pour créer une sculpture de lumière, et il avait tristement échoué.

Il salua Mme Lardner avec une sorte de respect embarrassé et dit :

— Le robot qui a pris mon chapeau et mon manteau était bien étrange.

— C'est Max, dit Mme Lardner.

— Il est absolument déréglé, et c'est vraiment un vieux modèle. Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas renvoyé à l'usine ?

— Oh ! Non, dit Mme Lardner. Cela aurait créé trop de complications.

— Pas du tout, Mme Lardner, répondit Travis. Vous auriez été surprise de voir comme c'était simple. Comme je travaille pour U.S. Robots, j'ai

pris la liberté de le régler moi-même. Je l'ai fait en un rien de temps, et vous verrez qu'il est maintenant en parfait état de marche.

Il y eut un étrange changement sur le visage de Mme Lardner. Pour la première fois dans une vie de douceur, on pouvait y lire de la fureur, et c'était comme si des lignes ne parvenaient pas à se former pour l'exprimer.

— Vous l'avez réglé ? cria-t-elle. Mais c'était *lui* qui créait mes sculptures de lumière. C'était le dérèglement, le *dérèglement*, que vous ne pourrez jamais rétablir, qui ... qui ...

C'était vraiment malheureux qu'elle fût en train de montrer sa collection à ce moment-là, et que la dague ornée de pierres précieuses du Cambodge fût devant elle sur le dessus en marbre de la table.

Le visage de Travis était tout aussi décomposé.

— Vous voulez dire que si j'avais étudié les circuits de son cerveau positronique dont le dérèglement était unique en son genre ; j'aurais pu apprendre ...

Elle lui porta un coup de couteau avec une rapidité telle que personne ne put l'arrêter, et il n'essaya pas d'esquiver le coup. Certains dirent qu'il vint à sa rencontre ... comme s'il *voulait* mourir.

Lorsque j'envoyai cette nouvelle au *Saturday Evening Post*, je tins à préciser que je ne leur avais pas envoyé une nouvelle ancienne. J'expliquai donc avec une certaine emphase : « Je l'ai écrite *aujourd'hui*. »

En agissant ainsi, j'avais oublié le préjugé qu'ont beaucoup de gens contre un texte qui est écrit rapidement. Il existe une légende selon laquelle une bonne nouvelle doit être écrite et réécrite, et doit demander des jours et des jours d'angoisse pour chaque paragraphe enfanté dans la douleur. Je pense que les écrivains ont recours à cette enjolivure pour s'attirer la sympathie du public.

De toute façon, je n'écris *pas* lentement, mais les directeurs de magazines qui ne me connaissent pas très bien ne le comprennent pas. Je reçus une lettre des gens du *Post* qui s'extasiaient sur la nouvelle et se montraient extrêmement étonnés que j'eusse pu l'écrire en *une seule journée*. Je me tins tranquille et ne dis rien.

Pourtant, je peux vous le dire à vous parce que vous êtes mes amis.

Depuis le moment où je me suis assis devant ma machine à écrire jusqu'au moment où j'ai déposé l'enveloppe dans la boîte aux lettres, il ne s'est pas écoulé une journée. Il m'a fallu deux heures et demie. Mais ne le dites pas au *Post*.

Que me reste-t-il alors à vous dire pour que vous soyez à la page ?

Eh bien, le 30 novembre 1973, je me suis remarié.

Ma femme s'appelle Janet Jeppson. C'est une psychiatre, un écrivain, et une femme merveilleuse, par ordre croissant d'importance. Elle a publié un roman de science-fiction, *The Second Experiment*, et elle a reçu la lettre définitive d'acceptation pour ce roman le 30 novembre 1973, une demi-heure après notre mariage. Ce fut un grand jour.

Pour ma part, je souhaite que sa carrière professionnelle lui laisse un peu plus de temps pour écrire. Alors nous pourrions peut-être, un jour, préparer un recueil conjugal.

LES PETITS RENARDS DORMENT AU CHAUD

(Little Foxes Sleep Warm)

par WALDO CARLTON WRIGHT

Le capitaine Ezra Durham comprit qu'il était temps de faire fondre Patience. Le premier rouge-gorge s'était posé sur le rebord du toit de la grange. Bessie, la vache qui lui avait permis de traverser ce rude hiver, avait mis bas son veau tacheté la nuit précédente.

Il était resté seul pendant ces trois derniers mois ; dans le silence, sans le murmure incessant de son rouet ; dans le froid, sans sa femme pelotonnée à ses côtés sur la vieille toile à matelas rembourrée de balles de maïs, sous les couvertures qu'ils avaient apportées avec eux du Massachussetts.

La première chose qu'il devait faire était d'allumer un feu ronflant sous la marmite pour la canne à sucre. Les Putney l'avaient laissée lorsqu'ils avaient quitté cette ferme du Vermont, cinq ans auparavant, en 1801, année de la venue à la Présidence de Thomas Jefferson.

Au début, exploiter ce sol rocailleux s'était mieux passé qu'Ezra ne s'y attendait, étant donné qu'il avait été marin la plus grande partie de sa vie. Le sucre blanc provenant de la récolte d'érable s'était vendu facilement auprès des gens de la ville de Middlebury. Les pommiers, après qu'il eut creusé des irrigations et mis du fumier autour de chaque arbre, avaient donné 44 boisseaux de pommes la troisième année. Et le rapport du blé leur avait permis de s'approvisionner en bouillie de maïs et en lait durant chaque hiver.

Mais l'année précédente, tout avait marché de travers.

Le cheval gris qui avait tiré leur charrette à travers les Grants du New Hampshire, jusqu'au Vermont, avait mangé trop de pommes vertes et mourut de coliques. La truie perdit toute sa portée de petits cochons, sauf un, par suite du choléra. L'été aride brûla le blé.

Pour finir, lorsque Patience déterra les pommes de terre qui devaient les aider à supporter l'hiver, il n'y en eut que deux boisseaux à peine ; la plupart n'étaient pas plus grosses qu'une noix et ne pouvaient être

replantées.

Patience était tout à fait d'avis de retourner dans le Massachusetts pendant le faux printemps que fut ce mois de septembre. Le noisetier avait fleuri, et les animaux, du lapin jusqu'au daim, avaient recherché l'accouplement avec furie. Bessie avait mugi jusqu'à ce qu'Ezra l'ait conduite au taureau de Reininger, à dix milles de là.

Pendant quelques semaines, Ezra nourrit l'espoir, qui fut déçu, que l'hiver allait passer rapidement et qu'il pouvait semer le blé d'hiver. Puis un mois de novembre précoce amena le blizzard qui détruisit les petits sillons.

Ezra ne pouvait se reconnaître battu et incapable de faire aller une ferme à son âge. S'ils arrivaient à tenir pendant l'hiver, il pourrait essayer d'extraire du marbre au pied de la chaîne rocheuse qui longeait les forêts de pins. Il y avait de l'argent à gagner avec le marbre. Les gens de la ville avaient besoin de dalles pour les marches qui conduisaient à leurs maisons.

Avec les premières neiges, il alla chercher Bessie dans son pré et la fit rentrer à l'étable, dans la grange. Elle aurait suffisamment de foin des marais et d'épis de maïs pour tout l'hiver. Mais ils auraient seulement la moitié de la nourriture qui leur était nécessaire pour vivre tous les deux, Patience et lui.

Autrefois, dans sa cabine, à bord de la « Souveraine des Mers », il avait lu un vieil almanach parlant de gens qui avaient été congelés. Tout un village au-dessus de Montpellier avait dû affronter le problème de la nourriture, posé par de trop maigres, récoltes. Ils avaient fait dormir les vieillards et un jeune garçon, faible d'esprit, de la même façon que les écureuils, les hérissons et les ours dorment durant l'hiver. Un médecin de Boston, qui voyageait par-là, affirmait avoir vu comment on les avait fait fondre ensuite, dans de l'eau chaude versée dans une auge ; tous, sauf le jeune garçon faible d'esprit.

Avec les premières chutes de neige importantes, il nota que Patience mettait dans son assiette à lui la plus grande partie des pommes de terre bouillies et des navets. Elle restait des heures, installée dans son rocking-chair de Boston, à lui lire la Bible ... sans aucune préoccupation du lendemain et de ce qu'il apporterait : le Seigneur y pourvoirait.

Ezra n'en était pas aussi sûr. Bessie donnait de moins en moins de lait chaque jour, et le renflement de ses flancs indiquait où se trouvait le veau, attendant le printemps, au chaud et bien nourri.

Assis sur le tabouret à trois pieds, tout en tirant sur les maigres pis de la vache, il repensa à tout cela avec ardeur. Ce qu'il devait faire était clair. Il devait engager Patience à dormir, à l'abri, dans la maison de printemps en pierre qui se trouvait derrière la grange. Ce matin-là, comme il la regardait racler les derniers haricots cuits dans son assiette, il comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

— Tu as l'air un peu fatigué, dit-il, repoussant sa chaise en arrière. Je vais te préparer une tasse de thé de pouliot. [1]

Elle fit un signe de la tête tout en nettoyant son assiette avec une croûte de pain de maïs. C'était le reste de la farine de maïs qu'il avait rapportée de Middlebury.

— Ce serait agréable d'avoir du vrai thé anglais, pour une fois, dit-elle. Autrefois, à Boston, ma mère m'en faisait toujours prendre une tasse supplémentaire par des nuits froides comme celle-ci.

— Je t'en rapporterai un plein panier, le printemps venu, promit-il, émiettant les feuilles séchées de « pouliot » dans la théière. Puis, lui tournant le dos, il versa une pleine cuillerée à soupe de laudanum dans le pot, ajoutant la fin du sucre d'érable. Il versa ensuite l'eau chaude.

— Si nous pouvions arriver jusqu'à Middlebury, nous prendrions alors la diligence et repartirions pour Boston, dit-elle en buvant son infusion à petites gorgées.

— Jamais, avec ces tourbillons, lui rappela-t-il. J'ai promis à ta mère de prendre soin de sa petite fille. Je veux tenir ma promesse.

— Le Seigneur y pourvoira, dit-elle, son seul petit doigt relevé au bord de la tasse.

Il la regarda, fasciné par sa beauté, maintenant qu'elle allait le quitter jusqu'au printemps. Elle reposa la tasse et s'enfonça dans son rocking-chair devant le feu.

— Je vais rester ici un instant, pendant que tu vas installer Bessie pour la nuit, dit-elle en bâillant.

Ça marchait. Il ferma doucement la porte, se dirigea vers la grange. Il lui fallait trouver un endroit où mettre son corps afin qu'il fût en sécurité jusqu'au printemps. Les Putney avaient construit une pièce pour le printemps, en pierre, au dos de la grange, après les commodités. Ezra avait trouvé qu'elle convenait très bien pour garder au frais le lait et le beurre de Bessie pendant l'été. Ce serait l'endroit

idéal.

Il mit du foin dans la mangeoire de Bessie, prit la lanterne à huile de baleine et revint vers la maison. Il se dégageait de l'intérieur une impression de confort avec la bûche qui tombait en cendres blanches dans l'âtre. Patience s'était endormie, la tête penchée en avant, dans son vieux rocking-chair au dossier décoré. Un bras pendait, en direction de son rouet. Elle avait le même air désesparé que la jeune fille aux cheveux noirs et bouclés qu'il avait aperçue pour la première fois dans cette maison de Boston. Il était venu y apporter un triste message. Le père, son premier-maître, était passé par-dessus bord durant une tempête comme ils doublaient le Cap Horn. Il s'était alors promis, en voyant les larmes apparaître dans ces petits yeux bleus, que, lorsqu'il renoncerait à naviguer, il épouserait cette petite demoiselle de Boston.

Le vent s'était levé, se glissant à travers la terre crevassée des murs de la maison, faisant craquer les chevilles des poutres du plafond. La température était déjà certainement au-dessous de zéro : il n'y avait pas de temps à perdre.

Il se mit à genoux, déboutonnant les chaussures montantes de Patience, il les plaça dans une niche près de la cheminée. Elles seraient prêtes pour elle, le printemps venu. Puis il la déshabilla, délaçant sa blouse, lui enlevant sa jupe de laine, ses jupons, sa chemise et son corset. Enfin, il lui enfila par la tête sa chemise de nuit en flanelle.

L'air glacé devait se répandre sur son corps pâle, presque cireux, afin qu'elle fût gelée rapidement, à la manière des poissons qui sont congelés, solidifiés sous la glace de l'étang. C'était comme cela que l'on avait procédé à Montpellier, disait le docteur de Boston, avec les vieillards et l'innocent.

Patience était plongée dans un profond sommeil. Le laudanum avait prévenu toute protestation. Ses yeux étaient fermés comme pour ne pas le gêner puisqu'il devait la déshabiller. Il posa la Bible sur ses genoux, puis remit son manteau et ses mitaines de laine. Saisissant le dossier du rocking-chair, il le fit glisser sur le plancher et le sortit dans la cour.

Le vent secoua son manteau, fit flotter la chemise de nuit en flanelle. D'après ce qu'il avait lu, le vent devait glacer le sang de Patience très rapidement, ainsi, en quelques minutes, son corps serait tout engourdi.

— Comme cela, tu ne connaîtras pas la faim, dit-il en claquant des

dents. Se penchant vers elle, il embrassa ses lèvres. Elles étaient déjà dures. Faisant demi-tour, il rentra en hâte dans la maison, mettant la barre de bois en travers de la porte pour empêcher le vent mordant de pénétrer.

Il mit une autre bûche dans le feu et s'assit, contemplant les flammes. Elles se glissaient à l'intérieur de l'écorce, de la même façon que le froid pénétrait Patience, dehors, dans la cour. Une fois, il se leva en sursaut et saisit son manteau dans l'intention de sortir, de la ramener à l'intérieur, de la ranimer. Mais il savait qu'il était déjà trop tard, il ne pouvait plus changer ses plans. Il y avait juste assez de nourriture pour une seule personne. Finalement, il s'endormit sur sa chaise.

Dans son rêve, il était parti pêcher sur l'étang, à travers la glace. Ils pouvaient se nourrir de poissons. Soudain, la glace céda et il se retrouvait dans l'eau, sa tête se heurtant à la surface de la glace, dans l'impossibilité de respirer. Il se réveilla en appelant Patience. Il tendait la main dans l'obscurité de la maison, cherchant la main de sa femme.

Puis il se rendit compte que le soleil matinal se glissait à travers les planches disjointes et atteignait ses genoux. Il se secoua et se passa la main dans les cheveux. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Il gratta le givre de la fenêtre et aperçut la silhouette du rocking-chair, à demi recouvert par la neige qui était tombée. Il saisit le balai en cosse de maïs et sortit en toute hâte dans la cour. Il se mit à épousseter la neige masquant le corps.

Patience souriait comme si elle venait juste de terminer un repas copieux de perdrix et de courges indiennes, son plat préféré. Elle avait eu cette même expression le jour de leur mariage à Boston, six ans auparavant. C'était l'année où il avait quitté la « Souveraine des Mers », pour devenir fermier et passer le reste de sa vie avec sa jeune femme.

À présent, il fallait la soustraire à ce soleil d'hiver qui baignait ses joues. Il saisit, le rocking-chair et le poussa à travers la neige sèche vers l'entrée de la maison de printemps.

Le loquet métallique de la porte était complètement gelé. Ezra courut dans la grange chercher sa cognée et se servit de la lame comme d'un levier pour forcer la porte. Puis il poussa le rocking-chair à l'intérieur.

À tout moment il s'attendait à ce que Patience se réveille et lui demande si c'était la diligence pour Boston. À travers la chemise de nuit en flanelle, son corps avait pris une couleur azurée. Là, elle

pourrait rester en toute sécurité pendant les trois mois à venir. Il inclina le rocking-chair, appuyant le dossier contre un pot en terre. Puis il étendit une couverture de cheval sur Patience, recouvrant ses pieds nus.

La Bible avait dû glisser quelque part dans la neige. Il lui faudrait la chercher pour la poser sur les genoux de sa femme. Il referma la porte et planta un clou dans le montant. De cette façon, le vent ne l'ouvrirait pas pendant le long sommeil d'hiver de Patience.

Il oublia de chercher la Bible et gagna directement la grange. Il rangea la cognée au râtelier à outils. Bessie meuglait sa faim. Il mit quelques épis de maïs avariés dans l'auge. Il alla chercher un seau d'eau dans le tonneau de neige fondue qu'il avait placé dans la cabane à côté du foyer.

Lorsqu'il revint avec l'eau, il vit quelque chose couvert de fourrure reculer sous la mangeoire. Se baissant, il découvrit une renarde, profondément tapie dans la paille, ses yeux brillant comme des charbons incandescents. Son premier mouvement fut de l'assommer d'un coup de hache, mais, d'une certaine manière, c'eût été comme s'il enfonçait la hache dans le crâne de Patience, alors qu'elle dormait dans la maison de printemps.

Il feignit donc de ne pas avoir vu la renarde, réalisant soudain qu'elle attendait des petits, tout comme Bessie. Il referma doucement la porte de l'étable. Dans la cabane, il prit une écuelle dans le buffet de Patience et la posa sur le seau à lait.

La blouse, les jupons et le corset de Patience étaient restés sur le sol où il les avait jetés la nuit précédente. Il les plia soigneusement et les rangea dans la malle de cuir qu'elle avait apportée de Boston. Quand elle reviendrait, elle trouverait ses vêtements bien rangés.

Elle aimait toujours s'habiller le dimanche et se rendre à la petite église blanche de Middlebury. Ils y étaient allés peu souvent après le premier été passé dans le Vermont. Avec toutes les occupations qu'avait Patience : faire bouillir le sirop d'érable, arracher les mauvaises herbes dans le jardin, sarcler le blé, ravauder ses chaussettes ou raccommoder ses peaux de daim, elle n'avait pas le temps d'aller à l'église.

Ces dernières semaines, Patience et lui avaient vécu de deux repas par jour : le matin, une bouillie de maïs et de lait, le soir, quelques patates bouillies ou des haricots cuits. Une fois par semaine, ils se partageaient un morceau de porc salé qu'il avait fait fumer dans la

maison de printemps lorsqu'il avait égorgé le seul cochon de la portée ayant survécu au choléra. Cela avait tué aussi la vieille truie : comme un coup du destin.

Durant toute la journée, pendant qu'il taillait des chevilles de bois, il ne cessa de penser à la mère renarde. Les renardes mettaient bas ordinairement au printemps, à l'époque où l'on pouvait attraper les dindons et les petits lapins pour les manger, mais cette mère renarde était en avance sur le temps, trompée par le faux printemps de ce mois de septembre, lorsque le noisetier sauvage avait fleuri.

Pendant cinq années, Ezra avait espéré que Patience lui donnerait un fils, ou mieux encore, trois ou quatre. Maintenant, la mère renarde allait donner naissance à de petits renardeaux. Ils feraient partie de la renaissance de la vie dans la vieille ferme quand l'éveil de Patience coïnciderait avec celui du printemps.

Ce soir-là, lorsqu'il eut trait Bessie, il versa du lait dans l'écuelle. Quand le filet blanc frappa le métal avec un sifflement, Ezra vit les yeux rouges de la renarde se dilater sous l'effet de la peur. Il posa l'écuelle sous la mangeoire pour que la renarde pût le boire.

Chaque soir, assis devant le feu, les pieds sur un tabouret, il s'imaginait naviguer de nouveau sur la « Souveraine des Mers ». Il sentait le tangage du bateau, entendait le craquement des chevilles de noyer d'Amérique qui maintenaient ensemble charpente et mâts contre vents et marées.

Dans les semaines qui suivirent, il se mit à se réveiller vers minuit, croyant entendre Patience l'appeler, d'une voix forte et plaintive dans le vent. Il se maudit d'avoir fait, comme un insensé, ce qu'il avait fait. Une fois, il sortit précipitamment de la maison, encore en proie à ses hallucinations, et se rua contre la porte de la maison de printemps, qu'il se mit à cogner comme un fou, avant de se réveiller complètement. Puis il revint en courant vers la cabane, agité de frissons.

Chaque matin, il se rendait à la grange. L'écuelle en fer-blanc était toujours soigneusement nettoyée. Dans la paille, en dessous, les yeux rouges de la renarde brillaient.

Le matin de Noël, il dormit trop longtemps. Après avoir enfilé sa peau de daim, il fit frire une tranche de porc salé pour célébrer le jour saint. Il était près de midi lorsqu'il sortit, pour aller à la grange pour nourrir Bessie.

Lorsqu'il ouvrit la porte, il entendit miauler. La renarde avait mis bas pendant la nuit. Se penchant, il put apercevoir Les petits corps emmêlés, serrés contre la mère, leurs museaux noirs fouillant ses mamelles. Ce matin-là, il laissa la plus grande partie du lait dans l'écuelle et referma doucement la porte de la grange en s'en allant.

Le matin du Nouvel An, il remarqua que la terre rouge avait été fraîchement remuée sous la barre du seuil. La mère renarde avait creusé un chemin pour sortir et aller à la recherche de souris des champs, de lapins, de quoi alimenter ses petits.

Il regarda sous la mangeoire. Les renardeaux étaient couchés, serrés les uns contre les autres, endormis. Il se pencha davantage pour toucher leur douce fourrure. À son contact, les renardeaux ouvrirent leurs petits yeux, découvrirent leurs dents blanches et acérées, grognant, poussés par l'instinct de survivre.

Ce matin-là, il laissa le récipient de lait comme d'habitude. Le matin suivant, il était intact, de la paille flottait à la surface. La mère renarde avait y trouvé une meilleure nourriture et n'avait plus besoin de la demie-pinte que donnait Bessie. La semaine suivante, les renardeaux avaient disparu, transportés sans doute par leur mère dans un endroit plus sûr.

Il mangea le dernier morceau de porc salé à la fin de février. Il ne restait plus rien, à part quelques pommes de terre blettes, des navets flétris et un pot de farine de maïs. Une nuit, en mars, un bouvier s'arrêta à la cabane ; il faisait route vers Brattleboro pour acheter un troupeau de moutons. Il avait passé une nuit chez eux l'automne dernier alors qu'il avait acheté des béliers pour les conduire au nord, à Middlebury.

— Où est votre jolie jeune femme ? Elle vous a quitté ? demanda l'homme.

— Elle est retournée à Boston avant l'hiver, mentit Ezra.

Après tout, il savait que le bouvier ne le croirait pas s'il lui expliquait qu'elle dormait là-bas, dans la maison de printemps.

— Êtes-vous sûr qu'elle a l'intention de revenir ? lui lança le bouvier en clignant de l'œil. Cette bouillie de maïs et ce lait, c'est toute votre nourriture ?

Ezra fut heureux quand l'autre partit le matin suivant, marchant à travers les tourbillons glacés vers Brattleboro. Le bouvier semblait

penser que la vie était une sorte de plaisanterie cruelle, se moquant des dernières réserves de bouillie de maïs et de lait d'Ezra.

Puis, un matin de mars, de pourpre, la lumière du jour passa au bleu. Le vent avait changé de direction dans la soirée, soufflant du sud. Il fit fondre goutte à goutte les glaçons du porche. Regardant par la fenêtre, Ezra vit le rouge-gorge perché sur le rebord du toit. Il était temps de réveiller Patience.

Il enfila sa peau de daim, se dépêchant d'aller à la grange. Bessie, à demi tournée dans sa litière, était en train de lécher le veau, qu'elle avait mis bas pendant la nuit. Maintenant, il y aurait un déluge de lait frais, suffisant pour tous les deux, pour Patience et pour lui.

Ezra sortit la marmite de dessous l'appentis. Avec trois perches, il confectionna un trépied auquel il suspendit la bouilloire géante avec une chaîne. Puis il alluma un feu ronflant de branches d'érable sous la bouilloire, après l'avoir remplie de neige molle. Elle devait donner suffisamment d'eau chaude pour remplir l'auge et faire fondre Patience.

Lorsque le premier souffle de vapeur chanta dans la marmite, il saisit sa cognée et se rendit à la maison de printemps. Il fit tomber d'un coup le clou du montant et regarda à l'intérieur, une fois la porte ouverte.

Le vieux rocking-chair était toujours incliné vers le pot en terre, dans la position où il l'avait laissé. La couverture blanche recouvrait toujours le corps de Patience. Puis il vit les yeux brillants des renardeaux, nichés sur les genoux de sa femme, comme de jeunes enfants.

Les jeunes renards sautèrent en gémissant, sur le sol de terre battue, et se faufilèrent dans un trou creusé sous le seuil de la porte.

Avec soin, pour ne pas l'éveiller avant d'avoir pu la faire fondre, Ezra rejeta la couverture de côté. Patience, sa ravissante épouse, n'était plus que l'ombre d'elle-même ; ce n'était plus qu'une vieille carcasse. Reposant ainsi, son dernier voyage achevé, elle lui rappela la «Souveraine des Mers », la dernière fois qu'il l'avait regardée, par-dessus son épaule. Elle gisait dans le port de Boston, ses voiles ferlées et son pont recouvert.

Il se pencha au-dessus de Patience et, doucement, tira la couverture

pour recouvrir son squelette.

UN ARRIÈRE-GOÛT D'OSEILLE

(The Graft Is Green)

par HAROLD Q. MASUR

Quand un juge — et qui plus est, un juge fédéral — vous téléphone d'un ton pressant en vous demandant de bien vouloir venir le soir même à son domicile, vous y allez. Vous ne cherchez pas quelque excuse pour vous défilier, surtout si vous êtes un avocat exerçant dans sa juridiction.

Son Honneur le Juge Edwin Marcus Bolt, qui avait fait toute sa vie du droit — pendant quinze ans comme conseiller juridique d'une firme de Wall Street, puis au tribunal depuis quelque vingt ans —, était grand, sec, avec une chevelure gris acier, tout à fait le physique de l'emploi. Il avait été marié deux fois et son actuelle épouse, froide et mince beauté de trente ans, avait exactement la moitié de son âge.

Le Juge Bolt présidait actuellement un procès qui provoquait de gros titres dans la presse. Le Ministère public contre Ira Madden & Amalgamated Mechanics, pour détournement d'un million de dollars ; détournement — un euphémisme pour vol par falsification de comptabilité — avec Ira Madden président de sociétés, comme principal inculpé et premier bénéficiaire. Les enquêteurs n'avaient pas encore réussi à localiser les fonds ainsi détournés, mais ils avaient quelque idée de l'endroit où ils pouvaient se trouver car, au cours de l'année précédente, Madden s'était rendu plusieurs fois en Suisse.

Donc ce soir-là, répondant à l'appel impérieux du juge, je pris un taxi pour me rendre dans l'East Side, où il avait sa résidence. Je vis que bon nombre de visiteurs m'y avaient déjà précédé, laissant leurs voitures en stationnement interdit. Bien entendu, aucun de ces véhicules n'écoperait d'une contravention, car nulle contractuelle ayant tous ses esprits ne glisserait un de ces billets doux sous l'essuie-glace d'une voiture de police.

J'aurais dû laisser tomber et m'en retourner chez moi, mais la curiosité fut la plus forte. L'homme en uniforme bleu qui montait la garde devant la porte d'entrée plaqua une main contre ma poitrine. Je lui dis pourquoi j'étais là et il me conduisit dans un couloir du premier étage.

À ma vue, le sergent Louis Wienick — chauve, bronzé et lourdement bâti — haussa un sourcil broussailleux et secoua la tête :

— Tiens, tiens, Scott Jordan ! Fallait s'y attendre ... Qu'est-ce qui vous amène, mon cher Maître ?

— J'ai été invité.

— Par qui ?

— Le Juge Edwin Marcus Bolt.

— Quand ça ?

— Cet après-midi.

— Pour quelle raison ?

— Je l'ignore. Il m'a téléphoné et m'a dit qu'il désirait me voir de toute urgence. Si bien que me voici. Où est Son Honneur ?

— Dans son cabinet, me répondit Wienick avec un geste théâtral. Cette porte. Donnez-vous la peine d'entrer.

J'aurais dû m'en douter, encore que ça n'eût pas changé grand-chose. Le Juge Bolt était assis derrière son bureau, souriant. Mais le sourire était purement mécanique : c'était sous l'effet de la rigidité cadavérique que les lèvres découvraient son coûteux dentier. Le visage était gris, les yeux regardaient fixement l'éternité. Une seule balle avait transpercé la tempe droite et traversé sa matière cérébrale pour ressortie au-dessus de l'oreille gauche. Oui, j'aurais dû m'en douter puisque Wienick appartenait à la Brigade criminelle. Quelle autre raison pouvait justifier sa présence, sinon le fait qu'on avait précipité le départ de quelqu'un vers un monde meilleur ?

Mon estomac se serra comme un poing et je quittai vivement la pièce.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ? me demanda Wienick avec un sourire qui n'était peut-être que de façade.

— Tué à bout portant, dis-je. N'étant pas sûr de viser juste, il s'est approché tout près de lui et a pressé la détente. Je crois avoir vu des traces de poudre autour de la blessure.

— Vous dites « Il s'est approché ». Qu'est-ce qui vous prouve que c'est un homme ? Il peut s'agir tout aussi bien s'agir d'une femme.

— Peut-être. C'était une façon de parler, rien de plus.

— Vous connaissez la femme du Juge ?

— Je l'ai rencontrée une fois.

— S'il faut en croire la rumeur, ils ne s'entendaient pas. Il semblerait qu'elle quittait de temps à autre son foyer pour s'offrir un peu d'exercice ailleurs.

— Je ne prête pas l'oreille aux rumeurs, Sergent.

— Ouais ... Quoi qu'il en soit, cette mort flanque par terre le procès contre Ira Madden.

— Nullement. Ils vont arguer d'un vice de procédure pour tout recommencer.

— Si bien que le contribuable devra casquer de nouveau. Tout ce temps et cet argent perdus !

— Oh ! Une goutte d'eau dans la mer, Sergent. Voyez tout ce que nous gaspillons en guerres et en fusées cosmiques. Pensez à tout ce que nous versions aux cultivateurs pour qu'ils ne fassent pas pousser ceci ou cela !

— Vous êtes communiste ou quelque chose comme ça ?

— Oh non ! Alors, où en est-on dans cette affaire ? A-t-on des indices ?

— Pas encore. Ou nous a alertés voici seulement une heure et nous attendons le médecin légiste .

— Qui vous a alertés ?

— La veuve.

— Vous a-t-elle appris quelque chose d'utile ?

— Elle nous a juste dit qu'elle était allée au cinéma en fin d'après-midi et l'avait trouvé comme ça en rentrant. Là-dessus, elle a piqué une crise de nerfs, tournant en rond dans la pièce et accusant les syndicats. Un numéro de première ! Son toubib a rappliqué en quatrième vitesse. Il lui a fait une prise de judo suivie d'une piqûre qui devait être carabinée, car en moins de deux minutes, la dame a pris la position horizontale. Elle roupille dans sa chambre.

— Des domestiques ?

— Une seule. Une bonne à tout faire. C'est son jour de congé.

— Si bien que le Juge était seul lorsque c'est arrivé ?

— Seul ... si l'on excepte son assassin.

— Remarquable déduction, Sergent ! Avez-vous retrouvé l'arme ?

— Qui serait assez stupide pour laisser sur les lieux de son crime une arme dont on pourrait retrouver l'origine ?

— Avez-vous fouillé la maison ?

Il me jeta un regard peiné :

— En long, en large et en travers. Rien.

Mais je décelai quelque chose de furtif dans son regard.

— Allons, Sergent, dites-moi bien tout.

— Vous êtes extra-lucide ou quoi ?

— Je sens toujours quand vous me cachez quelque chose ...

— Ne vous mêlez pas de ça, Maître. C'est quelque chose qui regarde uniquement la police. Si je me laissais aller à parler, le lieutenant m'écorcherait vif.

— Où est le lieutenant ?

— À un congrès qui se tient à Philadelphie.

— Lui et moi mettons toujours nos informations en commun, vous le savez bien. Alors, s'il vous plaît, Sergent, dites-moi de quoi il retourne.

Wienick demeura en proie à l'indécision, remuant ses lèvres en silence. Finalement il soupira en haussant les épaules et me dit :

— De l'autre côté du cabinet du Juge, il y a une chambre à coucher avec porte communicante. Cette pièce était pleine de fumée de cigarette et il y avait quantité de mégots dans le cendrier. L'assassin devait être assis là, attendant que le Juge rentre à la maison.

— Qui vous dit que ces cigarettes n'avaient pas été fumées par le Juge ?

— Il ne fumait que le cigare. Des havanes, s'il vous plaît, et des vrais. J'ai entendu dire qu'il se les procurait par l'intermédiaire d'un diplomate suédois.

— Alors c'était peut-être sa femme qui avait fumé ces cigarettes ?

— Elle nous a déclaré avoir renoncé au tabac quand il a été scientifiquement établi que cela favorisait le cancer. Et son médecin a confirmé la chose. Cela n'est toutefois pas probant car il arrive que, sous l'empire d'une grande nervosité, on revienne à ses vieilles habitudes, si mauvaises soient-elles.

— Vous êtes vraiment trop pressé de mettre ça sur le dos de la femme.

— Nous n'avons aucun autre suspect.

— Vous oubliez Ira Madden et ses « briseurs de grèves » ? Sans compter qu'il aurait pu aussi bien faire appel à quelque tueur patenté. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait recouru à un moyen aussi radical pour arrêter un procès.

— C'est possible, évidemment, et nous ne manquerons pas d'enquêter de ce côté-là. Nous aurons sûrement toute l'aide qu'il faut pour cela car, s'agissant de l'assassinat d'un juge, il n'est pas exclu que le F.B.I. vienne fourrer son nez dans l'affaire.

Les dents de Wienick me firent penser aux touches jaunies d'un piano lorsqu'il grimaça un sourire pour conclure :

— Et les gars du F.B.I. n'apprécieraient nullement qu'un débarbot se mêle de l'enquête.

— Je ne suis pas un « débarbot », Sergent, mais un avocat réputé.

— Je vous demande pardon.

— Pardon accordé. Et je ne me *mêle* pas de l'enquête. C'est le juge qui avait fait appel à moi. Quelque chose l'inquiétait, au sujet de quoi il souhaitait me voir.

— Et il n'avait pas tort d'être inquiet. Quels sont vos projets dans l'immédiat ?

— Je vais peut-être tout bonnement m'en retourner chez moi et oublier cette affaire.

— Ce serait une très sage décision. Néanmoins il est possible que le lieutenant désire vous parler quand il rentrera.

— Le lieutenant connaît mon numéro de téléphone et je ne compte pas m'absenter de New York.

Je m'immobilisai sur le seuil de la porte pour le gratifier d'un geste d'adieu :

— Bonne chasse, Sergent !

La disparition soudaine et brutale du Juge Edwin Marcus Bolt avait eu lieu trop tard pour le journal du soir. Le singulier est justifié car une ville comme New York — huit millions d'habitants — ne compte plus qu'un seul journal du soir, tous les autres ont disparu. Parce qu'ils étaient mal dirigés ou à cause des revendications excessives des syndicats ? Allez savoir ! Mais deux quotidiens du matin consacraient leur éditorial au drame, sans pouvoir lui trouver une explication satisfaisante.

Au début de l'après-midi, j'eus un autre coup de téléphone de chez Bolt, mais émanant cette fois de sa veuve. Pouvais-je venir assister à une réunion de famille qui aurait lieu vers cinq heures ? La fille que le Juge avait eue de sa première femme et son mari seraient là. Mais la veuve souhaitait que je vienne un peu plus tôt afin d'avoir un entretien en tête-à-tête avec moi.

Laura Bolt, née Pederson, était une grande blonde de type scandinave. À dix-neuf ans, elle avait été une cover-girl très demandée pour tout ce qui touchait à la haute couture ; à vingt-huit ans, elle avait épousé un magistrat jouissant d'une grande réputation, et à trente ans, elle se présentait comme une veuve aux yeux bleus assez écartés, à la carnation translucide, dont les dents parfaites mordillaient nerveusement les ongles. D'un geste impatienté, elle interrompit mes condoléances :

— J'ai besoin de votre aide, monsieur Jordan.

— Pour faire quoi ?

— La police m'a clairement laissé entendre que j'étais en tête de, la liste des suspects. Alors, j'ai peur des conséquences que cela peut avoir et j'ai besoin d'un avocat qui me conseille. Je sais que mon mari vous avait en haute estime. Au cours des dernières vingt-quatre heures qu'il a vécues, il avait prononcé plusieurs fois votre nom. C'est pourquoi je vous demande de m'assister.

— Avez-vous tué votre mari ?

— Non, répondit-elle avec force.

— Parfait.

Je me retrouvais donc mêlé à l'affaire, que cela plût ou non aux forces de l'ordre.

— Ils ne vous ont pas encore ouvertement accusée, n'est-ce pas ?

— Monsieur Jordan, ils ont visité cette maison de fond en comble, en portant une attention toute particulière à ma chambre à coucher et mes affaires personnelles : je sais qu'ils étaient à la recherche d'une arme. Or, je vous le répète : je suis innocente. J'admets qu'Edwin et moi ne formions pas un ménage très uni, mais nous connaissions encore de bons moments. J'étais heureuse de l'avoir épousé, car un juge et sa femme se situent assez haut dans l'échelle sociale. La personnalité d'un juge a quelque chose de ... comment dire ?

— Sacro-saint ?

— Pour les profanes, oui. La robe noire, le fait de siéger au tribunal et de condamner les gens, tout cela est terriblement impressionnant. En dépit de quoi, enchaîna-t-elle avec un geste expressif, il m'arrive de penser que c'est là seulement une façade.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai comme un soupçon qu'Edwin avait pu ternir son honneur.

— Comment cela ?

— Il avait des ennuis. De très gros ennuis. Et je crois que c'était pour cela qu'il voulait vous voir.

— Quel genre d'ennuis ?

— Corruption. (Le mot sembla lui brûler la bouche.) On disait qu'il s'était laissé acheter et il allait faire l'objet d'une enquête.

— De la part de qui ?

— Du Ministère de la Justice.

— Et qui lui aurait versé cet argent ?

— Ira Madden, dont Edwin présidait actuellement le procès.

— Comment savez-vous ça ?

— Edwin me l'avait dit. Je le voyais morose, inquiet, agité. Nous nous

trouvions dans un de nos bons moments et il s'était confié à moi, car il éprouvait un terrible besoin de le faire. Ça m'avait profondément secouée. J'ignore quelles preuves ils avaient et comment ils se les étaient procurées, mais si Edwin avait été innocent, si les accusations n'avaient reposé sur rien, je ne puis croire qu'il en aurait été bouleversé à ce point. Mon mari, monsieur Jordan, était un homme à la torture ... et il n'y avait rien que je pusse pour lui.

Je réfléchis aux révélations qu'elle venait de me faire.

Se pouvait-il que ce fût vrai ? Un homme ayant la position et l'importance du Juge Bolt acceptant un pot-de-vin ? Quel aurait été le *quid pro quo* ? Il est certain qu'un juge présidant un procès a beaucoup de poids. Il a mille moyens d'influer sur les débats : par son attitude, les expressions de son visage, les objections acceptées ou rejetées, et enfin la façon dont il résume ces débats. Mais le Juge Edwin Marcus Bolt se laissant aller à de telles manœuvres ? Il est vrai qu'on ne peut jamais rien affirmer. L'argent est un argument extrêmement convaincant. On dit que n'importe quel homme a son prix, le tout étant de connaître ce prix. Ira Madden disposait certainement de fonds énormes et ne tenait absolument pas à se voir condamner. Peut-être avait-il menacé le bon juge par personnes interposées, l'effrayant au point de l'amener à céder.

— Une question, dis-je. Avez-vous jamais vu, de vos yeux, le Juge en compagnie de quelqu'un d'Amalgamated Mechanics ?

— Quoi qu'ait pu être Edwin, monsieur Jordan, ça n'était sûrement pas un imbécile. Il ne se serait jamais ouvertement montré en compagnie de quelqu'un se rattachant au procès, fût-ce de très lointaine façon.

— Vous désirez que je vous aide, madame Bolt ?

— Bien sûr !

— Alors, s'il vous plaît, dites-moi franchement tout ce que vous savez. Le Juge était-il secrètement en rapport avec ces gens ?

Des lignes se creusèrent de chaque côté de sa bouche et elle mordilla la jointure de son pouce. Se levant, elle alla regarder par la fenêtre. En revenant vers moi, elle me dit d'une voix sourde :

— Edwin est mort. Je me dois de défendre sa réputation.

— Souciez-vous d'abord de la vôtre car, lui, plus rien ne peut lui nuire désormais. Pour vous disculper, il nous faut trouver un autre suspect.

Elle pesa la chose, puis hochait lentement la tête :

— Dimanche dernier, dans l'après-midi, Edwin était ici, travaillant avec Andy ...

— Un instant : qui est Andy ?

— Andrew Stock, son secrétaire.

— Bon, continuez.

— Ils avaient apporté avec eux des textes juridiques et ne voulaient pas être dérangés. Ils avaient donc débranché le téléphone dans le bureau de mon mari. S'il y avait une communication, je la prenais dans ma chambre.

— Le Juge et vous faisiez chambre à part ?

— Oui. Ayant souffert d'insomnie pratiquement toute sa vie, Edwin lisait la nuit ou se mettait même à marcher de long en large pour trouver le sommeil. Or, moi, un rien m'éveille, et vous savez ce que c'est : une femme a besoin d'un sommeil réparateur pour rester en beauté. Edwin le comprenait très bien et c'est même lui qui m'avait proposé d'avoir des chambres séparées.

— Bien. Donc, le dimanche en question, vous étiez chargée de répondre au téléphone.

— Oui. Il n'y a eu qu'un seul appel. Un homme, qui voulait parler au Juge. J'ai essayé de m'en débarrasser en lui disant que le Juge était occupé mais en vain. Il a continué d'insister et m'a finalement donné un nom, en me demandant d'avertir mon mari.

— Quel nom ?

— Oster ... Floyd Oster. Cela, vous dit-il quelque chose ?

— Et comment ! Floyd Oster est en quelque sorte l'exécuteur de basses œuvres d'Ira Madden. Vous êtes allée prévenir votre mari ?

— Oui.

— Alors Andrew Stock a pu entendre ce que vous disiez ?

— Eh bien, Andy a un appareil acoustique qu'il branche seulement lorsqu'il est en conversation. J'ignore donc s'il a ou non entendu ce que j'ai dit à Edwin.

— Et qu'a fait votre mari ?

— Il est allé dans la chambre voisine et a pris la communication.

Mauvais, ça, et même stupide. Le Juge aurait dû carrément se refuser à avoir le moindre contact avec des amis de Madden, afin qu'aucun soupçon ne puisse l'effleurer. La cupidité lui avait-elle fait perdre tout bon sens ?

On sonna à la porte d'entrée et Mme Bolt alla ouvrir.

Elle revint en compagnie de sa belle-fille et du mari de celle-ci.

Il ne fallait pas témoigner d'une observation particulièrement pénétrante pour savoir à quoi s'en tenir concernant Carol Denby. Lèvres minces, regard insatisfait, mains constamment en mouvement, elle était le type même de la femme à la fois frivole et exigeante. Vêtue de noir, elle avait des yeux aux bords rougis attestant qu'elle avait beaucoup pleuré durant la nuit. Son père avait été un très bel homme, il avait donc fallu quelque chromosome aberrant pour produire cette peu excitante créature. Elle ne cherchait pas à cacher qu'elle détestait Laura Bolt et l'on sentait que celle-ci le lui rendait bien. Son mari, Clive Denby, agent d'assurance, était un homme rondet, à l'air avantageux, bien pommadé et habillé, que l'on devinait totalement dépourvu du sens de l'humour.

Très sec avec Mme Bolt, il se montrait plein de sollicitude pour sa femme et, d'emblée, s'institua son porte-parole.

— À ce que j'ai compris, monsieur Jordan, vous étiez venu hier soir voir mon beau-père ?

— Exactement, oui.

— Voulez-vous me dire pour quelle raison ?

— Parce qu'il me l'avait demandé.

— Saviez-vous ce qu'il voulait ?

— Sur le moment, non. Mais maintenant, oui.

— Alors ? fit-il en posant ses mains sur ses hanches.

Ce genre d'attitude a le don de me hérissier ...

— Désolé, Denby. Il s'agissait d'une chose confidentielle. Si le Juge avait voulu que vous soyez au courant, il vous aurait pris pour

confident.

— Le Juge est mort. Ce qui règle définitivement toute histoire de secret professionnel.

— Vous vous trompez du tout au tout et ne savez pas de quoi vous parlez. Par ailleurs, cette règle n'a pas cours ici puisque le Juge ne m'avait pas demandé mon concours, ni dans les formes ni autrement.

Sa lèvre supérieure se souleva de façon expressive :

— Si vous n'avez jamais parlé au Juge, comment pouvez-vous savoir à quel sujet il souhaitait vous rencontrer ?

— Mme Bolt me l'a dit.

Pivotant sur place, Carol Denby fit face à sa belle-mère et demanda d'une voix stridente :

— À propos de quoi Papa voulait-il voir un avocat ?

— Laisse-moi m'occuper de ça, ma chérie, intervint son mari. Bon, Laura, nous avons le droit de savoir. De quoi s'agissait-il ?

— Je ne puis vous le dire sans l'autorisation de mon avocat.

— Votre avocat ? Qui c'est, votre avocat ?

— Scott Jordan ...

Il leva les bras :

— Quel besoin avez-vous d'un avocat ? Pourquoi vous en faut-il un ?

— Parce que je suis en butte aux soupçons de la police, ce que vous n'ignorez absolument pas, vous étant arrangé hier soir pour faire bien comprendre aux enquêteurs que tout n'allait pas pour le mieux entre Edwin et moi.

— Eh bien, c'est la vérité, non ?

— Mais pas à un tel point. Vous vous êtes employé à présenter les choses sous leur plus mauvais jour. J'en arrive à penser que vous me croyez coupable.

— Il n'y a que la vérité qui blesse, Laura.

— Allez au diable ! lui lança-t-elle avant de quitter la pièce en claquant la porte.

Visiblement content de lui, Denby se tourna vers moi :

— Vous chargerez-vous de sa défense, si elle est inculpée ?

— Nous n'en sommes pas encore là. Il est possible qu'on ne trouve pas de quoi l'inculper.

— Le revolver de mon beau-père a disparu. Qui d'autre que Laura pouvait savoir où il le gardait ?

— Le juge avait un revolver ?

— Oui. Un Colt 32 automatique.

— La police le sait ?

— Bien sûr. Je le leur ai dit.

Croisant les bras devant sa poitrine, Denby enchaîna :

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Assurerez-vous sa défense ?

— Mon métier est d'assurer la défense de personnes inculpées de crimes.

— C'est un foutu métier, vous ne trouvez pas ?

Face à un homme moins civilisé, Denby eût pu devoir recourir à son dentiste, mais je me bornai à secouer la tête avec commisération. Cela le décontenança et son regard renfrogné se tourna vers sa femme :

— Nous perdons notre temps avec ce type. Allons-nous-en d'ici, Carol.

— Pourquoi nous en aller ? riposta-t-elle avec acidité. Je suis ici chez moi autant que n'importe qui !

— Cela dépend du testament du Juge, lui dis-je d'un ton suave. Pour ce que vous en savez, il a peut-être laissé la maison à sa femme.

Cette idée ne lui était pas venue et l'emplit d'une folle inquiétude :

— Oh non !... Ce n'est pas possible ! La maison où j'ai grandi ! Clive, qu'est-ce qu'il raconte ?

Il darda sur moi un œil noir :

— Vous comptez vous charger aussi de faire homologuer le testament ?

— C'est à l'exécuteur testamentaire d'en décider, celui qui est désigné comme tel dans le testament.

— Il se peut que nous attaquions ce testament.

— Sous quel prétexte ? Qu'il a été écrit sous la contrainte ? Ou que le Juge était *non compos mentis* ?

— Il n'était certainement pas en possession de tous ses esprits, glapit Carol Denby, lorsqu'il a épousé cette créature !

— Vous perdriez votre temps et votre argent. Trop de gens connaissaient le Juge Bolt comme l'un des magistrats les plus sagaces et les plus équilibrés.

— Il était obsédé par cette femme, *mesmérisé* ! Elle le menait par le bout du nez !

Ma patience a des limites et cela avait suffisamment duré. Sans un mot de plus, je tournai les talons et marchai vers la porte, sachant qu'ils m'imiteraient sans tarder. Il n'existait pas de maison assez grande pour abriter à la fois Laura Bolt et les Denby.

Arrivé dehors, je regardai ma montre. L'après-midi n'était pas encore très avancé. J'ai beau détester le métro, ça n'en reste pas moins le seul moyen de transport rapide dont on dispose à Manhattan.

Le Palais de justice de Foley Square est un haut building beaucoup plus fonctionnel qu'élégant. Ayant consulté le panneau du grand hall, je pris ensuite un des ascenseurs pour gagner le cabinet du Juge Edwin Marcus Bolt, dans l'antichambre duquel je trouvai Andrew Stock. Trapu, trente-cinq ans environ, il avait un visage de chien pékinois, une blondeur malade et des lunettes à double foyer qui grossissaient ses yeux.

Il me parut apathique, triste et comme abandonné.

Au fond, il y avait de quoi. Tout nouveau juge nommé à la place de Bolt aurait sûrement une équipe à lui, et se passerait donc des services d'Andrew Stock.

En me voyant entrer, il brancha son appareil acoustique. Le fait de pouvoir s'isoler des bruits ambiants devait lui permettre de se

concentrer plus facilement lorsqu'il était aux prises avec quelque point de droit épineux. Comme j'avais plaidé devant le Juge Bolt moins de sept mois auparavant, mon nom était familier à Stock.

Après avoir dit ce qui convenait touchant la mort de son employeur, je lui expliquai quelles étaient mes attaches avec l'affaire. Il opina d'un air morose.

— Oui, je savais que le Juge vous avait téléphoné. C'est même moi qui avais composé votre numéro sur le cadran. Aussitôt après avoir appris la nouvelle, nous avons discuté des différentes alternatives.

— La nouvelle de l'enquête pour corruption ?

Il cligna des yeux derrière ses lunettes et humecta ses lèvres :

— Vous êtes au courant ? Je croyais qu'il était déjà mort lorsque vous étiez arrivé chez lui ?

— C'est sa femme qui m'a mis au courant. Y avait-il quelque chose pour étayer cette accusation ?

Il allait nier que ce fût possible, mais il déglutit, haussa les épaules et se borna à déclarer :

— Je n'en sais rien ... Je n'en sais vraiment rien. C'est dur à croire, mais je crains de devoir convenir que ça n'est pas impossible.

— Ira Madden ?

— Un de ses hommes, oui, agissant pour le compte de Madden.

— Floyd Oster ?

Stock acquiesca :

— Lui-même.

— Et vous croyez possible que le Juge ait succombé à la tentation ?

Il hocha lentement la tête :

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a été trop secoué par l'annonce de cette enquête. Je ne l'avais jamais vu aussi nerveux, agité. S'ils avaient la preuve de sa culpabilité, vous savez ce que ça signifiait. Le déshonneur. La fin de sa

carrière. La diminution de ses revenus. Peut-être même l'emprisonnement. Toute une existence gâchée.

— Mais s'il rendait néanmoins une sentence défavorable ?

— Après avoir accepté leur fric ? Vous imaginez-vous qu'on puisse jouer impunément un tour pareil à Madden et ses séides ?

— Vous assistiez aux débats ?

— Non.

— Mais vous avez eu des échos du procès ?

— Oui. Ça bardait entre le Juge et le représentant du ministère public.

— Alors c'est que Bolt remplissait son contrat. En dépit de quoi, il a été tué. Verriez-vous Mme Bolt sur la liste des suspects ?

— Ce n'était pas un bon ménage. Voyez-vous, le Juge travaillait beaucoup chez lui. Nous effectuions nos recherches ici, mais la plupart des allocutions au jury et des jugements étaient rédigés à la maison. Je m'y trouvais souvent pour l'aider. Il m'avait fait installer un petit bureau dans la chambre, afin de pouvoir s'isoler dans son cabinet de travail. Parfois Mme Bolt venait l'y rejoindre et il m'arrivait d'entendre leurs discussions si mon appareil était branché.

— À propos de quoi se disputaient-ils ?

— À propos d'argent, le plus souvent. Mais parfois aussi parce qu'elle restait dehors jusqu'à des heures impossibles. C'était un vrai panier percé que cette femme ... Quand les factures arrivaient, à la fin du mois, il sautait au plafond. Elle dépensait l'argent comme si ça lui brûlait les doigts.

Le Juge avait donc besoin d'argent, pensai-je, et il est très possible qu'Ira Madden lui ait fait une proposition tentante.

— J'ai entendu dire qu'il avait un revolver ?

— Oui, avec permis et tout.

— Pourquoi ? Bolt était un homme respecté. Il ne se déplaçait pas avec une fortune en bijoux. Et ça n'est pas pour la chasse qu'on achète un revolver.

— Il adorait s'exercer au tir. Il avait fait aménager spécialement le sous-sol. Et c'était une fine gâchette. Mais le revolver avait aussi une

raison pratique. Plusieurs des types condamnés par le Juge avaient proféré des menaces à son endroit, jurant de lui régler son compte lorsqu'ils seraient libérés. C'est alors qu'il a demandé un permis de port d'arme.

Je me demandai si la police était au courant de cela et enquêtait dans les pénitenciers fédéraux.

— Quels sont vos projets personnels, monsieur Stock ?

D'un air abattu, il me répondit :

— Je n'en sais vraiment rien. Il est trop, tard maintenant pour que je me lance dans le privé. Vous n'auriez pas besoin d'un collaborateur connaissant bien le droit ? s'enquit-il en levant vers moi un regard où brillait un vague espoir.

— Si c'est le cas, je penserai sûrement à vous. Et je vais voir dans mes relations.

Cela parut le reconforter un peu. Il esquissa un sourire et un geste de la main comme je refermais la porte.

Dans le hall, il y avait des cabines téléphoniques et j'appelai le Sergent Wienick à la Brigade criminelle. Il ne parut pas autrement réjoui d'entendre ma voix. Je lui demandai où en était l'autopsie.

— Terminée, Maître. Mort instantanée due à une balle ayant pénétré dans le crâne. Le second coup de feu était superflu. Vous voulez que je vous lise tout le rapport ?

— Non, non : Mais qu'est-ce que ce second coup de feu ?

— Une autre balle qui lui a traversé le cœur. Vous n'aviez pas examiné le corps avec suffisamment d'attention. À moins que vous ne vous soyez laissé abuser par l'absence de sang.

— Expliquez-vous un tout petit peu plus, de grâce !

— Eh bien, il n'y avait pour ainsi dire pas de sang sur la chemise du Juge. Je vous laisse le soin de conclure.

— A-t-on retrouvé les projectiles ?

— Ouais ... L'un sur le bureau du Juge, l'autre logé contre sa colonne vertébrale.

— Quel calibre ?

— Trente-deux automatique.

— Pourquoi « automatique » ?

— Parce qu'un automatique éjecte les douilles, mon cher Maître, et que nous les avons ramassées toutes les deux ...

— Je crois que le Juge possédait lui-même un 32 automatique ?

— Exact. Et nous l'avons trouvé.

— Où ça ?

— Collé avec de l'albuplast sous l'aile arrière gauche de la voiture de votre cliente. Nous lui avons fait part de cette découverte, voici une demi-heure, et depuis elle ne cesse de vous réclamer à tous les échos, disant qu'elle s'est assuré tantôt votre concours. Voulez-vous me dire pourquoi diable une femme innocente tiendrait à s'assurer un défenseur avant d'avoir été accusée de quoi que ce soit ? Alors notre expert en balistique est au travail, et je suis prêt à vous parier ce que vous voudrez qu'il établira que le Juge a été descendu à l'aide de cette arme.

— Mais le mobile, objectai-je. Quel pourrait être le mobile ?

— L'argent, Maître, l'argent. J'ignore quelle était la fortune du Juge, mais voici un mois à peine il avait souscrit une assurance sur la vie de cinq cent mille dollars. Ce tas d'oseille ne vous semble-t-il pas pouvoir constituer un mobile ?

— Qui en est le bénéficiaire ?

— Je n'ai pas encore vu la police d'assurance, mais qui pensez-vous que ce puisse être ?

— Ça complique la situation.

— Non, Maître, non : ça la simplifie. Mais je parle trop. Le lieutenant dit que, à ma naissance, la sage-femme aurait mieux fait de me couper la langue plutôt que le filet. Donc, fin de la conversation. Surtout que maintenant vous êtes dans le camp adverse. Si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous au district attorney. Désormais, c'est lui que ça regarde. Je vous demande seulement de rappliquer ici en quatrième vitesse, pour que la veuve du Juge cesse de réclamer son avocat à cor et à cri !

Et il raccrocha.

Laura Bolt n'avait pas été encore formellement inculpée et se trouvait en garde à vue. On l'avait traitée avec une relative déférence, ne manquant pas de l'informer dès le début de sa détention, qu'elle avait droit à l'assistance d'un avocat. Elle était suffisamment avisée pour savoir tenir sa langue, mais dans cet environnement elle se trouvait hors de son élément, si bien qu'elle était très pâle et comme désespérée. Nous fûmes autorisés à avoir un court entretien. Je promenai mon regard autour de la pièce où nous nous trouvions, en quête de micros, mais je ne repérai rien.

— Parlez bas, dis-je. Que savez-vous au sujet du revolver ?

— Absolument rien.

— Vous saviez que votre mari en possédait un ?

— Oui.

— Où le gardait-il ?

— Dans le tiroir de sa table de chevet.

Secouant la tête, elle ajouta dans un chuchotement fébrile :

— Mais je ne l'ai pas pris, je ne m'en suis pas servie et je ne l'ai pas caché !

— Votre mari vous avait-il parlé d'une nouvelle assurance. sur la vie qu'il venait de souscrire ?

— Oui. Il avait beaucoup emprunté sur l'ancienne, si bien qu'il n'en restait plus grand-chose. Il voulait donc souscrire une nouvelle police, ou désirait que ce soit Clive Denby qui l'établisse.

— Vous en connaissez le montant ?

— Un demi-million de dollars. Il disait que la commission serait une aubaine pour Clive.

— Qui était bénéficiaire de cette assurance ?

— La succession de mon mari.

— Avait-il fait un testament ?

— Bien sûr ! Il l'avait rédigé lui-même et Andy Stock l'avait tapé à la

machine.

— Ce testament se trouve dans un coffre à la banque ?

— Je ne le pense pas. Edwin m'avait dit, je m'en souviens, garder la plupart de ses papiers importants dans un coffre se trouvant dans son cabinet, au Palais de Justice. Il m'avait fait remarquer que c'était aussi sûr que dans une banque, et d'un accès beaucoup plus facile.

En un sens, il avait raison. Il paraissait très peu probable que quelqu'un s'introduisît dans le Palais de justice pour cambrioler le cabinet d'un juge. Et s'il avait besoin d'un document, Bolt pouvait se rendre dans son cabinet n'importe quand, même la nuit.

— Si c'est vous que votre mari a nommé dans son testament comme exécuteur testamentaire, voulez-vous que je m'occupe de l'homologation ?

— Oui.

Je pris mon stylo et, sortant de mon attaché-case une feuille de papier, je rédigeai une formule de procuration, où elle signifiait également me prendre comme avocat, et je la lui fis signer. En me rendant le stylo, elle posa une main sur mon bras :

— Vont-ils me garder ici cette nuit ?

— Malheureusement, oui. Vous allez rester en garde à vue jusqu'à l'audience préliminaire.

— Et ensuite, que m'arrivera-t-il ?

— Vous serez envoyée devant la Chambre d'accusation.

— M'accordera-t-on une mise en liberté sous caution ?

— Non, pas dans une affaire de meurtre.

Ses yeux s'embuèrent :

— Oh ! Mais que veulent-ils donc me faire ?

— Quoi que ce soit, je m'efforcerai de l'empêcher, répondis-je. Quant à vous, vous connaissez votre rôle : aucune déclaration, bouche cousue, et n'en démordez, pas. Compris ?

Elle hocha la tête me gratifiant d'un pauvre sourire. Un coup de fil au cabinet du Juge Bolt me permit d'attraper Andrew Stock juste comme

il allait rentrer chez lui. Je lui demandai s'il se rappelait qui le Juge avait désigné comme exécuter dans son testament. Il se le rappelait, c'était la femme du Juge. Je lui appris qu'elle s'était assuré mes services pour l'homologation. Il n'était pas encore au courant de son arrestation.

— Avez-vous accès au coffre qui se trouve dans le cabinet du Juge ?

— Oui, j'en ai une clef.

— Parfait. Je voudrais voir le testament et peut-être le présenter demain matin au magistrat chargé de l'homologation. S'il vous plaît, emportez-le chez vous et je passerai le prendre plus tard.

Il acquiesça et me donna son adresse, témoignant d'un pitoyable désir de m'être utile.

Je savais qu'Ira Madden avait été remis en liberté sous caution. Évidemment, tant qu'il s'agissait seulement de détournements de fonds, ça ne posait guère de problème, l'argent pouvant toujours être remboursé alors que, lorsqu'un meurtre a été commis, rien ne peut plus y remédier. Je me rendis compte que toute tentative pour voir Madden était par avance vouée à l'échec. Ses séides devaient monter la garde autour de lui et il n'était pas exclu que la disparition du juge fit l'objet d'une petite fête entre intimes. Tout avocat sait que, en pareille occurrence, plus un procès est retardé, mieux c'est pour l'inculpé ...

Je changeai donc mon fusil d'épaule et un annuaire du téléphone me fournit le numéro de Floyd Oster, ainsi que son adresse. Il habitait dans une maison rénovée, près du Lincoln Center. Dans un tel voisinage, Floyd Oster acquerrait peut-être par osmose un peu de culture ! En montant l'escalier, je me rendis compte que je partais à l'assaut sans avoir établi un plan de campagne. J'allais devoir progresser au jugé.

Un petit homme à l'air pas commode vint m'ouvrir, en T-shirt et une bouteille de whisky vide à la main ...

— Monsieur Oster ? m'informai-je.

— Qui êtes-vous ?

— Vous n'avez probablement jamais entendu parler de moi. Je m'appelle Scott Jordan et je suis avocat.

— Votre nom ne m'est pas inconnu.

Sa voix donnait l'impression que quelqu'un lui avait sérieusement démolì le larynx.

— Pourrions-nous avoir un entretien ?

— À quel sujet ?

— Ira Madden et le juge Edwin Marcus Bolt.

Déjà peu ouvert, le visage se ferma complètement.

— Le Juge est mort.

— Oui, mais Ira est encore vivant.

— Que venez-vous faire là-dedans ?

— La veuve du Juge m'a pris comme avocat.

— Pour quoi faire ?

— Assurer sa défense. Ils pensent qu'elle a tué son mari.

Il sourit, si tant est que cette torsion de lèvres minces pût passer pour un sourire.

— Et alors ?

— J'ai pensé que vous pourriez m'aider.

— Ah ouais ? Comment ça ?

— La veuve du Juge a besoin de fonds, ne serait-ce que pour payer mes honoraires. Je voudrais donc savoir où se trouve l'argent.

— Quel argent ?

— Celui que vous avez versé au Juge pour qu'il pèse du bon côté de la balance.

D'une voix qui n'était plus qu'une sorte de murmure mauvais, il me rétorqua :

— Ça va pas, non ? Faut que vous soyez dingue pour proférer une pareille accusation ! Vous savez quel est le tarif pour tentative de corruption d'un juge ?

— Il est moins élevé que si vous en tuez un.

— Ça, c'est pas mes oignons. Allez donc défendre votre cliente !

— Elle est innocente.

— Eh bien, prouvez-le devant le tribunal.

— C'est ce que je compte faire en montrant qui a vraiment fait le coup.

Il comprit et un nerf se mit à tressauter sur sa tempe.

— Foutez-moi donc la paix. Si nous avons acheté le Juge, pourquoi l'aurions-nous descendu ? De deux choses l'une : ou bien ...

Il n'en dit pas plus car, débouchant de l'étage au-dessous, deux jeunes costauds à la coupe de cheveux réglementaire et aux joues bien rasées venaient de nous rejoindre en s'enquérant poliment :

— Floyd Oster ?

— C'est lui, dis-je en pointant le doigt.

— Et vous, monsieur, qui êtes-vous ?

— Un simple visiteur venu demander un renseignement.

— Je crains que vous ne l'obteniez pas de sitôt, monsieur. Nous avons un mandat d'arrêt au nom de Floyd Oster.

Il l'exhiba, tout en précisant :

— F.B.I. Le chef d'accusation est : corruption d'un haut fonctionnaire.

Je me rabattis de côté, afin de ne pas me trouver dans la ligne de tir si jamais Oster était assez fou pour opposer de la résistance. Mais les deux gars avaient été bien entraînés ; ayant en un clin d'œil empoigné Oster chacun par un bras, ils l'emmenaient déjà dans l'escalier, si vite que c'était à peine si ses pieds effleuraient les marches.

Je descendis derrière eux et les regardai embarquer Oster dans une voiture qui démarra aussitôt. En dépit de ses airs bravaches, j'avais l'impression qu'Oster ne tarderait pas à cracher le morceau. Si fête il y avait, celle organisée par Ira Madden était, à tout le moins, prématurée.

Soudain j'eus conscience d'avoir grand-faim. J'avais passé ma journée à m'occuper de cette affaire, sans rien me mettre sous la dent depuis le matin. Je m'offris donc sans plus tarder un steak confortable, et une

grande chope de bière. Après quoi je me sentis de nouveau en pleine forme pour aller chercher les dernières volontés du Juge Bolt chez son secrétaire.

Il habitait au cinquième étage d'un vieil immeuble de Lexington Avenue. Dans l'appartement, la radio diffusait de la musique classique. Je sonnai et attendis. Je sonnai de nouveau et attendis encore. Tournant la poignée, je constatai que la porte n'était pas fermée.

La musique était de Wagner et on ne peut plus appropriée. À l'aide d'un couteau à découper, quelqu'un avait tranché la gorge d'Andrew Stock d'une oreille à l'autre.

Je faillis en restituer mon steak.

M. Stock n'avait plus à se faire de souci pour son avenir, tous ses problèmes venaient d'être réglés : il était allé rejoindre son défunt patron. Je ne pris pas la peine d'appeler un médecin : c'eût été lui faire perdre son temps. Ce dont Andrew Stock avait désormais besoin, c'était d'un croquemort.

Je repérai son attaché-case posé sur une commode. En pesant dessus avec mon coude, je parvins à en manœuvrer la fermeture à glissière sans laisser d'empreintes. Je n'eus aucun scrupule à me saisir du testament. Un rapide regard m'apprit que, à quelques legs près, le défunt avait fait de ses biens deux parts égales : l'une pour sa femme, l'autre pour sa fille. Repliant le document, je le fourrai dans la poche intérieure de mon veston.

Me servant alors du téléphone d'Andrew Stock, j'appelai le Sergent Wienick. En apprenant les dernières nouvelles, il égrena quelques jurons bien sentis.

Photographes, gars du labo, experts en tout genre, toubib y compris, avaient fait ce qu'ils avaient à faire, puis le défunt avait été promptement emmené vers la morgue.

À présent, le Sergent Wienick et moi nous trouvions dans une voiture de la police pour aller voir Carol et Clive Denby. J'avais besoin de certaines précisions touchant la police d'assurance récemment souscrite par le Juge. Je savais qu'aucun des Denby ne m'eût même donné l'heure, mais ils se montreraient certainement 'plus coopératifs si le sergent était là pour m'appuyer.

Wienick avait eu le feu vert en ce qui me concernait.

— Maître, j'ai eu une communication interurbaine avec le lieutenant et il m'a dit que nous pouvions travailler tous les deux la main dans la main. Alors voici où nous en sommes. La balistique a fini son boulot et ça me paraît cuit en ce qui concerne Mme Bolt. Les balles qui ont tué son mari ont été tirées par l'automatique que nous avons découvert planqué sous l'aile arrière de sa bagnole.

— Je n'en avais jamais douté.

— Ça ne vous tracasse pas ?

— Un peu, si.

— Et savez-vous ce que nous avons encore découvert ?

— Quoi donc ?

— Une boîte à chaussures bourrée de fric, des gros billets, cinquante mille dollars. Le F.B.I. pense que c'est de l'argent que le Juge avait reçu d'Ira Madden.

— Qu'est-ce qui les a mis au parfum ?

— Cela faisait plus d'un an qu'ils avaient Madden sous surveillance. Son téléphone étant branché sur une table d'écoute, ils ont entendu des propos compromettants, qui les ont amenés à aller cueillir Floyd Oster.

— Oui, je sais.

Il haussa un sourcil :

— Qui vous l'a dit ?

— J'étais présent quand ils sont venus l'arrêter.

— Les gars de Madden n'ont pas dû lésiner, car même Andrew Stock a été inclus dans la distribution. Lui, c'est dans une chaussure, en bas de son placard, qu'il avait planqué trois mille cinq cents dollars en billets de cinquante tout neufs. Qu'est-ce que ce nouvel engouement pour les godasses ? Les gens n'ont donc plus confiance dans les banques ?

Je ne lui répondis pas, car ça carburait dans ma tête et toutes les petites pièces de puzzle commençaient à me laisser entrevoir le tableau.

Les Denby nous accueillirent sans plaisir aucun et, de sa voix nasillarde, Carol ouvrit aussitôt le feu :

— J'ai entendu à la radio qu'on avait arrêté ma belle-mère. Est-ce vrai, Sergent ?

— C'est vrai, confirma-t-il.

— Bon, fit-elle avec satisfaction. Ça ne me surprend pas. Dès le premier instant où je l'ai vue, cette femme m'a inspiré de la méfiance. Elle n'en avait qu'après l'argent de, mon père. La seule chose que je déplore, c'est qu'on ait supprimé la peine de mort dans cet État. J'espère au moins qu'elle sera condamnée aux travaux forcés jusqu'à la fin de ses jours. Ça la dressera !

— Si Laura est coupable, nous entendons qu'elle soit châtiée comme il convient, appuya Clive Denby. Y a-t-il quoique ce soit que nous puissions faire pour vous aider dans votre enquête, Sergent ?

— Jordan, ici présent, désire vous poser quelques questions.

J'eus droit à un regard de désapprobation à peine voilée :

— N'est-ce pas assez irrégulier, Sergent ? Jordan représente l'accusée. Comme il doit s'employer à la disculper, vous vous trouvez tous deux à travailler en sens contraire ?

— Nous voulons simplement établir toute la vérité, monsieur Denby.

Il eut un haussement d'épaules empreint de lassitude et son regard se centra sur moi.

— Je crois que vous aviez récemment établi une nouvelle police d'assurance-vie pour votre beau-père ?

— Il y a huit ou neuf mois, oui.

— Une assurance d'un demi-million de dollars ?

— Cela n'a rien d'inhabituel pour un homme de sa condition.

— Et vous saviez, bien sûr, que cette assurance était souscrite au bénéfice de sa succession ?

— Évidemment.

— Saviez-vous aussi que, selon son testament, sa femme et sa fille se trouveraient partager par moitié le montant de cette assurance ?

— Il me l'avait dit, oui.

— Je suppose que cette assurance avait déjà pris effet lorsque le Juge est mort ?

— Oh oui ! Mon beau-père se montrait extrêmement ponctuel pour le paiement des primes. Il était donc à jour.

— La police contient-elle aussi cette délicieuse clause prévoyant un capital doublé en cas de mort violente ou par accident ?

— Oui.

Les lèvres de Wienick émirent un sifflement expressif :

— Vous voulez dire que les cinq cent mille dollars en sont devenus un million, parce que quelqu'un a tiré une balle dans la tête du Juge ?

Détail exact mais quelque peu indécent à souligner en présence des héritiers. Il est vrai que Wienick n'était pas à ça près ...

— En effet, oui, Sergent, dis-je en me tournant vers Denby. Et dans cette police est-il également prévu une clause de nullité en cas de suicide ?

— Oui. C'est une clause standard pour ce genre de contrats. Le suicide entraîne automatiquement l'annulation de la police.

— Donc, si le juge s'est fait sauter la caisse, votre femme ne touchera rien.

Carol Denby en eut un hoquet :

— C'est mal de dire une chose comme ça, Sergent. Pour se suicider, il faut avoir le cerveau dérangé.

— Mais précisément ! rétorquai-je en la gratifiant d'un clin d'œil. Ne m'avez-vous pas dit vous-même que votre père ne devait pas avoir toute sa raison lorsqu'il a épousé Laura ?

— Une minute, Maître, une minute ! intervint Wienick. Donnez-vous à entendre que personne n'a tué le Juge Bolt, que nous nous sommes fourré le doigt dans l'œil, et qu'il s'est tout bonnement suicidé ?

— Je ne le donne pas à entendre, rectifiai-je, je le proclame hautement. Le Juge n'a pas été assassiné. Il a pris son propre revolver, l'a approché de sa tempe, a pressé la détente et s'est fait sauter la cervelle.

Carol Denby poussa un cri strident, plaquant ses deux mains sur sa gorge en un geste d'extrême détresse.

Son mari dit, avec un mépris hautain :

— Cet homme est dément, Sergent. Il ne sait plus ce qu'il dit.

Le regard de Wienick s'étrécit, sondant le mien :

— Expliquez-nous un peu comment vous voyez ça, Maître ?

— Le Juge Bolt, dis-je, était en proie à une terreur mortelle, depuis qu'il savait devoir faire l'objet d'une enquête pour s'être laissé acheter. Se sachant coupable, il ...

— Mon père, s'écria Carol Denby d'une voix suraiguë. Se laisser *acheter* ? Que racontez-vous là ?

— Nous avons découvert cinquante mille dollars dans une boîte à chaussures, lui lança Wienick. D'où diable pensez-vous que lui venait ce fric ?

Elle agita désespérément les mains, n'arrivant pas à prononcer une seule parole. Elle se calma un peu quand son mari l'entoura d'un bras protecteur.

— Lorsqu'il a été informé de cette enquête imminente, dis-je, le Juge a compris qu'il était perdu. Il avait peur que l'homme ayant servi d'intermédiaire, Floyd Oster, accepte de transiger avec la police et de témoigner contre lui. Il n'avait pas besoin d'une boule de cristal pour voir alors quel avenir l'attendait : le déshonneur et une peine de prison. C'était trop. Il n'avait pas le courage d'y faire face. À bout de nerfs, rendu à demi-fou par le désespoir, il n'avait vu d'autre issue que de se tirer une balle dans la tête.

— Allons donc ! Ça ne tient pas debout ! m'objecta Denby. Si mon beau-père s'est tué, qu'est devenue l'arme ?

— Vous l'avez prise, dis-je.

— *Quoi !*

— Vous l'avez prise, Denby. Vous êtes arrivé à la maison peu de temps après le drame. Vous êtes allé dans le cabinet de votre beau-père et vous l'avez vu assis derrière son bureau, mort. Vous avez tout de suite mesuré les conséquences : un demi-million de dollars s'envolaient en fumée. Une perte énorme. Alors vous avez décidé d'empêcher ça. Le

revolver était tombé par terre et vous l'avez ramassé. Il vous fallait décamper au plus vite mais avant tout, pour l'assurance, il importait que le meurtre ne fit aucun doute. Alors, vous avez tiré une autre balle dans la poitrine de votre beau-père. Comme ça, ce n'était plus cinq cent mille, mais un million de dollars qui iraient à la succession.

Un tic tordit spasmodiquement la lèvre de Denby :

— Diffamation devant témoins ! lança-t-il d'une voix rauque.

J'éclatai de rire :

— J'en accepte l'augure ! Et puisque vous parlez de témoins, il y en avait effectivement un ...

La main de Wienick s'abattit sur mon bras :

— Un témoin ? Qui ça ?

— Andrew Stock, dis-je. Le secrétaire du Juge. Stock a tout vu.

— Comment le savez-vous ?

— Vous vous rappelez les mégots de cigarettes et la fumée ? C'était lui. Comme à son habitude, il travaillait dans la pièce voisine, la chambre à coucher. Il n'entendit pas la première détonation parce que son appareil acoustique n'était pas branché, comme c'était souvent le cas lorsqu'il voulait être tout à son travail. Puis ayant, sans doute, découvert un précédent ou quelque chose faisant jurisprudence, il a voulu en faire part au Juge, et il a automatiquement tourné le bouton de son appareil en se dirigeant vers la porte de communication. C'est ainsi qu'il a entendu le second coup de feu. Entrouvrant la porte, il a vu Denby debout, le revolver à la main. Il a éprouvé un tel choc qu'il n'a même pas proféré une parole, ne pensant plus qu'à s'enfuir pour sauver sa vie. Peut-être est-il même allé jusqu'à se cacher dans un placard.

Clive Denby grimaça un hideux sourire :

— Tout cela n'est qu'imagination ... Pure imagination !

— Non, Denby, il y a aussi des faits. Ainsi, la seconde blessure n'a pratiquement pas saigné. Cela signifie que le Juge était déjà mort. Vous auriez dû y penser, Denby. Mais, bien sûr, dans des moments pareils, on ne saurait penser à tout !

— Vous seriez dans l'impossibilité de prouver ce que vous avancez.

Stock est mort.

En entendant cela, le Sergent Wienick ne put réprimer un sursaut.

— C'est exact, dis-je. Mais comment le savez-vous ? La radio n'en a pas encore parlé. Si vous le savez, c'est parce que vous l'avez tué vous-même. Ce pauvre raté, d'Andrew Stock ... Quand il a repris ses esprits, il s'est rendu compte qu'il avait perdu sa place. Plus de boulot, plus d'argent. Et puis il a entrevu une possibilité. Il détenait une information. Il savait quelque chose qui valait de l'argent. Pourquoi ne pas en tirer profit ? Et alors, Denby, il vous a réclamé une part de l'argent que verserait l'assurance, mais payable tout de suite. Dans la situation où vous vous trouviez, vous n'aviez pas le choix. Mais vous n'avez pu rassembler que trois mille cinq cents dollars seulement. Nous les avons découverts dans l'appartement de Stock. Vous les aviez cherchés, hein ? Mais vous ne les avez pas trouvés, parce que vous étiez trop pressé et n'aviez pas regardé au bon endroit. Il les avait cachés dans une de ses chaussures.

— Vous avez décidément beaucoup d'imagination, me répliqua Denby. Mais rien de plus.

— Vous croyez ? À supposer que l'on examine votre compte en banque, que constatera-t-on ? N'avez-vous pas effectué un retrait de trois mille cinq cents dollars au cours des dernières vingt-quatre heures ?

Il me suffit de voir son visage pour connaître la réponse. Il parut se ramasser sur lui-même, tel un reptile venimeux s'apprêtant à mordre et sa femme s'écarta de lui, le regardant avec une sorte d'incrédulité horrifiée.

— Ce pauvre petit clown triste d'Andrew Stock ne savait pas où il avait mis les pieds. Il ignorait qu'il n'existe qu'un seul moyen efficace de traiter avec un maître-chanteur. Si vous ne voulez pas qu'il vous saigne à blanc en renouvelant ses exigences, le seul remède est de lui régler son compte une fois pour toutes. Et c'est ce que vous avez fait. Vous l'avez tué dans sa propre cuisine, avec un couteau à découper.

Attentif et aux aguets, Wienick s'était rapproché.

Sans quitter Denby du regard, il me dit :

— Dois-je comprendre que ce type a voulu accabler la femme du Juge en allant planquer le revolver dans sa voiture ?

— Oui, exactement. Oh ! Le bonhomme est retors ! Il a tout fait pour

égarer la police. Si ça marchait, si la veuve était accusée et condamnée, la femme de Denby recueillait la succession en totalité car, aux termes de la loi, un assassin ne peut hériter de sa victime. On a peine à croire qu'il ait pu, de sang-froid, vouloir laisser condamner pour meurtre une femme innocente. Mais il n'a éprouvé aucun scrupule, car il la détestait.

Fiévreux, le regard de Denby était devenu anormalement brillant et sa respiration faisait penser à celle d'un bronchiteux. Il continuait de secouer la tête.

— Quoi que vous puissiez penser de Laura Bolt, dis-je, une chose sûre, c'est qu'elle n'est pas idiote. Aussi ne lui serait-il jamais venu à l'idée de cacher l'arme du crime dans sa propre voiture. Elle aurait été au moins assez maligne pour aller la jeter dans l'Hudson.

À présent, de la racine des cheveux au menton, le visage de Denby était humide de sueur. D'une voix rauque, il dit :

— Pas de preuve. Vous n'avez pas de preuve. Pas l'ombre d'une preuve !

— Erreur, rétorquai-je, profonde erreur. N'avez-vous jamais entendu parler du test du nitrate ? Quand quelqu'un tire un coup de feu, des grains de poudre non consumée volent en arrière et s'incrustent dans la peau de sa main : on appelle ça le « tatouage de la poudre » et il permet d'établir si vous avez ou non tiré un coup de feu. En effet, Denby, ces traces de poudre ne s'en vont pas avec de l'eau et du savon. Il faut extraire chaque minuscule grain avec une pince. Ils vont vous soumettre au test, c'est sûr, et vous n'avez aucun moyen de les en empêcher. Y a-t-il en ce moment des grains de poudre au nitrate incrustés dans votre main, Denby ?

Fermant les poings, il les tint un instant serrés contre sa poitrine. Puis il ouvrit sa main droite, la regarda ; alors, il perdit complètement les pédales. Pris de rage, il se mit à hurler des obscénités et bondit vers moi, mais je m'effaçai et, comme il plongeait devant lui, Wienick lui asséna le coup du lapin sur la nuque. Denby tomba à genoux, au bord de la suffocation. Sa femme poussa un long cri désespéré et se cacha le visage dans ses mains.

Ni l'un ni l'autre ne m'inspira beaucoup de pitié.

LA RUE DES COYOTES

(*Coyote Street*)

par GARY BRANDNER

C'était un tout petit bout de femme.

Je voyais sa silhouette, découpée sur la vitre dépolie de la porte de mon bureau, tandis qu'elle déchiffrait mon nom : « D. Stonebreaker, détective privé ». Elle hésita par deux fois, allongea la main vers la poignée, prit une profonde inspiration, redressa les épaules, et entra.

Sur le moment, elle ne dit rien. Elle se contenta de rester sur le seuil et de me regarder. J'ai l'habitude d'intimider les gens, à cause de ma taille, qui me donne l'impression de dominer mes interlocuteurs même quand je suis assis, et aussi à cause de ma figure, qu'on a comparée à une sculpture de granit laissée inachevée par le ciseau.

Pour aider la fille à se détendre, j'essayai de sourire.

Parfois, il arrive que même cela effraye les gens ; cette fois-là, cependant, le truc réussit, et la fille se décida à s'avancer.

Toute petite qu'elle fût, c'était bien une femme adulte ; le chandail et le pantalon moulant ne laissaient subsister aucun doute à cet égard.

— C'est vous Stonebreaker ? demanda-t-elle, avec l'accent chantant du Mexique.

— Oui.

Elle me scruta de ses yeux couleur de café noir.

— Je m'appelle Elena Valdez. Mon mari Ramon fait partie de l'équipe de nettoyage de votre immeuble.

— Asseyez-vous, madame Valdez, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Elle s'assit tout au bord d'une chaise.

— Est-ce que mon mari saura que je suis venue vous voir ?

— Non, si vous ne le désirez pas.

— Je ne suis pas riche. Je ne peux pas payer beaucoup.

— Je ne suis pas cher. Je ne demande pas beaucoup. Quel est votre problème ?

— C'est mon frère, Carlos. Il est...

Elle hésita quelques secondes, mordillant sa lèvre inférieure, avant de décider si elle pouvait me faire confiance.

— Il est entré aux États-Unis illégalement, acheva-t-elle brusquement.

Il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat. À Los Angeles, les Mexicains entrés illégalement sont si nombreux qu'on ne pourrait pas jeter un caillou dans Whittier Boulevard sans en toucher un. J'attendis la suite.

— Mon mari et moi avons payé 20 dollars pour lui faire passer la frontière à Tecate. Il nous remboursera quand il pourra. Il a déjà trouvé du travail, et bientôt il se fera naturaliser.

— Bravo, pour lui. Pourquoi avez-vous besoin d'un détective ?

— À cause des coyotes.

— Des coyotes ? répétai-je, perplexe.

— Les rues sont pleines de gens qui exploitent les Mexicains. Les immigrés clandestins comme mon frère ont toujours peur. Ils ne veulent pas violer la loi, mais ils ne veulent pas non plus être refoulés au Mexique. Alors, les coyotes se posent en amis. Ils disent « Je vais t'aider ». Ils se font payer pour arranger les choses, et bien entendu ils ne font rien. Si un jour on veut porter plainte contre eux, on s'aperçoit qu'on est sur liste noire du service de l'immigration et on a toutes sortes d'ennuis.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que votre frère a des ennuis avec les coyotes ?

Les yeux de la fille flamboyèrent dans un accès de colère méridionale.

— Ah, Carlos est un tel *burro* ! Je sais que quelqu'un lui tire de l'argent, mais il ne veut pas m'en parler. Il dit qu'un homme doit savoir arranger ses affaires sans se faire aider par les femmes.

— Il n'a pas entièrement tort.

— Mais il a besoin d'aide, je le sais. Pouvez-vous tirer ça au clair ?

— Peut-être. Mais, madame Valdez, pourquoi ne voulez-vous pas que votre mari soit mis au courant ?

— Parce qu'il a déjà fait beaucoup pour mon frère. Je ne veux pas lui demander davantage.

Elle leva la tête et me regarda droit dans les yeux.

— Je vous paierai moi-même, avec l'argent que je gagne à faire des ménages.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit un petit paquet de billets, qu'elle posa sur mon bureau en aplatissant la pliure.

— Est-ce que ça suffira ?

Je lui rendis un des billets et empochai le reste.

— Ça ira comme ça. Comment parle Carlos ? Est-ce qu'il se débrouille en anglais ?

— Un peu. Je viendrai avec vous pour faire l'interprète. Demain matin, ça va ?

— D'accord. Retrouvez-moi ici à dix heures.

J'avais l'impression qu'elle ne me disait pas tout, mais je n'eus pas le temps de poursuivre l'entretien. La porte s'ouvrit brusquement et un type brun, trapu, vêtu d'une salopette, entra dans le bureau.

— Ah, Elena, dit-il. Il me semblait bien avoir entendu ta voix.

Elle garda un sang-froid que j'admirai.

— J'étais en train de demander au *señor* si tu avais fini son étage. Nous pourrions rentrer à la maison ensemble.

— Je t'ai déjà dit que je travaillais jusqu'à minuit aujourd'hui.

— J'avais oublié, s'excusa-t-elle. Je peux t'attendre.

— Non, c'est trop long. Il n'est que dix heures. Rentre sans moi.

— D'accord, Ramon.

Elle baissa les yeux, soumise, et sortit derrière lui.

Je restai une heure pour terminer le rapport sur lequel je travaillais lorsqu'elle était arrivée, puis je me décidai à quitter le bureau.

L'immeuble était plongé dans l'obscurité et l'ascenseur arrêté pour la nuit, de sorte que je dus descendre mes quatre étages à pied.

Une fois arrivé chez moi, je m'installai devant la télévision et m'endormis en regardant le dernier programme.

Quand j'arrivai au bureau le lendemain à dix heures un quart, Elena m'attendait. Les types du bureau en face avaient laissé leur porte ouverte et la reluquaient sans vergogne, en proférant à haute voix des remarques d'un goût douteux. Le regard que je leur lançai leur ôta l'envie de continuer.

Je conduisis Elena au garage du sous-sol et la fis monter dans mon vieux break. Elle se montra gaie et bavarde, tandis que nous roulions à travers les quartiers est de Los Angeles. Elle me raconta comment elle était entrée aux États-Unis un an plus tôt, illégalement bien sûr, et comment elle avait épousé Ramon, déjà naturalisé, qui lui avait donné la citoyenneté américaine. Elle espérait que son frère y arriverait lui aussi.

La rue où vivait Carlos aurait eu bien besoin d'une averse pour la nettoyer. Les gens qui circulaient sur les trottoirs crasseux évitèrent ostensiblement de nous regarder descendre de voiture et entrer dans l'immeuble qu'Elena m'indiqua.

L'escalier s'amorçait entre une boutique de prêteur sur gages et un petit café minable à quatre tables. De l'autre côté de la rue, la porte ouverte d'un bar laissait passer des flots de musique mariachi enregistrée.

Nous montâmes jusqu'au deuxième étage. Sur une des portes, un carton punaisé indiquait « C. GUERRA » en lettres maladroitement au crayon.

Elena frappa, doucement d'abord, puis plus fort.

— Il doit dormir, dit-elle. Il travaille de nuit.

Elle appela « Carlos ! » à haute voix, mais sans obtenir de réponse. Son sourire s'effaça. Visiblement, elle n'aimait pas ça, et moi non plus.

Je tournai la poignée. La porte s'ouvrit et nous pénétrâmes dans la chambre.

C'était une de ces pièces qui vous font souhaiter être plutôt dehors. Les

murs étaient maculés de cafards écrasés, et la carquette râpée était constellée de taches suspectes. Pas un meuble ne semblait d'aplomb sur ses pieds.

Carlos était de l'autre côté du lit, étendu sur le sol.

C'était un garçon mince, au fin visage. Il me dévisageait de ses yeux, sans regard. Le devant de sa chemise de travail-était incrusté de sang séché.

Elena poussa un cri et s'élança. Je l'attrapai par le bras et l'arrêtai.

— *Madre de Dios !* s'exclama-t-elle. Qui a fait ça ?

Je la fis asseoir sur une chaise et examinai le corps. Il était froid et raide, ce qui signifiait que la mort remontait à quelques heures. Je comptai au moins quatre blessures à la poitrine. Sous la table se trouvait un couteau à poignée noire, avec des taches sombres sur la lame.

Sans toucher au couteau ni au corps, je sortis avec Elena. Elle ne pleurait pas à haute voix, mais des larmes coulaient de ses grands yeux noirs en laissant des traces brillantes sur son visage.

Du petit café, en bas de la maison, j'appelai la police.

Je commandai une tasse de café pour Elena et lui demandai le numéro de téléphone de son domicile.

La sonnerie retentit six fois avant qu'une voix ensommeillée réponde.

— Allô ?

— Êtes-vous Ramon Valdez ?

— Oui. Qui appelle ?

— Stonebreaker. Vous étiez dans mon bureau hier soir. Je viens de chez votre beau-frère. Elena est avec moi et elle a besoin de vous. Venez le plus vite que vous pouvez.

— Chez Carlos ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il est mort.

Ramon émit une exclamation indistincte, et enchaîna aussitôt.

— J'arrive.

Au moment où je raccrochais, la voiture de police se rangeait le long du trottoir. Une petite foule commença à s'attrouper, où la curiosité se mêlait à une hostilité patente.

Deux des flics étaient des jeunots que je ne connaissais pas, mais le chef de l'équipe était Dave Pike, un vieux copain à moi. Je lui dis le peu que je savais, et attendis avec Elena dans le petit café tandis qu'il montait examiner le corps et interroger les voisins.

Au bout d'un moment, Ramon Valdez arriva et monta avec sa femme.

Pike redescendit ayant eux et me fit signe de le suivre, dans la rue.

— Qu'en penses-tu ? demandai-je.

Il fit la grimace.

— Personne n'a rien entendu, personne n'a rien vu, personne ne connaissait le mort. La seule chose certaine, c'est qu'il ne s'agit pas d'un vol. Il avait huit dollars sur lui, et dans ce quartier on tue pour beaucoup moins que ça. Est-ce que tu vas continuer à travailler pour la fille ?

— Évidemment. Jusqu'à présent, je n'ai rien fait pour gagner mes honoraires.

— Alors, si tu trouves quelque chose, je compte sur toi pour me le communiquer. Vous autres privés, vous n'êtes pas gênés par les mêmes règles de procédure que nous.

— D'accord, tu sauras tout, à charge de revanche, que t'a appris l'examen du couteau ?

— Un cran d'arrêt à trois dollars. Par ici, un type sur deux en trimbale un ...

Elena Valdez redescendit au bras de son mari.

— Comment va-t-elle ? demandai-je.

— Elle est sous le choc, répondit Ramon. Je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu se passer. La dernière fois que j'ai parlé avec Carlos, il y a huit jours, il avait l'air si heureux ! Il avait du travail et bon espoir d'obtenir un permis de séjour rapidement.

— Où travaillait-il ?

— À la Eastside Furniture Company. C'est tout à côté d'ici.

— Ayez soin de votre femme, dis-je. Je reprendrai contact avec vous un peu plus tard.

Eastside Furniture était un grand magasin de meubles, avec une façade sur Atlantic Boulevard à côté d'un cimetière de voitures. Les vitrines étaient placardées d'affiches multicolores annonçant de fabuleuses occasions à des prix sacrifiés.

J'entrai et me frayai un passage à travers du mobilier bon marché jusqu'à l'atelier de fabrication, situé à l'arrière. Deux douzaines d'hommes et de femmes, tous apparemment Mexicains ou Sud-Américains, cousaient, clouaient et collaient à qui mieux mieux. Un grand type chauve, au nez en bec d'aigle, les surveillait.

Je m'avançai vers lui et me présentai. Il me dit qu'il s'appelait Bert Kettleman, qu'il était le patron de la maison, et n'avait pas de temps à perdre avec moi : je fis semblant de n'avoir pas entendu la dernière phrase.

— Allons dans votre bureau, dis-je. Nous serons plus tranquilles pour causer.

Il me dévisagea, évalua ma taille et décida que, exceptionnellement, il pourrait me consacrer deux minutes.

— Avez-vous un certain Carlos Guerra parmi vos employés ? demandai-je.

— Je l'avais, mais je ne l'ai plus.

— Comment ça ?

— Parce qu'il n'est pas venu travailler aujourd'hui et que je ne suis pas assez riche pour payer les gens qui ne sont pas à leur boulot. En ce qui me concerne, il ne fait plus partie de la maison.

— Il n'est pas venu parce qu'il est mort, dis-je.

— Ah ! Je suis désolé de l'apprendre.

Il fit un effort infructueux pour prendre l'air désolé.

— Comment travaillait-il ?

— Bien. Peu causant. Je ne l'ai jamais vu se disputer avec personne, si c'est ça que vous voulez savoir.

— Saviez-vous qu'il était en situation irrégulière du point de vue des services d'immigration ?

— Évidemment. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des types que j'emploie sont dans ce cas. Il n'y a pas de loi qui, m'interdise de les employer.

— D'autant plus qu'ils ne sont pas exigeants pour le salaire et les avantages sociaux, ajoutai-je.

— Et alors ? C'est toujours mieux que ce qu'ils auraient dans leur pays. S'il n'y avait pas des gens comme moi, ils crèveraient de faim, ou ils trafiqueraient la drogue.

— Vous êtes un bienfaiteur de l'humanité, en somme.

— Non, mais je les aide comme je peux. Votre Guerra, je lui ai trouvé une chambre à côté d'ici, il y a trois jours. Ça lui économisait deux dollars de bus par semaine.

— Et le propriétaire de la chambre vous a donné un petit quelque chose pour vous remercier, pas vrai ?

— C'est normal, puisque je lui avais rendu service. De toute façon, qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Quel est votre intérêt dans cette affaire ?

— Je voudrais savoir comment vous avez recruté Carlos Guerra.

— Que voulez-vous dire ?

— Il n'est pas entré ici par hasard. Tous vos Mexicains n'arrivent pas chez vous par l'opération du Saint-Esprit. Qui vous les envoie ?

Visiblement, Kettleman cherchait un moyen d'éviter de me répondre, mais je le regardai d'un tel air qu'il renonça. Il haussa les épaules et décida que, tout compte fait, il n'avait aucune raison de ne pas satisfaire ma curiosité.

— C'est Joe Figueroa.

— Où perche-t-il ?

Kettleman fouilla dans son portefeuille et me tendit une carte commerciale ... « *J. L. (Joe) Figueroa. Service d'Immigration. Se habla español.* » L'adresse était dans le voisinage, à Brook Avenue.

J'empochai la carte et sortis. Avant de franchir la porte, j'entendis

Kettleman décrocher son téléphone et composer un numéro.

Parvenu à Brook Avenue, je m'arrêtai devant un stand de *burrito*, juste en face de l'adresse de Figueroa, et demandai un *chile relleno*. Je m'assis sur le tabouret le plus éloigné, dos au mur pour surveiller la rue.

Je les vis arriver sans se presser, semblables à deux jumeaux — longs cheveux noirs, bouches charnues, pantalons collants à taille basse. L'un des deux avait une cicatrice qui lui déformait le coin de l'œil droit ; il était un peu plus grand que l'autre. Ils s'arrêtèrent devant moi, déhanchés comme Marlon Brando dans ses premiers rôles.

— T'as du feu, mec ? me demanda le plus grand.

— Non.

— Comment, non ? Tu fumes, alors t'as du feu. T'aimes pas les Mexicains, peut-être ?

— Tu me bouches la vue. Tire-toi.

Il se tourna vers son copain, affichant une expression de stupéfaction incrédule.

— T'entends, Chongo ? V'là un *Anglo* qui vient chez nous et qui me dit de me tirer. J'crois qu'y faut lui donner un souvenir pour emporter chez lui, tu crois pas ?

C'étaient des amateurs, et sans talent. Les professionnels agissent sans perdre de temps à bavarder. On aurait dit le dialogue d'un vieux film des Bowery Boys.

Ils en étaient encore à faire leur numéro quand je frappai le plus grand à la mâchoire avec le sucrier. Il s'écroula sur le sol dans un fracas de sucre et de verre brisé.

Le nommé Chongo plongeait la main dans sa poche et en sortit un couteau qui ressemblait comme un frère à celui qui avait tué Carlos. Il feinta deux fois, puis s'élança au moment où je sautais de mon tabouret. Malgré tout, il m'attrapa au bras et la lame, déchirant la manche de ma veste, pénétra un peu au-dessus du coude.

Je profitai de ce qu'il était déséquilibré pour lui envoyer mon poing dans le ventre. Il tomba assis et me regarda comme si j'avais triché.

Pour le décourager de poursuivre la partie, je lui balançai un direct au menton.

Je ramassai le couteau, le mis dans une serviette en papier et traversai la rue pour entrer au Service d'Immigration. La blessure à mon bras n'était pas profonde, mais je la sentais saigner et cela me mettait de mauvaise humeur.

La salle d'attente était pleine de Mexicains qui semblaient prêts à détaier à la vue du premier uniforme venu. Je les ignorai et m'avançai directement jusqu'à la blonde aux cheveux laqués qui se tenait derrière un bureau à l'extrémité de la pièce.

— Où est Figueroa ? demandai-je.

Elle m'examina, vit ma main ensanglantée, jeta un coup d'œil vers la porte placée derrière elle, hésita.

— Il est occupé, dit-elle enfin. Qui dois-je annoncer ?

— Ne vous inquiétez pas, je m'annoncerai moi-même, répliquai-je en contournant le bureau et ouvrant la porte.

Figueroa était un homme grassouillet, aux sourcils et à la moustache couleur de charbon. Il me regarda d'un air surpris.

— Qui êtes-vous ?

Je jetai le couteau sur la table devant lui.

— Un de vos employés a laissé tomber ça.

Ses sourcils se contractèrent en forme de V.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils sont tombés et ils se sont fait mal.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répliqua-t-il. Qu'est-ce qui vous amène ici ? Je ne fais rien d'illégal.

— Peut-être que ce n'est pas illégal d'envoyer des truands me taillader la figure, mais personnellement je trouve cela désagréable. Je veux quelques réponses précises à des questions précises.

Il commençait à reprendre de l'assurance.

— Vous n'avez pas de questions à me poser et je n'ai pas de réponses à

vous donner. Je suis chez moi et je n'admets pas que vous veniez me menacer.

Tout en parlant, il allongeait la main vers un tiroir placé à la droite de son bureau. Je le laissai y glisser quatre doigts, puis je bondis et fermai le tiroir d'un coup sec. Il expira un bon litre d'air, mais réussit à se retenir de crier. Je rouvris le tiroir et pris le revolver qui s'y trouvait.

— Parlez-moi de Carlos Guerra, dis-je.

Il me foudroya d'un regard lourd de douleur et de haine.

— Je ne sais pas de qui vous parlez.

— Joe, il vous reste votre main gauche. Si vous voulez la conserver intacte, vous avez intérêt à ne pas jouer au plus fin avec moi.

Il lui fallut tout juste deux secondes pour se décider.

— Que voulez-vous savoir de Guerra ?

— Qui l'a tué la nuit dernière ?

Au prix d'un effort surhumain, Figueroa tenta de paraître surpris.

— Tué ? Première nouvelle.

— Ne faites pas l'imbécile. Kettleman vient de vous le dire au téléphone.

Il ne tenta pas de discuter.

— J'avais de la sympathie pour ce gosse, dit-il, Je n'avais aucune raison de souhaiter sa mort. Je lui avais trouvé du travail chez Kettleman, et j'essayais de lui procurer un permis de séjour.

— Moyennant un pourcentage sur son salaire ?

— Il faut bien vivre, non ? Vous ne vous imaginez tout de même pas que ces choses-là se font sans graisser des pattes ici et là. Guerra n'avait rien, pas un papier, pas un parent pour répondre de lui. Quand ils n'ont pas de famille aux États-Unis, c'est la croix et la bannière pour régulariser leur situation. Il faut des attestations par-devant notaire pour certifier leur identité, et croyez-moi, ces gens-là n'aiment pas les notaires ni les papiers timbrés. Oui, Guerra me payait pour que je m'occupe de tout ça, mais où est le mal ? Sans moi, il aurait été ramassé au premier coin de rue, et réexpédié au Mexique aussi sec.

Ainsi, Elena avait dit vrai au sujet des coyotes. J'en avais trouvé au moins deux qui saignaient Carlos Guerra, mais il était trop tard, pour que cela puisse lui servir à quelque chose. De toute façon, je savais maintenant qui l'avait tué, et pourquoi.

Je laissai Figueroa sucer ses doigts endoloris et me rendis chez Ramon et Elena Valdez.

Ils habitaient à l'arrière d'une maison bourgeoise, dans un quartier vieux mais encore propre, avec de petites pelouses vertes devant les façades.

Elena vint ouvrir. Ses yeux étaient rouges et son visage gonflé.

— Que voulez-vous ?

— Ramon est-il ici ?

— Il dort.

— Réveillez-le ...

Elle me fit entrer, me laissa dans le couloir, et disparut vers le fond de l'appartement. Quelques instants plus tard, elle revint avec son mari, pas rasé et enveloppé dans une robe de chambre trop grande pour lui.

— Ramon, demandai-je, vous m'avez bien dit que vous avez parlé à Carlos pour la dernière fois il y a une semaine ?

— Exact.

— Alors, comment saviez-vous où le trouver ce matin ? Il n'occupait cette chambre que depuis trois jours.

— C'est vous qui m'avez donné l'adresse au téléphone, en me prévenant de sa mort.

— Non. Je vous ai seulement dit qu'il était mort.

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ? gémit Elena, en se rapprochant de moi.

J'ignorai l'interruption et enchaînai.

— À quelle heure avez-vous terminé votre travail la nuit dernière, Ramon ?

— À minuit. Vous le savez, puisque je l'ai dit à Elena devant vous dans votre bureau.

— C'est faux. J'ai quitté l'immeuble à onze heures et l'ascenseur était arrêté et les lumières éteintes, preuve que l'équipe de nettoyage était partie. À cette heure-là, vous étiez en train de tuer Carlos.

— Vous êtes fou ! cria-t-il. Pourquoi aurais-je tué mon beau-frère ?

Elena dévisageait son mari avec une horreur croissante.

— Alors, tu savais ? murmura-t-elle.

— Il savait, dis-je. Il savait que Carlos n'avait pas de famille aux États-Unis. Ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. C'est probablement Figueroa qui le lui a dit.

Ramon s'effondra sur une chaise.

— D'accord, Stonebreaker. Vous avez gagné. J'ai tout appris quand Figueroa m'a demandé de signer une attestation devant notaire comme quoi je connaissais Carlos. Ils ont bien dû rigoler, tous les deux, et les autres aussi. Un mari dépensant son fric pour faire venir du Mexique l'amant de sa femme, c'est marrant, non ? Tenez, j'en rigole rien que d'y penser. Quand Elena, est sortie de votre bureau la nuit dernière, je l'ai suivie. Je l'ai vue, entrer dans ce trou à puces et j'ai repéré dans quelle chambre elle allait. J'ai attendu dans le bar d'en face, et quand elle est ressortie je suis monté à mon tour. J'ai trouvé Carlos prêt à partir au travail. Il avait encore son parfum sur lui.

Ramon leva les yeux vers sa femme comme pour quêter une sorte de pardon. Il n'en trouva pas et baissa la tête.

— Alors je l'ai tué, conclut-il simplement.

Un peu plus tard, la police l'emmena.

Tandis que je revenais vers ma voiture, Elena demanda :

— Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Je la regardai, avec son petit corps mince et son visage ovale aux grands yeux sombres. Je songeai à tout ce qui était arrivé à deux hommes à cause d'elle.

— Vous survivrez, dis-je.

Et je la laissai là.

ZOMBIQUE

(Zombique)

par JOSEPH PAYNE BRENNAN

Vous avez peut-être entendu parler de Tyler Marinson, qui à moins de trente ans avait déjà fait fortune à Wall Street. Las de l'agitation de la Bourse, il acheta une superbe propriété avec cinquante acres de terrain à Barsted, dans le Connecticut, ferma son bureau de New York et se mit à mener une existence de gentilhomme campagnard.

Bien entendu, il continuait de posséder des valeurs qu'il surveillait attentivement, mais ses manœuvres sur le marché boursier n'étaient plus désormais pour lui qu'un passe-temps. Si, du jour au lendemain, son portefeuille d'actions était tombé à zéro, ça n'aurait pas eu grande importance. Il avait désormais suffisamment d'autres biens pour pouvoir survivre à presque tout, sauf une révolution ou une attaque nucléaire.

Il continuait d'appartenir à plusieurs conseils d'administration « afin de ne pas perdre la main », comme il se plaisait à dire.

Sa femme, Maria, était ravie de leur nouvelle existence. Elle détestait New York et adorait la campagne. Pendant près d'un an, les Marinson vécurent presque comme des reclus : ils recevaient rarement, et en l'espace de dix mois ils n'allèrent que deux fois à New York.

À la fin, quand même, Maria prit conscience que son mari commençait à manifester une certaine agitation, de la nervosité. Alors elle se mit à donner des réceptions et à recevoir fréquemment des amis pour le week-end. Tyler qui, à New York, était constamment comme une corde raide, se plia facilement à ce nouveau mode de vie. Les réceptions chez les Marinson devinrent extrêmement courues et Tyler acquit une réputation de brillant amphitryon.

Tous deux au milieu de la trentaine, sa femme et lui formaient un beau couple que l'absence d'enfant n'empêchait pas de s'entendre à merveille. Tyler était grand et brun, avec des traits délicatement ciselés ; Maria, petite et blonde, avec le genre d'yeux bleus qui vous donnent facilement un coup au cœur.

Ce fut par les Paulmann qu'ils connurent Kemley. Kemley, lui, avait fait fortune dans les pétroles et passait le plus clair de son temps à fureter aux quatre coins des Caraïbes. Il devint l'intime des Marinson. Comme il approchait de la cinquantaine en étant toujours célibataire, Maria se mit à aiguiller vers lui — avec une persistance dont il était le premier à s'amuser — nombre de ses amies, veuves pour la plupart. Cela constituait entre eux un inépuisable sujet de plaisanteries. Kemley adorait Maria et avait beaucoup d'estime pour Tyler. Il ne revenait jamais d'une de ses fugues aux Caraïbes sans leur rapporter un souvenir. Ce qui n'était pas chose aisée, car on n'achète pas des articles destinés aux touristes pour des gens comme les Marinson. Kemley avait fini par se cantonner dans les bibelots curieux qui, s'ils n'étaient pas toujours coûteux, ne se dénichaient pas facilement. Tyler appréciait beaucoup de genre de cadeaux et Maria les accueillait toujours avec une joie d'enfant.

Ce fut un de ces présents qui déclencha toute l'affaire. À moins qu'il s'agisse seulement d'une coïncidence.

Jugez vous-même.

Peu après être rentré d'un voyage en Haïti, Kemley apporta aux Marinson un fétiche vaudou. C'était une sorte de poupée d'environ dix centimètres de haut, sculptée dans du bois d'ébène, elle reposait sur un socle épais et était garnie de plumes. De ses côtés partaient deux étroites tiges métalliques terminées par de petits cylindres de bois ornements ressemblant à des tambours. La poupée était fixée sur le socle de telle façon que, si l'on donnait une légère poussée à l'une de ces tiges ou au tambour, elle se mettait à exécuter une danse grotesque en pivotant et se balançant, s'animant soudain comme si elle prenait vie.

Kemley raconta aux Marinson que si l'on voulait du mal à un ennemi, quelqu'un que l'on détestait, il suffisait de faire se trémousser la poupée en l'appelant par son nom — *Zombique* — et lui disant ce que l'on souhaitait.

Tyler fut absolument fasciné par ce cadeau mais, pour une fois, Maria dut se forcer pour manifester de l'enthousiasme. Après le départ de Kemley, elle dit à son mari ne pas aimer la poupée, allant même jusqu'à déclarer en avoir peur.

Pour la taquiner, Tyler fit s'agiter le fétiche, l'appela par son nom et lui demanda que les aciers du vieil Harrington baissent de vingt points.

Le lendemain, la cote indiquait que les Aciéries Harrington avaient monté de deux points, ce que Tyler ne manqua pas de faire voir à Maria.

La jeune femme remarqua, avec une moue dubitative :

— Mais tu n'as pas vraiment rempli les conditions. Harrington n'a jamais été ton ennemi : vous êtes seulement en rivalité. Et tu n'éprouves pas de haine à son endroit, pas plus que tu ne souhaitais *vraiment* voir ses actions baisser de vingt points.

— Tu as peut-être bien raison, convint Tyler en riant. De toute façon, cette histoire n'est qu'une blague !

Le fétiche haïtien demeura sur la cheminée et Maria finit peu à peu par oublier sa présence.

Sur ces entrefaites, Tyler eut une violente dispute avec Jake Seff, le propriétaire de l'Atlas Garage. En bref, il s'agissait de réparations sur la voiture grand sport de Tyler, que l'Atlas Garage avait non seulement salopées mais aussi décomptées à un prix excessif. Jake Seff se refusait obstinément à recommencer le travail tout comme à diminuer le montant de la facture.

Tyler rentra chez lui en sacrant comme un charretier. Maria essaya de le calmer, mais rien n'y fit et il se montra de méchante humeur durant toute la soirée.

— Voyons, mon chéri, lui fit-elle remarquer comme ils allaient se coucher, il ne s'agit jamais que de quelques centaines de dollars !

— Là n'est pas la question ! rétorqua Tyler. Je n'aime pas qu'on me prenne pour une poire parce que j'ai de l'argent. Ce fric, je le dois à mon intelligence et à de gros risques que je n'ai pas hésité à prendre. Seff s' imagine pouvoir me tondre sans que je réagisse ... Eh bien, il se trompe !

Le lendemain matin, Tyler donna plusieurs coups de téléphone durant la matinée et sortit aussitôt après le déjeuner. Il rentra pour l'apéritif, toujours furieux mais réussissant à se mieux contenir que la veille.

Tout en buvant son cocktail, il dit à Maria s'être renseigné sur la situation financière de l'Atlas Garage et avoir appris que Jake Seff était au bord de la faillite, tellement à court d'argent qu'il n'avait même pas payé ses primes, si bien que le garage n'était plus couvert par l'assurance.

Tyler remplit son verre et poursuivit :

- Je le savais sans aucun scrupule, mais il est en outre complètement stupide. Il devait donner priorité absolue à l'assurance. Si le garage venait à flamber, il ne toucherait pas un dollar et serait complètement ruiné !

Maria essaya d'orienter la conversation vers un autre sujet, mais Tyler ne l'écoutait pas, allant et venant dans la pièce. Le hasard le fit s'arrêter près de la cheminée, à deux pas du fétiche haïtien de Kemley.

Posant son verre, il s'écria :

— Bon sang ! Je m'en vais le mettre à l'épreuve !

— Tyler ! protesta Maria en le rejoignant vivement. Tu te conduis comme un enfant !

Sans lui prêter attention, il donna une chiquenaude à l'un des tambours et la poupée emplumée se trémoussa.

— Zombique ! commanda-t-il. Fais brûler le garage de Jackie Seff !

Maria retourna s'asseoir en poussant un gros soupir :

— Tyler, *je n'aime pas ça*. On ne doit pas haïr quelqu'un comme tu le fais. Et débarrassons-nous de cette horrible chose !

— Quoi ? s'exclama Tyler en reprenant son verre. Nous débarrasser de Zombique ? Kemley ne nous le pardonnerait pas ! Chaque fois qu'il vient ici, il s'assure d'un coup d'œil qu'elle est toujours sur la cheminée.

Le lendemain matin, lorsque Maria descendit pour le petit déjeuner, Tyler était occupé à lire un quotidien régional tout en buvant son jus d'orange. Sans un mot, il lui tendit le journal en indiquant un petit article.

La jeune femme lut le titre : *L'Atlas Garage complètement détruit par un incendie*, et devint blême.

— Tyler ! Ce n'est pas toi qui ?...

— Moi qui ? Qui ai mis le feu chez Seff ? Ne sois pas idiote ! Et cette poupée n'y est pour rien non plus. Il s'agit simplement d'une effarante coïncidence.

Sans même prendre son jus d'orange, Maria se servit une tasse de café

noir qu'elle but rapidement.

— Tyler, je t'en prie, sors-moi ce truc vaudou de la maison ... Brûle-le ou va le jeter dans les bois !

Tyler la regarda dans les yeux :

— Tu parles comme une gamine de dix ans. Il arrive de temps à autre que se produisent de telles choses. Dommage que tu n'en goûtes pas tout le sel, pour que nous puissions en rire ensemble!

Maria secoua la tête :

— Une faillite ne prête pas à rire ... même si celui qui en est victime était malhonnête. Et, à présent, j'ai *vraiment* peur de cette horrible poupée.

Tyler acheva de boire son café et se leva :

— Bon ... Je crois que je vais aller faire un petit tour jusqu'au village. J'ai besoin d'acheter différentes choses au bazar.

Maria le regarda enfiler son veston :

— Dis plutôt que tu as envie de passer devant chez Seff pour voir fumer les décombres ! lui lança-t-elle avec une véhémence qui le surprit.

Il eut un haussement d'épaules et quitta la pièce.

Le fétiche vaudou demeura sur la cheminée, mais il fallut des semaines à Maria pour arriver à surmonter le malaise qu'il lui causait. À plusieurs reprises, Tyler faillit céder à une impulsion et détruire la poupée, mais chaque fois quelque chose en lui s'insurgeait contre un tel geste, si bien que le fétiche continua de trôner sur la cheminée.

Puis Tyler se fit interpeller par le sergent Skepley.

Maria se trouvait au lit, avec la grippe, lorsqu'il fut dans l'obligation de se rendre à New York. La réunion du conseil d'administration se termina tard, et il faisait déjà presque nuit lorsque Tyler reprit le volant de sa voiture.

Jusqu'à Hartford, il roula bien au-dessus de la vitesse limite, sans que personne lui cherche noise. Dans le chemin de traverse, il ralentit, mais lorsqu'il atteignit les abords de Barsted il avait de nouveau appuyé à fond sur l'accélérateur. La route menant à Barsted était étroite et sinueuse ; à 60 km/h, elle ne présentait pas grand danger,

mais à 90, c'était autre chose.

Tyler avait hâte de savoir si Maria allait mieux. Il maudissait intérieurement Templeton, dont l'exposé avait été interminable, lorsqu'il aperçut le gyrophare rouge dans son rétroviseur.

L'espace d'un instant, il écrasa davantage le champignon, mais se ravisant aussitôt, il ralentit et s'immobilisa.

La voiture de police se rangea derrière lui, le gyrophare continuant de jeter des éclairs. Quand le sergent s'approcha de la portière à la vitre baissée, Tyler avait déjà sorti son permis et la carte grise. Tandis que le policier les détaillait, lui détailla le policier. Jeune. L'air très officiel. Déjà sergent. Ça ne servirait à rien de lui parler de sa femme malade qu'il avait laissée seule à la maison. .

Le sergent sortit un imprimé de sa poche :

— Monsieur Marinson, je vous dresse contravention pour conduite imprudente, excès de vitesse et tentative de fuite.

Marinson sentit le sang lui monter au visage :

- Hé là, doucement ! Il est possible que je me sois montré imprudent en dépassant la vitesse limite, mais pourquoi parlez-vous de tentative de fuite ?

Le sergent le regarda droit dans les yeux :

— Quand vous avez aperçu mon gyrophare, monsieur Marinson, votre premier réflexe a été d'accélérer. C'est ce qu'on appelle une tentative de fuite.

Puis il ajouta, en se tournant vers la voiture de police :

— J'ai besoin d'une dizaine de minutes, monsieur Marinson, pour compléter cet imprimé.

Marinson demeura assis derrière son volant, fou de rage. Vingt minutes s'écoulèrent avant que le sergent revienne avec la contravention remplie en lui parlant de se présenter au tribunal de Meriden. Mais Marinson lui arracha la feuille des mains, la jeta sur le siège près de lui, et remit le contact.

— C'est sur l'imprimé, n'est-ce pas ? Eh bien, je sais lire ! lança-t-il avec colère.

Quand il eut pris le virage suivant, Tyler fut tenté d'appuyer de

nouveau sur l'accélérateur, mais un coup d'œil dans le rétroviseur lui montra que la voiture de patrouille le suivait.

En arrivant chez lui, il tremblait de fureur au point que, une fois dans le garage, il demeura plusieurs minutes appuyé au volant, avant de gagner la maison.

Maria lui dit se sentir mieux, mais elle n'avait pas mangé et semblait encore fiévreuse. Comme il parlait de faire revenir le docteur Clane, elle secoua la tête :

— Je lui ai téléphoné tantôt. Il m'a dit de garder le lit, continuer de prendre les médicaments qu'il m'a prescrits, et boire beaucoup. Il estime que ça suit son cours et que je serai rétablie dans quelques jours.

Tyler passa une heure près de sa femme, avant de descendre pour manger quelque chose. Il lui avait parlé de l'interminable réunion, mais pas soufflé mot de la contravention.

La cuisine lui parut réfrigérante. Il se dit qu'il n'avait pas faim et gagna le living-room. S'étant servi un scotch bien tassé, il sortit la contravention de sa poche.

Elle indiquait qu'il devrait se présenter au tribunal de Meriden à la date mentionnée, à moins qu'il décide de plaider non coupable, auquel cas il devait en informer le tribunal qui l'aviserait alors d'une autre date de comparution.

Le policier qui l'avait appréhendé était le sergent Skepley.

Tyler jeta la feuille sur une table, en étouffant un juron. Il était très connu en ville. N'importe quel autre policier se fût contenté de lui donner un avertissement ou, au pire, de lui infliger une amende pouvant se régler par chèque. Il se rappelait maintenant que Skepley avait la réputation d'être un coriace. Revoyant en pensée le regard du policier et ses lèvres minces, Marinson estima qu'il devait être aussi plus ou moins sadique.

Après avoir bu un second verre, il décida de ne pas s'incliner. Le lendemain matin, il téléphonerait au cabinet Boatner, ses avocats, qui avait un bureau près de Hartford. Il connaissait le jeune Millward qui en avait la charge et si quelqu'un pouvait le tirer d'affaire, Millward s'acquitterait fort bien de la tâche.

Après un troisième verre, Tyler se sentit beaucoup mieux. Il s'en servit un quatrième et se renversa dans son fauteuil avec un soupir d'aise.

Comme son regard se portait vers la cheminée, il vit la poupée haïtienne.

Posant son verre, il se leva et traversa la pièce. D'un coup d'index sur l'un des tambours, il mit en branle le fétiche emplumé qui exécuta sa petite danse macabre ...

— Zombique ! ordonna-t-il. Fais que le sergent Skepley tombe raide mort ! Mort, mort, mort ! répéta-t-il tandis que la poupée ralentissait son trémoussement et s'immobilisait de nouveau.

Marinson regagna son fauteuil et décida de finir la bouteille de whisky.

Le lendemain matin, il se réveilla avec une abominable gueule de bois. Maria s'agitait fiévreusement et ne voulut rien manger.

Tyler téléphona au cabinet Boatner à Hartford avant dix heures, mais Millward n'était pas encore arrivé. Il ne laissa aucun message, se bornant à dire qu'il rappellerait.

Il essaya de nouveau à onze heures. Millward était arrivé mais se trouvait en conférence et ne pouvait être dérangé. Y avait-il un message à lui transmettre ? Tyler raccrocha en maugréant.

Il passa quelques minutes à marcher de long en large dans la pièce, puis remonta voir Maria. Elle lisait dans son lit et avait meilleure mine. Il lui dit avoir besoin de parler à Millward, mais qu'il n'arrivait pas à le joindre au téléphone.

— Tyler, suggéra la jeune femme en posant son livre, au lieu de t'agiter ainsi en te mettant les nerfs en boule, pourquoi ne vas-tu pas voir Millward à son cabinet ?

Comme il rétorquait ne pas vouloir la laisser seule, elle l'interrompit :

— Allons donc ! J'ai le téléphone à côté de mon lit et, de toute façon, je me sens mieux. Ne t'inquiète donc pas pour moi et va voir Millward. Ça te détendra. Je sens que quelque chose te tracasse depuis que tu es allé à New York.

Reprenant son livre, elle agita l'autre main en un adieu moqueur.

Il se pencha pour l'embrasser et lui dit en souriant :

— Si j'étais médecin, tu serais ma cliente préférée ! Alors, d'accord ... À tout à l'heure !

Mais quand Marinson arriva à Hartford, Millward était déjà parti déjeuner. Il s'en alla donc prendre un cocktail et un sandwich, puis revint une heure plus tard.

Cette fois, Millward le reçut. Tyler lui exposa son affaire, s'échauffant de nouveau, à mesure qu'il la relatait.

Millward se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, remonta ses lunettes sur son front et juxtaposa les extrémités de ses doigts. Marinson remarqua qu'il commençait à avoir un peu de ventre.

Avec un sourire légèrement désapprobateur, l'avocat dit :

— Les choses ne se passent plus maintenant comme autrefois, monsieur Marinson. Du moins, pas dans le Connecticut. Faire arrêter les poursuites dans un cas pareil est presque impossible. Le mieux que nous puissions faire, c'est obtenir des délais et manœuvrer pour passer devant un juge compréhensif. Avec un peu de chance, vous conserverez votre permis. Ce Skepley a certainement une réputation d'extrême sévérité, et vous aviez votre femme malade à la maison. Nous allons voir ça.

Marinson le remercia et se leva, mais il se sentait extrêmement déçu. Voici quelques années encore, à New York, Millward eût déchiré la contravention sous ses yeux, puis lui aurait administré une tape dans le dos et ils seraient allés boire un verre ensemble.

Aussi était-il pensif, vaguement troublé, et plein d'appréhension quand il prit le chemin du retour. Sa fortune et sa personnalité ne semblaient plus en imposer autant qu'autrefois. Comme il le traversait, le petit village de Barsted lui parut quasi désert.

Quand il tourna dans le chemin menant chez lui, il vit une ambulance venir à sa rencontre. Elle ne roulait pas très vite et sa sirène était silencieuse. Au passage, Tyler aperçut une forme étendue sous une couverture.

Il s'arrêta, hésita, et faillit faire demi-tour pour suivre l'ambulance. Finalement, il repartit dans la même direction mais l'estomac noué, car ce chemin ne desservait que deux propriétés en sus de la sienne.

Dix minutes plus tard, il atteignit le haut de la côte d'où l'on découvrait sa maison. Il eut l'impression que le monde s'effondrait sous lui.

Plus de maison ... Juste un amas fumant de poutres calcinées, de briques réfractaires et de tuyaux tordus.

Tyler réussit à arrêter la voiture et, comme il demeurait pétrifié derrière son volant, un homme en costume de velours à côtes se dirigea vers lui. Tyler le reconnut, mais sans arriver à mettre un nom sur son visage.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions, monsieur Marinson ... Je suis désolé ... affreusement désolé ...

Regardant autour de lui, Marinson vit des engins de pompiers portant l'emblème des Volontaires contre le Feu, des voitures de police, et d'autres voitures encore ... Sa pelouse allait être fichue, pensa-t-il vaguement.

Soudain, il remit le contact :

— Je vais rejoindre ma femme. Elle était dans cette ambulance.

Des gens faisaient cercle maintenant autour de sa voiture. Une main se posa sur son poignet. Il vit quelqu'un le considérer tristement en secouant la tête :

— Non, votre femme n'était pas dans l'ambulance, monsieur Marinson.

Pris d'une brusque fureur, il sortit de la voiture :

— Comment ça ? Bien sûr que si qu'elle y était ... Qu'est-ce que vous ...

Il s'interrompit en voyant les ruines fumantes de sa maison. Il se tourna vers ceux qui étaient près de lui, mais chacun évita son regard. Alors, avec un sanglot, il se mit à courir vers les décombres :

— Maria !

En un geste de réconfort, quelqu'un passa un bras derrière ses épaules. Il demanda d'une voix creuse :

— Si ça n'était pas ma femme ... Qui donc alors était dans l'ambulance ?

Une voix familière lui répondit :

— C'était le Sergent Skepley. Il est mort. Pour autant qu'on sache, il a dû venir ici au cours d'une patrouille, découvrir la maison en feu, et se précipiter voir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Mais il n'y est pas arrivé. Il est tombé raide mort entre sa voiture et la maison. Une crise cardiaque, très probablement. Peu après, je pense, les Conford ont vu les flammes au-dessus des arbres et ont alerté la brigade des volontaires. Ceux-ci sont arrivés en un temps record, mais trop tard.

Votre femme a dû être asphyxiée par la fumée. Elle ... elle n'a pu sortir.

Marinson marcha vers les ruines en trébuchant, mais se figea soudain. La cheminée du living-room, avec son dessus de marbre, était restée debout.

Bien que ses plumes eussent été consumées par le feu, le fétiche haïtien était toujours à sa place. Le bois très dur dans lequel il était sculpté avait résisté au déferlement des flammes.

Le vent se leva, secouant les minuscules tambours fixés à la poupée. Tressautant et se balançant, elle se mit à exécuter une étrange petite danse de mort.

PROFIL

(The Pattern)

par BILL PRONZINI

À 23 heures 23, le samedi 26 avril, un petit homme portant des lunettes sans monture et un complet gris foncé pénétrait dans le poste de police du palais de justice de San Francisco et déclarait avoir tué les trois ménagères de Bay Area dont les corps avaient été découverts dans l'après-midi et la soirée.

L'inspecteur Glenn Rauxton qui, le premier s'entretint avec le petit homme, pensa qu'il pouvait s'agir d'un fou. Tout crime important, dans n'importe quelle grande ville, fait sortir son lot de tordus et de déséquilibrés ; ces individus avouent des crimes soit pour obtenir la célébrité dans une vie par ailleurs bien vide, soit par quelque secret désir d'être châtiés, soit encore pour un certain nombre de raisons que l'on peut trouver dans les recueils des psychiatres de la police. Mais, de toute manière, ce n'était pas à Rauxton de décider. Il laissa le petit homme en compagnie de son collègue, Dan Tobias, et s'en fut parler à son supérieur immédiat, le lieutenant Jack Sheffield.

— Jack, il y a un type, là, qui dit être le meurtrier de ces trois femmes, aujourd'hui, dit Rauxton. Peut-être un dingue, peut-être pas.

Sheffield se détourna de la machine à écrire portative posée sur le côté de son bureau ; il rédigeait un rapport pour le bureau du chef.

— Il est venu de lui-même ?

Rauxton hocha la tête :

— Il n'y a pas trois minutes.

— Quel est son nom ?

— Il dit s'appeler Andrew Franzen.

— Et son histoire ?

— Jusqu'à maintenant, il avoue le triple meurtre, dit Rauxton. Je ne l'ai pas bousculé. Tout ça semble le laisser plutôt calme.

— Cherche si son nom n'est pas au fichier des cinglés, et mets-le dans une des salles d'interrogatoire, dit Sheffield. Je vais revoir les rapports avant de l'interroger.

— Voulez-vous que je dénîche un sténo ?

— Ce serait sans doute une bonne idée.

— D'accord, dit Rauxton, et il sortit.

Sheffield se frotta le visage avec lassitude. Il était maigre, les muscles durs, la quarantaine bien sonnée, avec une épaisse chevelure grisonnante, et un nez recourbé, presque aquilin. Il avait des yeux brun foncé, qui avaient vu presque tout ce que l'on peut voir, et en avaient été le plus souvent épouvantés ; c'étaient des yeux las, tristes. Il portait un costume bleu uni, et sa chemise était ouverte au col. La cravate qu'il avait portée pour travailler, quand il avait pris son service à 16 heures — un cadeau de sa femme, des cercles concentriques entrelacés, de couleurs psychédéliques — avait été rangée dans le dernier tiroir de son bureau.

Il prit le dossier contenant les premiers éléments d'enquête sur les trois meurtres et l'ouvrit. Plutôt succincts ces premiers éléments : coup de téléphone des unités de police engagées à Bay Area, un rapport préliminaire du labo local, une copie du Télex de police qu'il avait, par routine, diffusé dans tout l'État à la suite de la découverte du premier cadavre ; ce Télex avait alerté, plus tard, les autorités des autres zones dans lesquelles on avait trouvé les deux cadavres suivants. Il y avait aussi un rapport d'inspecteur, ne concernant que ce premier décès survenu à San Francisco, rédigé et signé par Rauxton. Le dernier élément d'enquête était arrivé moins d'une demi-heure auparavant, et il connaissait de mémoire toutes les données de l'affaire, mais Sheffield était un flic méticuleux, et il aimait avoir tous les détails bien en tête.

Le premier cadavre était celui d'une femme nommée Janet Flanders ; il avait, été découvert par un voisin, à 16 heures 45 cet après-midi, dans son petit deux pièces de la 39^e Avenue, près de Golden Gate Park. Elle avait été tuée de plusieurs coups à la tête, assenés avec un objet contondant non encore identifié.

Le second cadavre, celui d'une certaine Viola Gordon, avait été aussi découvert par un voisin peu après 11 heures, dans son coquet chalet blanc, au sud de San Francisco. Cause du décès : plusieurs coups à la tête, assenés avec un objet contondant non identifié.

La troisième victime, Elaine Dunhill, avait été découverte à 18 heures 37 par une vague relation qui s'était arrêtée pour rendre un livre emprunté. Elaine Dunhill vivait dans une modeste habitation du genre cabane, accrochée au flanc boisé de la colline qui domine le port de Sausalito, juste au nord de San Francisco. Elle aussi était morte de plusieurs coups à la tête assenés avec un objet contondant non identifié.

Il n'y avait ni témoin ni indice apparent, dans aucun des meurtres. À première vue, ils auraient, paru sans lien entre eux, n'eût été le fait, simple coïncidence peut-être, que les trois femmes étaient mortes le même jour, de la même manière. Mais il y avait aussi d'autres points communs qui, s'ajoutant aux similitudes superficielles, établissaient indéniablement un lien entre les meurtres.

Chacune des trois femmes avait de trente à trente-cinq ans, était blonde, et plutôt bien en chair. Chacune d'entre elles était orpheline, née hors de la Californie, arrivée à Bay Area, San Francisco, dans les six dernières années, venant d'un coin différent du Midwest.

Chacune d'entre elles était mariée avec un voyageur de commerce qui n'était à la maison que pour de courtes périodes chaque mois et qui dans tous les cas, selon les informations glanées par les officiers enquêteurs auprès des voisins et amis, était la plupart du temps sur la route.

PROFIL, pensa Sheffield en étudiant le contenu de la chemise. La plupart des affaires en ont un, et cette affaire ne faisait pas exception. Il suffisait d'assembler les éléments divers de son profil particulier, et on avait la réponse. Et pourtant, cette fois, les morceaux ne paraissaient pas s'assembler logiquement, à moins de conclure que le meurtrier des femmes ne fût un psychopathe qui, en raison d'une perversion particulière, assassinait des femmes de voyageurs de commerce, blondes, dans la trentaine, et orphelines.

C'était, Sheffield le savait, comme cela que la presse verrait les choses, parce que ce genre d'optique faisait toujours vendre de la copie, en attirant le chaland. Ils essaieraient d'en faire une affaire style « Étrangleur de Boston ». Le communiqué radio qu'il avait entendu à la cafétéria, de l'autre côté de Bryant Street, quand il était sorti dîner vers neuf heures, laissait prévoir encore la découverte d'autres cadavres de ménagères, à Bay Area, et avait conseillé à toutes les femmes dont le mari était au loin de rester derrière leur porte cadénassée. Le speaker, à plusieurs reprises, avait dit pour parler des décès : « les tueries au gourdin ».

Sheffield gardait l'esprit libre de tout préjugé. Pour des raisons d'ordre pratique, cette affaire lui appartenait. Le premier corps avait été trouvé à San Francisco pendant son tour de service, et cela lui donnait de droit une priorité pour la direction de l'enquête. Les flics des deux autres villes concernées resteraient en contact permanent avec lui comme ils l'avaient déjà fait. Il aurait été idiot de se livrer à des jugements hâtifs, découlant d'autre source que des seuls faits, et Sheffield n'était nullement idiot. De toute façon, psychopathe ou non, l'affaire promettait encore un sacré boulot pas très agréable.

Maintenant pourtant, il y avait Andrew Franzen. Dingue ? Ou plusieurs fois meurtrier ? Serait-ce une de ces bénédictions du ciel, une affaire toute simple ? Ou Franzen n'était-il que le début d'une longue série de terribles maux de tête ?

Eh bien ! pensa Sheffield, *nous allons le savoir assez vite.* Il referma la chemise, se leva, et franchit la porte de son bureau.

Dans la permanence, Rauxton refermait un des classeurs métalliques alignés près de la fenêtre. Il s'approcha de Sheffield et dit :

— Rien sur Franzen dans le fichier des cinglés, Jack.

Sheffield hocha la tête et tourna son regard vers la rangée des salles d'interrogatoire aux parois de verre, au fond de la permanence. Dans la seconde, il pouvait voir Dan Tobias appuyé sur un coin du bureau métallique qui la meublait ; l'homme qui avait avoué, Andrew Franzen, était assis, le dos à la salle de permanence, droit et raide sur sa chaise. En attente également à l'intérieur, assis stoïquement dans le coin proche, un des sténos de la police.

Sheffield dit :

— OK., Glenn, voyons ce qu'il raconte.

Rauxton et lui allèrent dans le box d'interrogatoire.

Tobias se leva et secoua presque imperceptiblement la tête pour signifier aux arrivants que Franzen ne lui avait rien dit. Tobias était grand et musclé, sourire lent et mains épaisses et, comme Rauxton, passionné par le métier auquel il avait voué sa vie.

Il se déplaça vers l'angle gauche du bureau métallique, et Rauxton vers le coin opposé, se mettant en place comme des demi-arrières de football jouant un match amical. Sheffield, jucha ses fesses sur le coin du bureau, et se pencha légèrement en avant ; il dominait ainsi du regard le petit homme, assis, les mains à plat sur les cuisses.

Le visage de Franzen était rond, inoffensif et rose ; il avait de minuscules oreilles en coquilles et une bouche en cœur. Seule sa chevelure brune, ondulée, impeccablement coupée et coiffée, le sauvait de l'anonymat ; elle lui conférait quelque chose de juvénile, bien que Sheffield lui donnât aux alentours de quarante ans. Derrière des verres sans monture, ses yeux étaient bruns et mouillés comme ceux d'un épagneul.

Sheffield sortit un stylo à bille de la poche de son veston et s'en tapota les dents ; il aimait avoir quelque chose dans les mains pendant qu'il menait un interrogatoire. Il rompit finalement le silence, en déclarant :

— Je m'appelle Sheffield. Je suis le lieutenant responsable de l'enquête. Et maintenant, avant que vous ne disiez quoi que ce soit, mon devoir est de vous avertir de vos droits.

Il le fit, rapidement et avec concision, concluant par :

— Vous êtes bien conscient de tous les droits que vous donne la loi, Franzen ?

Le petit homme soupira doucement et acquiesça de la tête.

— Vous voulez bien répondre aux questions sans être assisté d'un avocat.

— Oui, oui.

Sheffield continuait à se tapoter les dents avec le stylo à bille.

— Très bien, dit-il enfin. Quel est votre nom complet ?

— Andrew Leonard Franzen.

— Où habitez-vous ?

— Ici, à San Francisco.

— À quelle adresse ?

— Greenwich neuf cent dix.

— Est-ce une maison particulière ?

— Non, c'est un immeuble à appartements.

— Avez-vous un emploi ?

— Oui.

— Où ?

— Je suis un expert travaillant pour mon compte.

— Quelle sorte d'expert ?

— Je conçois des langages pour ordinateurs.

Rauxton dit :

— Voulez-vous m'expliquer ça ?

— C'est très simple, dit Franzen d'une voix neutre. Si deux entreprises ont des ordinateurs de type différent et souhaitent les mettre en communication pour que les informations stockées dans la mémoire de l'un puissent être utilisées par l'autre, elles font appel à moi. Je mets au point les connexions électriques reliant les deux ordinateurs, de manière à ce que chacun puisse comprendre l'autre et, donc, qu'ils puissent converser.

— Ce doit être un boulot hautement spécialisé, dit Sheffield.

— Oui.

— De quel ordre est votre salaire ?

— Environ quarante mille dollars par an.

Deux minces rides horizontales apparurent sur le front de Sheffield. La profession exercée par Franzen signifiait intelligence et appartenance à un milieu plus qu'honorable ; pourquoi un homme de cette classe éprouverait-il le désir de revendiquer le meurtre brutal de trois ménagères quelconques ? Ou, question plus étrange encore, si sa confession était sincère, quel était le mobile de ses meurtres ?

Sheffield dit :

— Pourquoi êtes-vous venu ici ce soir, Franzen ?

— Pour avouer. Franzen regarda Rauxton. Je l'ai dit à cet homme quand je suis entré, voici quelques minutes.

— Avouer quoi ?

— Les assassinats.

— Quels assassinats ?

Franzen soupira profondément.

— Les trois femmes à Bay Area, aujourd'hui.

— Seulement ces trois ?

— Oui.

— Pas d'autres dont les corps n'ont peut-être pas encore été découverts ?

— Non, non.

— Et si vous nous disiez pourquoi vous avez décidé de vous livrer à la police ?

— Pourquoi ? Parce que je suis coupable, parce que je les ai tuées.

— Et c'est l'unique raison ?

Franzen resta coi un instant. Puis, lentement, il dit :

— Non, je crois que non. Je suis allé tantôt marcher dans le parc, en revenant de San Francisco, marcher et réfléchir. Plus je réfléchissais, plus je savais que c'était sans espoir. C'était uniquement une question de temps pour que vous découvriez que j'étais votre homme, une question d'un jour ou deux. Je suppose que j'aurais pu fuir, mais je ne savais trop comment m'y prendre. J'ai toujours agi impulsivement, accomplissant des actes que je n'aurais jamais faits si j'avais pris le temps d'y réfléchir. C'est comme ça que je les ai tuées, sur un coup de tête ; si j'avais réfléchi, je ne l'aurais jamais fait. C'était tellement inutile ...

Sheffield échangea un regard avec les deux inspecteurs et puis demanda :

— Voulez-vous nous raconter comment vous avez fait, Franzen ?

— Quoi ?

— Comment les avez-vous tuées ? Quelle sorte d'arme avez-vous utilisée ?

— Un attendrisseur, dit Franzen sans hésitation.

Tobias demanda :

— Quoi donc ? Comment appelez-vous ça ?

— Un attendrisseur. Un de ces gros trucs de bois, avec des dents au

bout, que les femmes ont à la cuisine pour attendrir les morceaux de steak.

Le silence régnait maintenant dans le box. Sheffield regarda Rauxton, puis Tobias ; ils pensaient tous la même chose : la police n'avait donné à la presse aucun détail sur la nature de l'arme employée pour les meurtres, sauf qu'il s'agissait d'un instrument contondant. Mais le rapport initial du labo sur la première victime, et les observations préliminaires concernant les deux autres, établissaient que les blessures avaient été faites à l'aide d'un instrument grossièrement équarri, qui avait des dents aiguës, capables d'occasionner de profondes entailles, dans la chair. Un maillet comme celui que venait de décrire Franzen correspondait exactement à ces caractéristiques.

Sheffield demanda :

— Qu'avez-vous fait de ce maillet, Franzen ?

— Je l'ai jeté.

— Où ?

— À Sausalito, dans les buissons au bord de la route.

— Vous souvenez-vous de l'endroit ?

— Je crois que oui.

— Alors, vous pourrez nous y conduire plus tard ?

— Je pense que oui.

— La femme que vous avez tuée en dernier, est-ce Elaine Dunhill ?

— Oui.

— Dans quelle pièce l'avez-vous tuée ?

— La chambre à coucher.

— Où, dans la chambre à coucher ?

— À côté de sa coiffeuse.

— Qui a été votre première victime ? demanda Rauxton.

— Janet Flanders.

— Vous l'avez tuée dans la salle de bains, c'est bien ça ?

— Non, non, dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'elle portait ?

— Une robe d'intérieur à fleurs.

— Pourquoi avez-vous déshabillé, son cadavre ?

— Je ne l'ai pas déshabillé. Pourquoi aurais-je ...

— Viola Gordon a donc été la victime intermédiaire ? demanda Tobias.

— Oui.

— Et elle, où l'avez-vous tuée ?

— Dans la cuisine.

— Elle était en train de coudre, n'est-ce pas ?

— Non, elle faisait des conserves, dit Franzen. Elle mettait des prunes en conserve. Elle avait des bocaux, et des caisses de prunes, et trois gros autoclaves, tout ça sur la table et le fourneau.

Les yeux de Franzen étaient humides, maintenant.

S'arrêtant de parler, il ôta ses lunettes sans monture, et essuya les larmes avec le dos de sa main gauche.

Sheffield, en l'observant, ressentit un curieux mélange de soulagement et de profonde tristesse. Soulagement dû au fait qu'il n'y avait aucun doute dans son esprit, pas plus que dans celui de Rauxton et de Tobias ; il le lisait dans leurs yeux : Andrew Franzen était l'assassin des trois femmes. Ils lui avaient posé des questions de détail et tendu des chausse-trapes, coup sur coup, et toutes ses réponses avaient été bonnes ; il connaissait aussi des détails qui n'avaient pas été donnés par la presse, qu'un cinglé n'aurait pu connaître, et dont seul le meurtrier pouvait être averti. Finalement, l'affaire s'était réglée assez simplement, et maintenant tout était clair : il n'y aurait plus de « tuerie au gourdin », pas de clameur publique, pas d'attaques dans la presse sur l'inefficacité de la police, pas de pressions du commissaire ou du maire. La profonde tristesse était due à vingt-six années d'enquêtes policières, de fréquentation de la mort et du crime, face à cet homme qui semblait on ne peut plus normal, et qui, cependant, avait tué plusieurs fois de sang-froid.

« Pourquoi ? » pensa Sheffield. C'était la grosse question.

« Pourquoi a-t-il fait ça ? »

Il demanda :

— Voulez-vous nous préciser votre mobile, Franzen ? Pourquoi les avez-vous, tuées ?

Le petit homme s'humecta les lèvres.

— J'étais très heureux, voyez-vous. Ma vie avait une signification, un but. J'avais trouvé ma voie — mais elles allaient tout détruire.

Il regarda fixement ses mains.

— L'une d'entre elles avait découvert la vérité, je ne sais comment, trouvé la piste des deux autres. J'étais allé chez Janet ce matin, et elle m'avait dit qu'elles allaient me dénoncer, alors j'ai tout simplement perdu la tête ; j'ai attrapé le maillet, et je l'ai tuée. Puis je suis allé chez les autres et je les ai tuées. Je ne pouvais plus m'arrêter ; c'était comme si j'agissais dans un cauchemar.

— Que voulez-vous dire, Franzen s'enquit doucement Sheffield. Quelles étaient vos relations avec ces trois femmes ?

À la lueur des plafonniers fluorescents, les larmes dans les yeux d'Andrew Franzen brillaient comme de petits diamants.

— J'étais leur mari, dit-il.

PIPÉE

(*Pipe Dream*)

par ALLAN DEAN FOSTER

Ce fut l'arôme de son tabac qui tout d'abord l'attira. Un arôme tellement délicat, tellement particulier, qu'il dominait l'odeur commune de la cigarette et du cigare qui flottait dans l'atmosphère. C'était la première chose différente que lui apportait cette soirée.

Elle s'était rendue sans grand enthousiasme à la partie organisée par Norma. Avec, malgré tout, au fond du cœur, l'espoir secret de rencontrer quelqu'un qui l'intéressât. Mais les invités de Norma étaient à l'image de leur hôte, tristes et ternes. Emma s'était bernée elle-même, en espérant qu'il aurait pu en être autrement.

Il était toujours là, persistant, dominant la fumée des feux de bois et de chèvrefeuille, vraiment différent, ni trop amer ni trop doux.

La vacuité de l'excuse qu'elle brandit pour échapper au jeune homme qui se tenait devant elle, un verre de Martini à moitié vide à la main, et qui venait de lui réitérer pour la troisième ou la quatrième fois sa proposition, rivalisait avec la vacuité du jeune homme lui-même. Mais le jeune joueur de football n'avait pas besoin qu'on prît des gants avec lui. Il haussa les épaules et se détourna d'elle pour aller tenter sa chance auprès d'une autre amie de Norma.

Le propriétaire de la pipe se révéla constituer lui-même une surprise. Sa présence était aussi insolite à cette partie qu'un concerto de Mozart. Au lieu d'une fille, il tenait sur ses genoux un gros livre. Il s'était isolé dans un recoin tranquille du living-room, se maintenant à l'écart du centre de la fête.

Elle posa une main sur le dossier du fauteuil confortable dans lequel il était assis.

— Salut ! dit-elle.

Il leva les yeux.

— Hello ! fit-il machinalement.

Et il replongea aussitôt dans la lecture de son livre, sans plus lui prêter

attention.

L'intérêt d'Emma s'accrut. Peut-être jouait-il délibérément au bel indifférent — mais elle ne le pensait pas. S'il s'était vraiment intéressé à elle, il aurait agi autrement. Les hommes n'avaient guère l'habitude de saluer Emma d'un « hello ! » indifférent et de laisser glisser leur regard sur son visage sans chercher à aller plus loin. Elle se sentit piquée au vif.

Elle aperçut un tabouret repose-pieds inoccupé qui traînait non loin de là. Elle le tira jusqu'à la bibliothèque et s'assit en face de l'inconnu. Il ne cilla pas.

L'homme était bronzé, ni barbe ni moustache (encore une anomalie), ses cheveux étaient bruns et ondulés, il portait de modestes favoris qui commençaient à grisonner aux extrémités. Il paraissait quarante ans. Hormis des pommettes saillantes, il avait les traits extrêmement fins, presque juvéniles. Cependant, il y avait en lui quelque chose d'un peu effrayant.

Mais Emma ne s'affolait pas facilement.

— L'odeur de votre tabac m'a frappée.

— Hein ?

De nouveau il leva les yeux.

— Votre tabac. Son odeur m'a frappée, répéta-t-elle.

— Vraiment ? (Il parut satisfait, il ôta sa pipe de sa bouche et se mit à la contempler avec admiration.) C'est un mélange spécial. Préparé à mon intention. Je suis content que vous l'aimiez. (Il l'observa d'un œil amusé.) Je suppose que vous allez maintenant m'avouer aimer l'odeur de la pipe.

— Justement, en général je déteste ça. Cela explique peut-être pourquoi j'apprécie particulièrement l'odeur de la vôtre. Elle a un parfum si délicat.

— Merci, vous me flattez.

Était-il sincère ? Ou simplement poli ?

Il parut sur le point de se replonger dans son livre. Il eut un moment d'hésitation et le referma avec un claquement sourd. Il le remit à sa place dans la bibliothèque. Elle jeta un coup d'œil sur la tranche pour

identifier l'ouvrage.

— Dürer. Vous aimez Dürer ?

— Pas en tant qu'artiste. Mais j'aime les livres d'avant-garde. (Il eut un geste négligent en direction de la bibliothèque.) Tous ces livres sont des livres d'avant-garde, dit-il.

Un faible sourire fleurit aux coins de ses lèvres.

— Il date de 1962, c'est écrit sur la tranche, observa-t-elle.

— Alors, ce n'est pas un livre d'avant-garde. Disons, «non conformiste ». Non, je ne suis pas un admirateur de Dürer en tant qu'artiste. Mais je pense que, du point de vue historique et médical, son œuvre présente un intérêt certain.

Emma s'assit sur le repose-pieds et prit un genou dans ses mains. Cela eut pour effet de remonter sa jupe de façon provocante. Elle savait ce qu'elle faisait. Il ne parut pas remarquer son manège.

— Quelle est votre spécialité ? demanda-t-elle.

— Merveilleux ! s'exclama-t-il. Elle n'a pas demandé : « Êtes-vous médecin ? » mais directement : « Quelle est votre spécialité ? » évitant ainsi de relever l'évidence. Il semblerait bien, mademoiselle, que derrière l'apparence d'une « starlette » au corps d'héroïne de bande dessinée, vous dissimuliez un cerveau.

— Oh ! Cher monsieur ! dit-elle d'un ton moqueur, vous me flattez sans pitié. Apprenez tout de même que je ne suis pas une « starlette » mais une actrice. Et, pour devancer votre prochaine question, que je joue régulièrement dans un petit théâtre qui produit d'excellentes pièces à faible audience. Nous jouons actuellement *le Songe d'une nuit d'été*, et ce n'est pas une comédie musicale pop, vous savez.

— Très bien, très bien, acquiesça-t-il.

— Ai-je bien passé mon examen, professeur ? dit-elle en faisant la moue.

— De façon inespérée. Pour répondre à votre question, si cela vous intéresse vraiment, ma spécialité est l'endocrinologie. Et, surtout ne vous sentez pas obligée d'affecter un intérêt soudain pour l'endocrinologie. Ce n'est pas la peine de me raconter vos petits ennuis thyroïdiens depuis l'âge de cinq ans.

Elle éclata de rire.

— Je n'en ferai rien !

— Ne trouvez-vous pas cette soirée particulièrement réussie ?

— Oh, oui ! dit-elle très sérieusement, on ne peut plus réussir.

Il eut un franc sourire.

— Si l'art vous intéresse, j'ai chez moi des tableaux que vous pourriez apprécier. Des huiles, quelques fusains, pas de gravures. (Sourire.) Les gens qu'ils représentent ne bougent pas, mais ils possèdent plus de vie que ceux qui sont ici.

— D'accord, dit-elle en souriant. Je vous suis.

Il habitait plus loin qu'elle ne l'avait imaginé, ce qui à Los Angeles, n'est pas rien. Vingt bonnes minutes au nord de Sunset, le Pacific Coast Highway, puis une petite route bombée.

La maison était bâtie sur pilotis, au pied d'une petite falaise, au bord de l'océan. La mer martelait le bois, des chansons de Noël semblaient monter du sous-sol.

— Vous désirez boire quelque chose ? demanda-t-il.

Elle scrutait la tanière, accueillante, chaleureuse, suprêmement confortable. Un panneau d'écoutille de bateau en guise de table, de vieilles chaises, très démodées, où l'on devait se tenir merveilleusement assis, un énorme éléphant brun, moelleux, étrange, où l'on pouvait disparaître totalement, servait de canapé.

— Pouvez-vous me presser une orange ?

Il leva les yeux.

— Je crois que oui. Avec ou sans gin ?

— Avec.

— Un instant.

Derrière le canapé, une large baie vitrée ouvrait sur un balcon étroit qui surplombait une mer d'encre. Les lumières de la baie de Santa Monica perçaient la clarté nocturne de l'hiver, formant, au loin, un croissant lumineux qui rappelait un peu la baie de Rio de Janeiro dont on aurait tassé les hauteurs.

Le mur opposé avait été converti en une immense bibliothèque. La plupart des volumes étaient des ouvrages médicaux aux titres truffés de noms latins. Plusieurs étagères portaient des livres en langue allemande, une seule des livres français, un autre des ouvrages écrits en une langue qui devait être scandinave.

Des diplômes encadrés, délivrés par plusieurs institutions européennes, s'entassaient dans un recoin discret du mur nord.

La collection de tableaux était modeste. Un Picasso, mais pas de Dali, ni de Winslow Homer, quelques esquisses charmantes de Wyeth, quelques peintures anglaises qu'elle ne reconnut pas, et la leçon d'anatomie, de Vinci — des reproductions, naturellement. Au-dessus de la cheminée, dans un cadre de chêne massif, trônait une peinture flamboyante d'un paysage de la Sierra Nevada par Bierstadt. Une collection très originale ... tout comme son propriétaire, songea-t-elle, pensive.

— Avec gin, dit-il en la surprenant dans ses pensées.

Elle hurla, manqua s'étrangler.

— Vous m'avez fait peur, dit-elle.

— Comme vous tout à l'heure, maintenant nous sommes quittes.

Elle prit le verre qu'il lui tendait, se dirigea vers le canapé, s'assit et but une gorgée.

— Parfaitement dosé, murmura-t-elle en connaissance.

Il vint s'asseoir à côté d'elle.

— Je ne pense pas que vous soyez du genre à aller souvent aux parties de Norma, dit-elle.

— C'est ainsi que s'appelle notre charmante hôtesse ? Non, en effet, ce n'est pas tellement mon genre.

Il y avait sur la table un long râtelier portant une trentaine de pipes et un plateau tournant garni de tabacs différents. Il choisit une pipe, qu'il se mit à bourrer.

— C'est une de mes clientes qui m'a invité.

Elle eut un petit rire. La boisson était parfaite.

— C'est la pure vérité, vous savez, dit-il. Elle se sent concernée par

mon existence qu'elle suppose monastique. Pauvre Mme Marden !

Il porta la pipe à ses lèvres, prit une boîte d'allumettes.

— Permettez, dit-elle en sortant prestement un briquet de son sac.

— Hum, hum ! Surtout pas avec ça !

Il repoussa gentiment la main de la jeune fille. Le poignet d'Emma frémit.

— La flamme du gaz gâte le goût. Tous les fumeurs ne perçoivent pas la différence, moi si.

Elle tendit la main, saisit la boîte d'allumettes italiennes en cire. Elle en gratta une et se pencha en avant. Tandis qu'il tirait sur sa pipe, une main glissa dans le décolleté d'Emma.

— Je ne pensais pas que vous portiez une gaine,

— Oh ! Ca va ! (Elle souffla l'allumette.) Maintenant la main de l'homme se mouvait agréablement. Vous parlez comme un charretier.

— Je vous fais des compliments. Vous savez, vous avez beaucoup de chance.

Sa respiration commençait à se faire irrégulière.

— Comment cela ?

— Eh bien, attaqua-t-il d'un ton professoral, chez la femme la courbe inférieure des seins est toujours plus sensible que le sommet. Mais la plupart d'entre elles ne sont pas capables de ressentir la différence. Ce n'est pas votre cas.

— Et qu'est-ce que le manuel raconte à propos de la pointe des seins ? questionna-t-elle d'une voix altérée par l'émotion.

— Sur ce point particulier (il posa sa pipe sur la table et se rapprocha, plus étroitement, beaucoup plus étroitement d'elle), l'opinion des spécialistes reste divisée ...

Le jour de l'An vint et passa comme n'importe quel autre jour de l'année.

Leur histoire ne resta pas une simple passade, évidemment. Avec lui

chaque jour devint fête. Une fête permanente, extraordinaire et joyeuse, un peu comme la foire de Sorochinsk dans *Petroushka*, bien qu'il manquât ici les marionnettes. Jamais Walt n'avait un mot plus haut que l'autre. Il était immanquablement poli, gentil, attentionné, avec juste ce qu'il fallait de diablerie pour émousser la monotonie de la vie commune.

Peut-être possédait-il un peu plus de petites manies que la plupart des hommes qu'elle avait connus auparavant. Les allusions indiscrètes étaient la seule chose qui semblât l'ennuyer fortement. Un petit problème, jusqu'au moment où, de lui-même, sans qu'elle le lui demandât, il lui avait parlé de son passé et de son travail.

Elle avait été un peu surprise d'apprendre qu'il avait été marié deux fois avant de la rencontrer, mais, comme ces mariages ne lui avaient pas donné d'enfant, plus rien ne le liant au passé, l'inquiétude d'Emma s'était vite estompée.

Le jeudi suivant était son anniversaire. Elle désirait lui faire une surprise, mais quoi ? Des vêtements ? De ce côté-là il était largement pourvu et, de toute façon, il se désintéressait totalement de la mode masculine. Elle n'avait pas les moyens de lui offrir un tableau de qualité. En outre, choisir pour lui un objet d'art représentait une opération délicate ... Les gadgets électroniques n'étaient pas son fort.

Puis le tabac lui vint à l'esprit. Bien sûr ! Elle allait lui acheter une boîte de son fameux mélange. Ainsi, chaque fois qu'il allumerait une pipe, il penserait à elle.

Pour l'heure, elle considérait la « tanière » d'un air dubitatif, se demandant où elle pourrait trouver une boîte du mélange. Le plateau tournant, sur la table du living, ne contenait pas beaucoup de tabac, et, bien qu'elle ne l'eût jamais vu le remplir, il était toujours plein. Il devait y avoir de plus grandes boîtes rangées quelque part, mais où ? Naturellement, elle pourrait le lui demander. Mais cela gâterait toute surprise.

Elle fouilla la maison de fond en comble, inspectant minutieusement chaque pièce dans ses moindres recoins, en vain. Elle découvrit de nouveaux livres et un tas d'autres choses, dont un jeu complet de clubs de golf extrêmement coûteux, et qui n'avaient jamais servi.

Elle trouva les boîtes de tabac soigneusement rangées à l'intérieur d'une commode à étages aux portes vitrées. La commode était fermée à clé, mais la clé se trouvait sur le sommet du meuble. Elle parvint à l'atteindre en se haussant sur la pointe des pieds.

Elle soumit chaque boîte à une inspection minutieuse, mais aucune ne contenait de mélange spécial. Il y avait là toutes sortes de tabacs : américains, turcs, arabes, brésiliens, et même une petite boîte ronde provenant d'un pays africain qui avait changé trois fois de nom en dix ans, mais aucune trace du mélange spécial.

Elle ferma la commode et remit soigneusement la clé en place. Pour combattre sa frustration, elle donna un léger coup de pied au meuble. Il y eut un petit déclic. Le bas de la commode paraissait de bois massif, un panneau frontal pivota d'un centimètre, il dissimulait une cache.

Elle s'agenouilla et ouvrit le panneau.

À l'intérieur il y avait huit grosses boîtes disposées sur deux étagères. Elles étaient enveloppées dans un matériau souple ressemblant à du papier de riz brun ou du cuir très fin, mais qui n'était ni l'un ni l'autre. Chaque boîte portait une inscription tracée d'une écriture audacieuse : MÉLANGE PRÉPARÉ SPÉCIALEMENT POUR LE DR. WALTER SCOTT. Et, au-dessous, différents noms de mélanges : Liz Granger, Virginia Violet, etc.

Elle prit une boîte dans ses mains et l'examina avec attention. En vain. Elle ne portait pas d'autre indication ; ni adresse, ni téléphone. Tour à tour, Emma scruta minutieusement chaque boîte, sans plus de résultat. Rien que mélange spécial, préparé spécialement pour ... et le nom du mélange. Pas la moindre indication sur le lieu de fabrication ou le magasin de vente.

Le papier de la dernière boîte était légèrement déchiré. Elle examina la déchirure. Il y avait quelque chose de gravé dans le métal, rendu presque invisible par l'emballage. Avec précaution elle dégagea le papier.

Un cachet ovale apparut, frappé dans le métal. Toutes les boîtes devaient être ainsi marquées. Elle eut du mal à distinguer ce qui était écrit... la frappe était légère — *Peter Van Eyck, Au Coin du fumeur*, et une adresse, Santa Monica Boulevard !

Elle prit un morceau de papier, nota le nom et l'adresse. Elle dissimula le mieux possible la déchirure, aplanit le papier d'emballage (était-ce du cuir ?) et remplaça la boîte sur l'étagère, à l'emplacement exact où elle l'avait trouvée. Elle repoussa le panneau de la cache. Il se ferma avec un déclic de vieille serrure.

Santa Monica Boulevard ressemblait, sur presque toute sa longueur, à l'arrière d'un cinéma, avec ses sorties de secours et ses murs sombres — une rue sur laquelle donnaient les arrière-boutiques de magasins dont la façade devait se trouver de l'autre côté.

Emma crut un moment avoir mal relevé l'adresse, mais enfin, elle découvrit l'endroit. Une simple porte dans une maison à un étage.

Elle parqua sa voiture. La porte n'était pas verrouillée, elle ouvrait sur un escalier bien entretenu. Sur le palier de l'étage, elle regarda à gauche et se dirigea à droite. Elle frappa à la porte n° 5 et entra. Une forte odeur de tabac pénétra ses narines. Un bruit de sonnette retentit pour la seconde fois quand elle referma la porte.

— Une minute ! dit une voix au fond de la pièce.

Quelques instants plus tard survint le propriétaire, petit, gros, des cheveux longs ramenés en couronne autour de son crâne, d'immenses favoris lui couvrant les joues et se rejoignant presque au menton. Il devait avoir dépassé la soixantaine, mais la plupart de ses rides étaient des rides d'obésité, pas de vieillesse. Sa voix était douce, teintée d'une pointe d'accent étranger. Il sourit.

— Eh bien, madame ! dit-il. Si tous mes clients étaient comme vous, je crois que je n'envisagerais plus de prendre ma retraite !

— Merci, dit-elle. Néanmoins, je ne pense pas que vous puissiez prendre votre retraite maintenant. Du moins, pas avant ce soir. Je suis venue chez vous pour passer commande d'un cadeau très spécial, que j'ai l'intention d'offrir pour son anniversaire à un de mes amis, et qui semble n'avoir besoin de rien.

Le propriétaire esquissa un sourire de satisfaction.

— Que préfère votre ami ? Des cigares importés ? Du tabac à pipe ? Ou bien à priser ? (Il eut un clin d'œil complice.) Peut-être quelque chose de moins courant ? Je veux dire ... quelque chose de plus original d'origine mexicaine ou thaïlandaise, par exemple ?

— Ou encore de cet opium de grande cuvée que vous dissimulez secrètement sous une latte de plancher ? dit-elle avec un sourire. J'ai peur de vous décevoir. Mon ami a tout simplement l'habitude d'acheter chez vous son tabac à pipe ...

— C'est un homme de goût.

— Un mélange particulier que vous préparez spécialement à son

attention.

— Ma chère, je fabrique des mélanges spéciaux pour beaucoup de gens, et pas seulement ici à Los Angeles. C'est un art très raffiné, et malheureusement de nos jours les jeunes ... (Il eut un soupir attristé.) Je compte parmi mes meilleurs clients des gens très célèbres, vous seriez étonnée si je vous révélais quelques noms. À propos, comment s'appelle votre ami ?

— Docteur Walter Scott.

Le sourire du vieil homme se mua en une grimace figée. Il parut mal à l'aise.

— Je vois, dit-il en lui lançant un regard circonspect. Le docteur sait-il que vous êtes ici ?

— Non, je voudrais lui faire une surprise.

— Je m'en doutais. (Il baissa les yeux, mal dans sa peau.) Je crains fort, chère madame, de me trouver dans l'impossibilité de vous aider.

Elle ne parvenait pas à s'expliquer ce changement d'attitude.

— Mais pourquoi ? Ne pourriez-vous me préparer un mélange ? Ou Le faire venir ? Je ne sais pas, ce que vous faites habituellement ... je n'en aurais pas besoin avant la semaine prochaine.

— Vous devez comprendre, chère madame, qu'il s'agit d'un mélange très spécial. Il me manque un ingrédient que le docteur me fournit toujours lui-même. C'est un peu comme le safran dans la paëlla. Sans safran, vous n'obtenez rien qu'une soupe très fade. Sans le composant que me fournit le docteur ...

Il haussa les épaules.

— Vous n'avez jamais cherché à connaître la nature de cet ingrédient, pour l'employer vous-même ? insista-t-elle.

— Bien sûr que si ! Une fois j'ai posé la question au docteur et il m'a répondu par un sourire. Ce n'est pas moi qui le blâmerai de vouloir garder le secret de son mélange. Quelle saveur il donne à la fumée ! (Le marchand de tabac hocha la tête, faisant onduler sa longue frange sur son front.) Non, vraiment, je suis désolé, je ne peux pas vous aider.

Et il se dirigea vers le fond du magasin.

Elle gagna la porte, marqua une pause à mi-chemin dans les escaliers.

Étrange, étrange. Eh bien, tant pis, je lui achèterai cette vieille lampe-témète que nous ayons admirée ensemble à Port O'Call.

La pluie tombait drue quand Emma arriva.

Le mercredi, il travaillait toujours tard et elle savait qu'il apprécierait sa compagnie. Elle frissonna de plaisir.

Le Pacific Coast Highway était une grande artère. À cause de la pluie et du brouillard, le trafic était moins dense ce soir-là, de la pluie typiquement sud-californienne : propre, froide, plus disciplinée qu'à l'est.

Une douce langueur l'envahit.

Walt plaça une nouvelle bûche dans le feu. Il tirait sur sa pipe, une pipe d'écume en forme de gargouille. Après le retour en voiture sous la pluie, le feu parut à Emma un enfer doux et sensuel.

Elle ôta son lourd manteau humide, vint s'installer près de la source de chaleur. Un doux bien-être l'envahit. Elle embrassa tendrement son compagnon, mais il lui parut préoccupé.

— Quelque chose ne va pas, Walt ? Les glandes de Mme Norris qui font encore des leurs ?

— Non, non, pas cela, répondit-il tranquillement. Je te prépare un gin orange.

La boisson était délicieusement fraîche et parfaite, comme d'habitude.

— Eh bien, maintenant, dis-moi ce qui ne va pas ?

Elle avait un peu trop chaud. Elle se leva et alla se lover confortablement sur le canapé.

Il se pencha sous le manteau de pierre de la cheminée, scrutant la profondeur des flammes. Toutes les lumières étaient éteintes, seul le feu éclairait la pièce. Des ombres bibliques se dessinaient sur le visage de Walter. Il eut un soupir.

— Emma, tu sais ce que je pense des femmes qui mettent leur nez là où il ne faut pas ?

— Walt ? (Il avait sans doute remarqué la déchirure dans l'emballage de la boîte de tabac.) Chéri, Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Son beau profil pivota d'un quart de tour et lui fit face.

— Tu as fouillé dans ma réserve de tabac, n'est-ce pas ?

— Oh ! C'est vrai ! Je le confesse, chéri. Je me suis mise en quête de ton précieux magot et je l'ai découvert.

— Pourquoi ?

Il y avait autre chose qu'une pointe de curiosité dans sa voix. L'intonation lui sembla provenir d'une bouche inconnue.

Elle se blottit au creux du canapé et frissonna. Sans doute le changement soudain de température.

— Oh la la ! Je ne pensais pas que tu étais si ... si pointilleux.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Ses yeux étincelaient d'une lueur étrange. Le reflet du feu, bien entendu ...

Elle eut un sourire plein d'espoir.

— Je voulais te faire une surprise pour ton anniversaire. J'avais l'intention de t'offrir une boîte de ton mélange spécial. Comme cela s'est révélé impossible, j'ai choisi autre chose. Mais il ne faut pas compter sur moi pour te dire ce que c'est !

— Il ne sourit point.

— Je vois. Je suppose que tu n'as pu trouver mon mélange ?

— Non, en effet. Je suis allée chez ton marchand de tabac ...

— Tu es allée chez mon marchand de tabac ... reprit-il en écho.

— Oui, à Santa Monica. L'adresse était sur le papier d'emballage, ou ce qui en tient lieu.

Elle battit des paupières, tenta de se ressaisir. Pourquoi se sentait-elle soudain si fatiguée ? Elle but une gorgée de gin orange pour lutter contre la torpeur qui l'envahissait. Cela n'eut aucun effet. Elle était de plus en plus dolente et somnolente.

— Ce brave monsieur ... je ne me souviens pas de son nom ... il ... pardonne-moi, Walt. Je ne comprends pas pourquoi ... j'ai tellement envie de dormir.

— Continue. Tu es allée au magasin.

— Oui. Le propriétaire m'a dit qu'il n'était pas en mesure de préparer ton mélange parce qu'il lui manquait ... (brouillard) ... un ingrédient que seul tu pouvais lui fournir ... (bâillement) ... et dont il ne connaissait pas la composition. Aussi ai-je dû me rabattre sur autre chose.

— Pourquoi ? répéta-t-il encore une fois.

Et, avant qu'elle pût répondre, il ajouta :

— Pourquoi faut-il que tu mettes toujours ton nez dans mes affaires ? Tu te prends pour Pandore ?

Il saisit un tisonnier, remua le feu. Celui-ci crépita, les flammes s'élevèrent et des étincelles bondirent par-dessus le pare-feu, retombant en tournoyant dans la pièce.

Elle vida son verre, le posa sur la table. Il parut vaciller. Elle se laissa choir sur le canapé ...

— Je suis désolée. Walt. Je ne te croyais pas aussi ... susceptible.

— Ce n'est rien, Emma.

— Curieux ... ces boîtes de mélange. Deux portent les noms d'Anna Mine et Sue de Blackely.

— Et alors ?

Ses doigts se crispèrent sur le tisonnier ...

— Eh bien, dit-elle avec un petit rire nerveux, ce sont les noms de tes deux premières femmes ?

— Je suis très sentimental, Emma.

De nouveau elle eut un petit rire nerveux, fronça les sourcils. Se laisser vaincre par le sommeil maintenant gâterait toute la soirée. Il lui fallait lutter. Mais pourquoi avait-elle tant de mal à garder les yeux ouverts ?

— De fait ... toutes tes boîtes de mélange portent des noms ... de femmes.

— Oui.

Il marcha vers elle. Ses yeux flamboyaient ... encore le reflet du feu ...

et son visage dansait, se déformait.

— Tu tombes de sommeil, Emma.

Il plaça le verre vide à l'autre bout de la table.

— Je ne comprends pas ... Je me sens si fatiguée ...

— Peut-être devrais-tu dormir un peu, Emma. Un bon petit somme te ferait du bien.

— Dormir ... peut-être ...

Il l'entoura de ses bras.

— Je vais t'étendre là-bas, Emma. Près du feu. Cela te réchauffera.

Il la déposa sur le tapis moelleux, au pied de la cheminée. Les flammes caracolèrent de façon dantesque, portant au rouge les briques qui se trouvaient dans l'âtre.

— Chaud ... trop chaud, Walt, marmonna-t-elle dans un demi-sommeil, la voix incertaine. Ne veux-tu pas diminuer le feu ?

— Non, Emma.

Il saisit le tisonnier, piqua et poussa les bûches au fond du foyer. Curieux qu'elle n'eût jamais remarqué que la cheminée était si vaste pour une maison de dimensions aussi modestes !

Les yeux d'Emma se fermèrent. Un lourd silence pesa dans la pièce pendant quelques minutes. Ses paupières battirent légèrement quand il se pencha sur elle et l'effleura.

— Walt ?

Sa voix était à peine audible et il dut se pencher encore plus pour l'entendre.

— Oui ?

— Dis-moi, quel est ... quel est cet ingrédient spécial ?

Elle eut un soupir et ses yeux se refermèrent avant qu'il pût répondre. Il mit deux nouvelles bûches dans le feu, les disposa délicatement sur les chenets. Puis il s'agenouilla, saisit Emma sous les aisselles. Sa respiration était lente.

Il approcha sa bouche de son oreille et murmura :

— Des cendres, mon amour. Des cendres.

LE « BOUFFON CARATIQUE »

(*Shottle Bop*)

par THEODORE STURGEON

JE ne savais même pas que cet endroit existait, et pourtant j'habitais le quartier. Je peux vous donner l'adresse si ça vous chante : « Le Bouffon Caratique », entre la vingtième et la vingt et unième rue, sur la dixième avenue, à New York. Si vous cherchez l'endroit sérieusement, vous finirez probablement par le trouver. Ça vaudra peut-être le déplacement.

Mais je ne vous conseille pas d'y aller.

« Bouffon Caratique » Ça me bottait. C'était une petite boutique dont l'enseigne battue par les vents se balançait sur un axe en fer forgé et grinçait lugubrement sous les bourrasques de cette fin d'automne. Perdu dans mes pensées, je poursuivis ma route sans me retourner. Je songeais à la bague de fiançailles qui se trouvait dans ma poche et à la rudesse dont Audrey avait fait preuve pour me la rendre. Mon esprit était bien trop occupé pour s'attarder sur des broutilles du genre bouffons caratiques, Audrey aurait pu employer un terme plus aimable que « bon à rien », non ? Et puis, la réflexion (bien tournée, je l'admets) par laquelle elle me qualifiait de « psychopathe constitutionnel incompétent » était aussi déplacée que spectaculaire. D'ailleurs, je suis persuadé qu'elle l'avait pêchée dans un bouquin. La preuve, c'est qu'ensuite elle avait sorti un cliché usé jusqu'à la corde : « Tu serais le dernier homme sur la terre que je ne t'épouserai pas davantage ! »

« Bouffon Caratique », murmurai-je, puis je me tus.

Où avais-je trouvé ces syllabes étranges et rythmées ?

J'avais dû les lire sur une enseigne, et elles m'avaient frappé. Pas plus compliqué que ça. « *Et qu'est-ce qu'un bouffon caratique ?* » me demandai-je. À quoi je répondis : « Je n'en ai pas la moindre idée ... Le plus simple, c'est de trotter jusque-là et de jeter un coup d'œil. »

Ce que je m'empressai de faire. Je commençai à trotter le long du trottoir est de la dixième avenue, tout en essayant d'imaginer le genre d'individu qui pouvait tenir ce genre d'établissement, et le genre

d'affaires qui s'y traitaient. Je fus immédiatement renseigné sur le second point par une annonce inscrite sur une vitrine pratiquement obscurcie par la poussière et la crasse qui s'y étaient accumulées au long des siècles passés. On pouvait y lire :

NOUS VENDONS DES CARAFONS

Il y avait également une autre inscription, mais en caractères plus petits. À force de frotter la vitre encroûtée avec ma manche, je parvins à déchiffrer.

Avec des choses à l'intérieur,

Et rien de plus.

NOUS VENDONS DES CARAFONS

Avec des choses à l'intérieur,

Bien entendu, je rentrai. Parfois, on peut trouver des choses absolument sublimes dans des carafons, et dans l'état où je me trouvais pour le moment, un doigt d'agrément ne me ferait pas de tort.

— Fermez ! hurla une voix perçante, et je repoussai la porte.

La voix émanait d'une espèce d'œuf brillant qui flottait dans l'air à la dérive près du sol derrière le comptoir. Après m'être penché, je vis qu'il ne s'agissait pas du tout d'un œuf, mais bien de la caboche pelée d'un vieillard qui s'agrippait au rebord du comptoir. Son corps décharné frémissait sous l'effet du léger courant d'air comme les feuilles d'un arbre. Un tantinet surpris, je reclaquai la porte du talon. Il s'étala immédiatement de tout son long, puis se ramassa tant bien que mal, le sourire aux lèvres.

— Ah, heureux de vous revoir, grinça-t-il.

J'avais l'impression que ses cordes vocales aussi étaient empoussiérées. En tout cas, tout le reste l'était aux alentours. La porte une fois fermée, j'eus la sensation de me trouver à l'intérieur d'un énorme cerveau poussiéreux qui venait de fermer ses yeux. Oh oui, il y avait assez de lumière ! Mais ce n'était pas la clarté du jour ou celle d'une lampe. C'était comme si ... comme si elle provenait de la réflexion de visages blafards. À tout le moins, la chose n'était pas faite pour me plaire.

— Que voulez-vous dire par revoir ? demandai-je irrité. C'est la première fois que vous me voyez.

— Je vous ai vu quand vous entriez, puis je me suis étalé par terre, je me suis relevé et je vous ai revu, chicana-t-il, il rayonnait. Que puis-je pour vous ?

— Oh, répondis-je. Eh bien, je viens de, lire votre annonce. Quel genre de carafons avez-vous qui puissent me convenir ?

— Que désirez-vous ?

— Qu'est-ce que vous avez à me proposer ?

Et il se mit soudain à gazouiller une petite chanson. Maintenant encore, chaque mot semble gravé dans ma mémoire :

*Pour un billet d'mille
Mettez dans l'mille
Gagnez une dam Jeanne
De coups de pots
Gagnez le gros lot
Ou Mansfield Jane*

*Un seul gobelet
De ce vieux pichet
Alors plus jamais
Pluie ne mouillera
Prenez ce brouet
Les jeux gagnera*

*Fioles de diabolins
Bocaux de lutins
De mers inouïes
Fluides antiphobies
La sève de vie
De flûtes jaillie*

*Par la blanche corne
De la douce licorne
Trouvez une compagne
Une maison de campagne
Pour un billet de mille
Mettez dans l'mille*

— Eh là, attendez un peu ! tranchai-je. Vous voulez me faire avaler que vous vendez réellement du sang de dragon, de l'encre de la plume du frère Bacon et tout le saint tremblement ?

Il opina rapidement du bonnet et son sourire envahit son visage

invraisemblable.

— L'article authentique ? dis-je.

Il continuait d'acquiescer.

Je le dévisageai pendant un moment.

— Si je comprends bien, vous êtes là, derrière votre comptoir, en chair et en os, et sérieux comme un pape, vous prétendez que de nos jours, dans cette ville, au vu et au su de tout le monde, vous vous livrez à votre petit négoce et qu'il se trouve encore des gens assez stupides pour acheter votre camelote ? Et, de plus, vous avez le culot d'espérer que moi — moi, un intellectuel averti ...

— Vous êtes vraiment idiot et deux fois plus pédant, interrompit-il calmement.

Je lui lançai un regard furibond, tendis la main vers la poignée et ... je *restai figé*. Mais alors, ce qui s'appelle rester figé. En effet, alors que je me retournais pour sortir, le vieil homme s'était emparé d'un vaporisateur suranné et avait pulvérisé quelques bouffées du liquide sur ma personne, et blague à part, *je ne pouvais plus bouger !* Par contre, il m'était loisible de jurer, ce dont je ne me suis pas privé, je vous prie de me croire.

Le propriétaire bondit sur le comptoir et se précipita vers moi. À présent, je me rendais parfaitement compte qu'il avait dû se tenir sur une caisse là-dérrière, car il ne mesurait pas un mètre. Il s'accrocha aux basques de mon manteau, grimpa le long de mon dos et se laissa glisser sur mon bras étendu en avant. Il s'assit sur mon poignet, et se mit à balancer les jambes, se foutant ouvertement de ma poire. Si j'en juge d'après mes sensations, il ne pesait rien du tout.

Mon chapelet de jurons égrené — je me targue de ne jamais répéter une invective —, il se mit à me parler.

— Cela vous suffit-il comme preuve, mon ami inintelligent et suffisant ? J'ai simplement utilisé l'essence de la chevelure de la gorgonne. Et en attendant que je me procure l'antidote d'ici la semaine des quatre jeudis, vous resterez dans cette position !

— Tirez-moi de là, rugis-je, sinon je vous flanquerai une telle raclée que votre cerveau s'écoulera par les pores de la plante de vos pieds !

Il pouffa de rire.

J'essayai de nouveau de me dégager, mais ce fut peine perdue. C'était comme si tout mon épiderme s'était transformé en acier trempé. Je me replongeai dans mes imprécations, mais abandonnai rapidement par désespoir ...

— Vous vous tenez en trop haute estime, déclara le propriétaire du « Bouffon Caratique », Non, mais regardez-vous ! Eh bien, je ne voudrais pas de vous pour nettoyer mes carreaux. Vous espérez épouser une fille habituée à avoir ses aises, et vous vous sentez bafoué parce qu'elle ne veut pas de vous. Et pourquoi vous rejette-t-elle ? Parce que vous êtes incapable de trouver du travail. Vous êtes un bon à rien. Vous êtes un fainéant. Hi, Hi ! Et vous n'avez même pas le cran de dire aux gens leurs quatre vérités. Moi, si j'étais à votre place, je demanderais poliment de pouvoir être libéré, et ensuite, je verrais s'il ne se trouve pas dans ce magasin une personne assez gentille pour me vendre un carafon d'un produit susceptible de me venir en aide.

Sachez qu'il n'entre pas dans mes habitudes de m'excuser envers qui que ce soit, d'avouer mes torts ou d'accepter d'être impunément ridiculisé par un vulgaire margoulin. Mais la situation ici était délicate. Je n'avais jamais été pétrifié auparavant, et jamais on ne m'avait fourré sous le nez autant de vérités blessantes. Je baissai les armes.

— Ça va, ça va, libérez-moi. Je vous achèterai quelque chose.

— Votre ton est bien brutal, observa-t-il content de lui, et il se laissa tomber sur le sol en tenant Son atomiseur prêt à toute éventualité. Vous devrez ajouter :

« S'il vous plaît. Je vous en supplie. »

— Je vous en supplie, glissai-je. Et je faillis m'étouffer tellement j'étais humilié.

Il retourna derrière son comptoir et en revint avec un sachet de poudre qu'il me fit renifler. Deux secondes plus tard, je commençai à transpirer ; mes membres perdirent leur rigidité tellement rapidement que je faillis me retrouver les quatre fers en l'air. D'ailleurs, si le bonhomme ne m'avait pas retenu à temps et ne m'avait assis sur une chaise, j'aurais fait la culbute. Tandis que mes forces affluaient de nouveau dans mes tissus ébranlés, il me vint à l'esprit qu'il me plairait éventuellement d'étendre ce nabot pour le compte. Il apprendrait ainsi ce qu'il en coûte de me jouer des tours pendables. Mais un phénomène bizarre m'en empêcha — bizarre pour la bonne raison que cela ne m'était jamais arrivé. J'avais simplement eu l'impression qu'une fois

dehors je lui donnerais tout à fait raison d'avoir une aussi piètre opinion de moi.

Il n'avait pas l'air de s'en faire. En se frottant vivement les mains, il se retourna vers ses rayons.

— Maintenant voyons ... je me demande ce qui serait le mieux pour vous. Hm-m-m. Vous ne pourriez justifier votre succès ; De l'argent ? Vous ne sauriez comment le dépenser ... Un boulot intéressant ? Vous n'êtes pas apte pour ça.

Il m'envoya un regard apitoyé et secoua la tête.

— Un bien triste cas, en vérité. Tut tut, constata-t-il.

J'essayais vainement de me faire tout petit.

— Une conjointe parfaite, peut-être ? Na ! Vous êtes trop stupide pour reconnaître la perfection, trop vaniteux pour être capable de l'apprécier à sa juste valeur. Je regrette, mais je ne vois pas ce que je pourrais ... Attendez !

Il faucha quatre ou cinq bouteilles et fioles qui se trouvaient sur les douzaines de rayons derrière le comptoir et s'évanouit quelque part dans les profondeurs obscures du magasin. Il en émana immédiatement le tumulte d'une activité débridée -- des cliquetis et de petites détonations. Tout d'abord, il y eut un bruit de touillage, suivi des grincements rapprochés et discordants d'un mortier et du pilon ensuite, le son sirupeux d'un liquide que l'on ajoute à un ingrédient trop sec durant le brassage. Et, enfin, après une longue attente, le glouglou d'une bouteille que l'on remplit à travers un entonnoir. Le propriétaire reparut, triomphant, une petite fiole sans étiquette dans les mains.

— Voilà qui fera l'affaire ! rayonna-t-il.

— Quelle affaire ?

— Eh bien, te guérir !

— Me guérir ...

Mon attitude pompeuse comme la qualifiait Audrey était revenue au galop durant ses chipotages.

— Qu'allez-vous chercher là ! Je n'ai rien du tout, moi !

— Mon cher petit garçon, déclara-t-il offusqué, tu te trompes

lourdement. Es-tu heureux ? As-tu jamais été heureux ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais arranger tout ça. Du moins, je te donnerai l'impulsion dont tu as besoin. Comme chaque traitement, le mien a besoin de la coopération du patient. Tu es mal embarqué, mon jeune ami. Tu as ce qu'on appelle en jargon du métier « une métempsycose rétrograde du moi sous sa forme la plus maligne ». Tu es un inemployable constitutionnel, un véritable sociopathe. Je ne t'aime pas. Personne ne t'aime.

Me sentant sous le feu nourri de ses assauts verbaux, je me mis à balbutier.

— Où ... où voulez-vous en venir ?

Il me tendit la fiole.

— Rentre chez toi. Enferme-toi seul dans une chambre — plus elle sera petite, et mieux cela vaudra. Avale ça d'un trait, directement de la bouteille. Tiens-toi prêt pour le stade suivant. C'est tout.

— Mais ... qu'est-ce que cela va me faire ?

— À toi, ça ne te fera rien. Mais pour toi, ça te fera le plus grand bien. En fait, que si tu le désires. Mais il y a cependant une condition. Tant que tu te serviras de ce que je te donne pour ton propre développement, tout ira pour le mieux. Mais si tu l'emploies pour ta satisfaction personnelle, pour ta vantardise, ou pour te venger, tu souffriras atrocement. N'oublie jamais ce que je viens de te dire.

— Mais de quoi s'agit-il ? Comment ...

— Je t'ai vendu un talent. Pour le moment tu en es dépourvu. Une fois que tu auras découvert de quel talent il s'agit, il ne dépendra que de toi de t'en servir au mieux de tes intérêts. Et maintenant, disparaïs. Tu ne me plais toujours pas.

— Qu'est-ce que je vous dois ? murmurai-je, complètement dans les vaps.

— La bouteille en soi, contient son propre prix. Tant que tu suivras mes instructions à la lettre, tu n'auras rien à payer. À présent, veux-tu filer comme je te l'ai demandé, ou vas-tu m'obliger à déboucher une bouteille de gin qui n'a aucun rapport avec ce bon vieux London Dry ?

— Je vais y aller, dis-je.

J'avais aperçu quelque chose tourbillonner dans les entrailles d'une énorme dame-jeanne de vingt-cinq litres située à l'extrémité du comptoir. Cela ne me disait rien qui vaille.

— Bon, salut, ajoutai-je .

— Bon, salut, répéta-t-il.

Je sortis et descendis la dixième avenue jusqu'à la vingtième rue que je pris dans la direction est. Je ne m'étais pas retourné une seule fois. En ce moment, et pour plusieurs raisons, je le regrettai. Ce «Bouffon Caratique » était sans nul doute un magasin très étrange.

Je suis resté nerveux durant tout le chemin, et ce n'est qu'une fois chez moi, après m'être mis une bonne tasse de café Mir italien derrière la cravate que j'ai commencé à me sentir mieux. Finalement, j'étais assez sceptique sur ce qui s'était passé. J'étais plutôt enclin à me foutre des événements. Et cependant, quelque chose m'empêchait de me moquer trop ouvertement. Je jetai un regard dédaigneux vers la fiole, et un drôle d'effet sur le verre donna l'impression que la fiole me retournait mon coup d'œil. Je reniflai et la jetai derrière de vieux chapeaux sur l'étagère du dessus de l'armoire. Alors je m'assis afin de me relaxer. À cette époque, j'adorais me relaxer. Je posais mes pieds sur la poignée de la porte, et je me glissais sur le canapé jusqu'à ce que je sois pratiquement assis sur mes omoplates. Et comme l'énonce si bien le vieux dicton : « Parfois je m'installe et je réfléchis, parfois je me contente d'être installé ... » Le premier point est relativement facile à atteindre, mais même un flâneur accompli est forcé de passer par là avant de pouvoir parvenir au stade suivant qui est celui de la béatitude. Cela demande des lustres d'entraînement avant d'être à même de se détendre suffisamment pour être capable simplement de *s'installer*. Je l'avais appris des années auparavant.

Mais au moment précis où j'allais me trouver à l'état de végétal, quelque chose me déranger. J'essayai de ne pas y prêter attention. Je fis preuve d'un déploiement de manque de curiosité surhumaine, mais la perturbation ne s'évanouit pas pour autant. Une légère pression se manifestait à l'endroit où mon coude reposait sur l'accoudoir. J'étais plongé dans une situation des plus déplaisantes ; je me voyais obligé de me concentrer sur l'objet de ces manifestations et de prendre conscience que toute concentration était des plus indésirables. Finalement, je renonçai et, après avoir soupiré un bon coup, je soulevai les paupières et regardai.

C'était la bouteille.

Je me frottai les yeux et regardai de nouveau, mais elle était toujours là. La porte de l'armoire était telle que je l'avais laissée, c'est-à-dire ouverte, et l'étagère se trouvait pratiquement au-dessus de moi. La fiole avait dû tomber. Estimant à juste titre que si ce foutu objet était par terre, il ne tomberait pas plus bas, je l'écartai de l'accoudoir d'un mouvement du bras.

Il rebondit. En fait, il rebondit avec une telle précision qu'il termina sa course à son point de départ, sur l'accoudoir, à côté de mon coude. Effrayé, je le repoussai violemment. Cette fois-ci, le choc avait été assez énergique pour l'envoyer contre le mur. La fiole rebondit sur le plateau sous ma tablette, et de là, elle effectua une cabriole et, du coup, elle s'appuya confortablement contre mon épaule. Secoué par les cahots, le bouchon se sépara du goulot, et roula contre mon ventre. Bientôt, je me mis à respirer les émanations douces amères du contenu. Je me sentais effrayé et sacrément idiot.

Je saisis la fiole et reniflai. J'avais déjà senti une odeur pareille quelque part — mais où encore ? Eh ... ah, oui, c'était l'arôme du mascara qu'employaient les entraîneuses dans les bouges de San Francisco ! C'était un liquide sombre, noir ébène. Je le goûtai avec précaution. Ce n'était pas mauvais. Si ce n'était pas alcoolisé, le vieil homme avait en tout cas découvert un fameux substitut à l'alcool. À la seconde gorgée, ça m'a plu et, à la troisième, je me suis réellement régalé. Il n'y eut pas de quatrième gorgée, car la minuscule bouteille n'était déjà plus qu'un cadavre. À cet instant, le nom de la substance sombre avec sa drôle d'odeur me revint en mémoire. Du Khôl. C'est une herbe que les Orientaux emploient pour apercevoir les êtres surnaturels. Quelle superstition stupide !

Soudain, le liquide que je venais d'ingurgiter, installé bien au chaud et confortablement dans mon estomac, commença à pétiller. Ensuite je crois qu'il se mit à se dilater. J'essayai de me redresser, mais en vain. La pièce sembla se décomposer et se précipita vers moi par fragments. Je m'évanouis.

Je ne vous souhaite pas de vous réveiller un jour dans les mêmes conditions que celles où je me trouvais. Dans votre propre intérêt, je vous conseille en cette hypothèse d'être prudent. Si vous émergez d'un sommeil visqueux, ne vous empressez pas de regarder autour de vous, vous pourriez le regretter en apercevant un monceau d'abominations voltiger, palpiter, ramper, se couler tout autour — des abominations gonflées dégoûtantes de sang, des créatures diaphanes sans jambes et puis encore des lambeaux et des bribes d'anatomie humaine. C'était horrible. Une main humaine flottait dans l'air à deux centimètres de

mon nez et, à mon cri d'effroi, elle s'écarta de moi, les doigts frémissant sous le déplacement d'air provoqué par mon souffle. Quelque chose de bulbeux, strié de veines surgit sous le canapé et roula sur le plancher. J'entendis un claquement ténu et je levai les yeux sur une paire de mâchoires formant une entité. Je crois que j'ai craqué et que je me suis mis à pleurnicher. Je sais qu'ensuite je me suis de nouveau évanoui.

La seconde fois que je me suis réveillé — cela devait être beaucoup plus tard, car nous étions en plein jour et ma montre, comme mon horloge, s'était arrêtée — les choses s'étaient légèrement tassées. Oh, quelques horreurs traînaient encore par-ci, par-là. Mais je ne sais pourquoi, elles me tracassaient beaucoup moins à présent. J'étais pratiquement certain d'être cinglé ; maintenant que j'en étais convaincu, pourquoi m'en serais-je fait ? Je ne sais pas. Peut-être un des ingrédients de la fiole m'avait-il calmé. J'étais curieux et agité, rien de plus. Je regardai autour de moi et je fus presque content.

Les murs étaient verts ! Le papier peint souillé était devenu d'une beauté à couper le souffle. Il était recouvert d'une substance semblable à de la mousse, mais jamais auparavant il n'avait été donné à l'homme de contempler une mousse pareille. Elle était souple et épaisse, perpétuellement en mouvement, non pas comme sous l'effet d'une brise, mais plutôt d'une croissance. Fasciné, je me rapprochai et j'examinai le phénomène de près. En effet, elle croissait avec la magie rapide propre aux spores ; kystes, racines et le cycle recommença. Mais cet enchantement en douceur faisait partie d'un ensemble magique plus vaste, car jamais il n'y eut de pelouse semblable. J'y plongeai la main pour l'effleurer, m'enfoncer mais je ne rencontrai que le papier peint. Et pourtant, quand je fermais le poing, je ressentais sa caresse légère dans le creux de la main, le poids des rayons du soleil, l'élasticité moelleuse de l'obscurité noir jais d'une chambre condamnée. Ces perceptions me précipitaient dans une extase subtile. De ma vie, jamais je ne m'étais senti aussi heureux. De petits champignons neigeux poussaient autour des pieds des meubles et le plancher était recouvert d'herbe. Un ensemble de plantes grimpantes s'accrochaient à la porte ouverte de l'armoire. Leurs pétales se teintaient des nuances les plus incroyables. J'avais l'impression d'avoir été aveugle jusqu'à cet instant — et sourd également. Car à présent, j'entendais le susurrement des mourois, le bourdonnement d'insectes diaphanes à travers les feuilles et le constant bruissement de la croissance. Je me trouvais au milieu d'un univers nouveau et merveilleux, un univers tellement délicat que le souffle de mes mouvements détachait les pétales des fleurs, tellement tangible et naturel qu'il défiait sa propre impossibilité. Troublé, je me tournais et

me retournais, je me précipitais d'un mur à l'autre, regardant sous mes meubles vieillots, dans mes livres poussiéreux. Et plus je me dispersais, plus je découvrais de choses extraordinaires et étonnantes. J'étais allongé de tout mon long, le ventre à terre, la tête tournée vers le sommier du lit où une compagnie de lézards brillants comme des bijoux s'était nichée, quand j'entendis pour la première fois les sanglots.

Ils étaient jeunes et plaintifs et détonnaient dans ma chambre qui irradiait le bonheur. Je me relevai et jetai un regard circulaire. Une petite fille au corps translucide était tapie dans un coin de la pièce, blottie contre le mur. Ses maigres jambes croisées devant elle, elle tenait tristement la patte d'un éléphant en peluche saccagé dans une main, et pleurait dans l'autre. Ses cheveux longs et noirs ruisselaient et se déroulaient sur son visage et ses épaules.

— Qu'y a-t-il, petite fille, demandai-je. Je déteste entendre un enfant pleurer à chaudes larmes.

Elle s'interrompit au milieu d'un sanglot, dégagea les cheveux de son visage et fixa ses immenses yeux violets à la fois sur moi et derrière moi. Elle était blême de terreur.

— Oh ! s'écria-t-elle.

— Qu'y a-t-il ? répétai-je. Pourquoi pleures-tu ?

En un geste de défense, elle serra son éléphant contre sa poitrine et geignit :

— Où ... où êtes-vous ?

— Mais juste en face de toi, répondis-je étonné. Tu ne me vois pas ?

Elle secoua la tête.

— J'ai peur. Où êtes-vous ?

— Je ne vais pas te faire de mal. Je t'ai simplement entendu pleurer et je voulais savoir si je pouvais t'aider. Tu ne me vois pas du tout ?

— Non, murmura-t-elle. Vous êtes un ange ?

J'éclatai de rire.

— Loin de là !

Je me rapprochai d'elle et lui posai la main sur l'épaule ... La main la

traversa carrément. Elle tressaillit de douleur et se pelotonna, poussant un petit cri inintelligible.

— Excuse-moi, dis-je avec empressement. Je n'avais pas l'intention de ... Tu ne peux vraiment pas me voir ? Moi je te vois.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Je pense que vous êtes un fantôme, déclara-t-elle.

— Rien que ça ! Et toi, qu'es-tu ?

— Je m'appelle Ginny, répondit-elle. Je dois rester ici, et je suis toute seule pour jouer.

Elle cligna des paupières, au bord des larmes.

— D'où viens-tu ? demandai-je.

— Je suis venue ici avec ma maman. Nous vivions dans un tas d'autres garnis. Maman nettoyait les planchers dans les bureaux. Mais c'est ici que je suis tombée tellement malade. J'ai été malade longtemps. Puis, un jour je me suis levée du lit et je suis venue jusqu'ici, mais alors, quand j'ai regardé derrière moi, j'étais encore sur le lit. C'était très comique. Des messieurs sont venus et ont porté le *moi* qui était sur le lit avec un machin étendu et ils l'ont enfin, m'ont emmenée. Après, mammy est partie aussi. Avant de partir, elle a pleuré longtemps, et quand j'ai crié après elle, elle ne m'a pas entendue. Elle n'est jamais revenue et j'ai dû rester ici.

— Pourquoi ?

— Oh, parce que. Je ... sais pas pourquoi. Je devais, c'est tout.

— Que fais-tu ici ?

— Je reste simplement ici et je pense à des choses. Une fois, une madame a habité ici, et elle avait une petite fille comme moi. On jouait toujours ensemble. Mais un jour, la madame nous a regardé jouer. Elle a fait une scène terrible. Elle disait que sa petite fille était possédée. La fille n'arrêtait pas de m'appeler, « Ginny ! Ginny ! Dis à maman que tu es là ! » qu'elle criait. J'ai essayé, mais la madame ne pouvait pas me voir. Alors la madame a eu peur, et elle a pris sa petite fille dans ses bras et elle a pleuré et moi j'ai été triste. Je me suis enfuie ici, et je me suis cachée. Et après, je crois bien que l'autre petite fille m'a oubliée. Ils ont quitté, termina-t-elle pathétiquement.

J'étais ému.

— Que vas-tu devenir, Ginny ?

— J'sais pas, répondit-elle d'une voix inquiète. Je pense que je vais simplement rester ici et attendre que maman revienne. Ça fait longtemps déjà que je suis là. Je crois aussi que je le mérite.

— Pourquoi mon enfant ?

Elle fixa la pointe de ses chaussures d'un air coupable.

— Je ne supportais pas d'avoir si mal quand j'étais malade. Alors je suis sortie de mon lit sans avoir la permission de maman. J'aurais dû rester où j'étais. Voilà comment je suis punie à cause que j'ai désobéi. Mais ma mammy va revenir, tu vas voir.

— Bien sûr qu'elle va revenir, murmurai-je, la gorge serrée. Ne t'en fais pas, fillette. Si tu as envie de parler à quelqu'un, tu n'as qu'à me le dire. Tant que je serai là, je serai toujours prêt à discuter avec toi.

Elle me sourit, et ce fut très joli à voir. Ça ne devait pas être marrant pour un gosse ! Je saisis mon chapeau et sortis.

À l'extérieur, la situation se présentait comme dans ma chambre. Les corridors, les tapis poussiéreux des escaliers étaient recouverts d'un nouveau brillant, un feuillage — pratiquement intangible. Ils n'apparaissaient plus sous des dehors obscurs car chacune des feuilles possédait sa propre clarté, sa propre teinte. Bien entendu, il m'arrivait de temps à autre de tomber sur des choses moins agréables à regarder. Au troisième étage par exemple, j'ai rencontré un machin ricanant qui courait comme un dératé d'un côté à l'autre du couloir. La vision était légèrement imprécise, mais elle me faisait penser à Brogan Tête-de-Barrique. C'était un vaurien irlandais minable qui s'était tué accidentellement avec son revolver au retour du cambriolage d'un entrepôt : il n'avait eu que ce qu'il méritait.

Au premier étage, je remarquai deux jeunes gens assis sur le palier. La fille avait posé sa tête sur l'épaule du garçon et celui-ci la serrait dans ses bras. Je pouvais apercevoir la rampe à travers leurs corps enlacés. Je m'arrêtai pour écouter leur conversation. Leurs voix étaient étouffées comme si elles me parvenaient d'une contrée lointaine.

— Il n'y a pas d'autre solution, lui affirmait-il.

— Ne parle pas comme ça, Tommy ! s'exclamait-elle.

— Tu vois un autre moyen ? Écoute, cela fait trois ans maintenant que je t'aime, et nous ne pouvons toujours pas nous marier. Pas d'argent, pas d'espoir, rien. Sue, si nous nous décidons à franchir le pas, je t'assure que nous serons toujours ensemble. Toujours et toujours ...

Après une longue pose, elle se décidait.

— C'est bon, Tommy. Fais comme tu l'entends, va chercher une arme.

Soudain, elle l'étreignait encore plus fortement.

— Oh, Tommy, tu es absolument certain que nous serons ensemble comme maintenant pour l'éternité ?

— Pour l'éternité, lui chuchotait-il et il l'embrassait.

« Comme maintenant. »

Puis il y eut une longue pose durant laquelle aucun des deux ne bougea. Soudain, ils étaient de nouveau comme je les avais vus au début, et il affirmait :

— Il n'y a pas d'autre solution.

— Ne parle pas comme ça, Tommy ! qu'elle s'exclamait et il rétorquait :

— Tu vois un autre moyen ? Écoute, cela fait trois ans maintenant que je t'aime et ...

Et ça recommençait encore et encore et encore. Mal à l'aise, je continuai mon chemin et sortis.

Je commençais petit à petit à comprendre ce qui m'était arrivé. Le vendeur dans la boutique avait qualifié ça de *talent*. Je n'étais quand même pas fou ? Je n'avais pas *l'impression* d'être fou. Le contenu de la fiole m'avait ouvert les yeux sur un nouvel univers. De quel univers était-il question ?

C'était un monde peuplé de fantômes. On y trouvait des apparitions issues tout droit des contes et légendes, des revenants classiques, de pauvres âmes damnées. Bref, l'éventail complet des créatures célèbres de l'histoire du surnaturel, ces êtres dont nous avons entendu parler à profusion et auxquels nous nous sommes refusés de croire ouvertement, même si secrètement ils nous intriguaient. Bon, et alors ? Quel rapport cela avait-il avec moi ?

Mon émerveillement devant la nouveauté de mon étrange

environnement décroissait avec le jour, et je me penchai plus sérieusement sur le problème. J'avais acheté — ou plutôt, on m'avait donné — un talent. Je pouvais voir les fantômes. Je percevais toutes les facettes d'un univers fantasmagorique, végétation y comprise. Arbres, oiseaux, champignons, fleurs ; au fond, c'était normal. Un monde de fantômes est un monde semblable au nôtre, avec de la végétation. Oui, j'étais capable de les voir. Par contre, eux ne pouvaient me voir !

Bon, comment en tirer quelque avantage ? Il était inutile d'écrire ou d'en parler pour la bonne raison qu'on ne me croirait pas, et de plus, si j'avais bien compris, j'étais le seul à posséder ce don. Aussi, pourquoi mettre quelqu'un d'autre dans le coup ?

Mais quel coup ?

Non, je ne voyais pas comment j'en ferais mes choux gras, à moins bien sûr de recevoir un tuyau quelconque. Finalement, six jours après avoir ingurgité le révélateur, je songeai tout de même au seul endroit susceptible de me fournir le petit coup de pousse désiré.

Le « Bouffon Caratique ! »

À ce moment-là, je me trouvais dans la sixième avenue, essayant de trouver un bibelot dans les cinq dollars qui plairait à Ginny. Elle était incapable de toucher ce que je lui achetais, mais elle s'amusait beaucoup en regardant des livres et des trucs du genre. C'est de cette manière que j'ai découvert depuis combien de temps approximativement elle demeurait dans cette pièce. En effet, je lui avais acheté un bouquin avec des photos de trains du « De Witt Clinton » à nos jours et je lui avais simplement demandé lequel d'entre eux ressemblait à celui qu'elle avait déjà vu. D'après mes calculs, cela faisait environ dix-huit ans. Enfin, quoi qu'il en fût, j'eus mon trait de génie et me dirigeai vers la dixième avenue et le « Bouffon Caratique ». J'allais demander au vieil homme et il me donnerait une réponse. Arrivé dans la vingt et unième rue, je m'arrêtai pile et fixai mes regards droit devant moi. Devant mon nez, s'érigait un mur vide. Il n'y avait pas un chat sur cette portion du trottoir. Il n'y avait pas l'ombre d'un magasin en vue.

Je demeurai figé durant deux bonnes minutes. Je n'osais même pas réfléchir. Puis je redescendis vers la vingtième avant de remonter vers la vingt et unième. Et je recommençai. Toujours pas de magasin. Et par conséquent, pas de réponse à ma question — qu'allais-je faire de ce talent ?

Un après-midi, alors que j'étais en train de discuter de choses et d'autres avec Ginny, une jambe humaine vint se balader entre nous. Elle était coupée à hauteur du genou, normalement constituée et grassouillette. Je reculai d'horreur, mais Ginny la repoussa doucement de la main. Je frissonnai à ce contact et me dirigeai vers la fenêtre qui était légèrement entrouverte. Le membre voltigea vers la fente et fut aspiré à l'extérieur comme un nuage de fumée de cigarette avant de se réformer de l'autre côté. Il bourdonna un moment contre le carreau et s'envola comme un ballon.

— Sapristi ! haletai-je, qu'est-ce que *c'était* ?

Ginny se mit à rire.

— Oh, simplement une des choses qui est sans arrêt en train de voler dans la chambre. Elle t'a fait peur ? Moi aussi j'avais peur au début, mais j'en ai vu tellement que je m'en fous maintenant, ça ne me fait plus rien !

— Mais, au nom de ce qu'on peut trouver de plus dégueulasse, que sont-ils ?

— Des parties, répondit Ginny imbue de son *savoir-faire* enfantin.

— Des parties de quoi ?

— Des gens, gros bêta. C'est une sorte de jeu, je crois. Tu vois, quand une personne est blessée et perd quelque chose — un doigt ou une oreille, quelque chose quoi. Enfin, une oreille — la partie de *l'intérieur* je veux dire, comme moi je suis la partie de l'intérieur du *moi* qu'ils ont emmené hors d'ici — la chose retourne où la personne qui l'a perdue vivait. Puis elle retourne à l'endroit d'avant, et cetera. Ça ne va pas très vite. Si quelque chose arrive à une personne en entier, la partie de l'intérieur vient chercher le reste elle-même. Elle ramasse morceau après morceau. Regarde !

Elle tendit deux petits doigts décharnés dans l'air, et pinça un flocon d'étoffe légère entre le pouce et l'index.

Je me penchai pour l'examiner de plus près. C'était en fait un minuscule lambeau opaque, voluté et crénelé de chair humaine.

— Quelqu'un a dû se couper le doigt alors qu'il se trouvait dans cette chambre, constata Ginny froidement. Quand quelque chose arrive à heu ... tu vois ! Il reviendra le chercher !

— Bon Dieu ! m'écriai-je. Et ça se passe ainsi avec tout le monde ?

— J'sais pas. Certaines personnes doivent rester où elles sont, comme moi. Mais je crois bien que si vous n'avez rien fait de mal, on ne vous garde pas enfermé, alors vous devez venir cueillir par-ci, par-là ce que vous avez perdu.

Il m'est déjà arrivé de temps à autre à penser à des choses plus gaies.

Cela faisait déjà plusieurs jours que j'avais remarqué un spectre grisâtre planant le long du trottoir du quartier. Il effectuait toujours ses allées et venues dans la rue, jamais à l'extérieur. Il pleurnichait constamment. C'était — ou avait été — un petit homme fanatique du chapeau melon et du col raide. Il ne me prêtait aucune attention. En réalité, pas un d'entre eux ne me prêtait jamais attention, puisque je leur étais apparemment invisible. Mais je le rencontrais tellement souvent que je compris qu'il me manquerait s'il s'en allait. Je décidai de bavarder avec lui la prochaine fois que je le rencontrerais.

Je quittai la maison un beau matin et traînai quelques minutes en face du perron de grès. Comme il fallait s'y attendre, la maigre silhouette du spectre que j'avais distingué se pointa, avec son visage de lapin torturé, ses yeux profonds et tristes, sa redingote et son gilet rayé immaculés. Il progressait à travers les épaves à la dérive de mon nouvel univers étrange et coexistant avec l'autre. Je lui emboîtai le pas.

— Salut ! dis-je.

Il sursauta violemment, et je suis persuadé qu'il se serait enfui s'il avait su d'où venait ma voix.

— T'énerve pas, copain, repris-je, je ne te ferai aucun mal.

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom ne te dirait rien. Maintenant, cesse de trembler et parle-moi un peu de toi.

Il frotta sa figure fantomatique avec un mouchoir tout aussi fantomatique, et il se mit à tripoter nerveusement un cure-dent doré.

— Fichtre, finit-il par prononcer. Cela fait des années que l'on ne m'a plus adressé la parole. J'avais un peu perdu contenance, vous comprenez ?

— Je comprends parfaitement. Eh bien, ne vous faites pas de bile. Il se trouve que ces derniers temps, je vous ai remarqué en train de vous balader dans les environs. Cela m'a intrigué. Vous cherchez quelqu'un ?

— Oh non, répondit-il. Je cherche ma maison.

Maintenant qu'il avait enfin la chance de parler de ses problèmes, il en oubliait de redouter cette voix mystérieuse surgie de nulle part qui l'avait accosté.

— Hm-m-m, commentai-je. Et vous cherchez depuis longtemps ?

— Oh oui, affirma-t-il. Un matin, il y a de ça bien longtemps, j'avais quitté la maison afin de me rendre à mon travail, et après être descendu du bac, je me suis arrêté un moment à Battery Place pour observer les travaux en cours. On y construisait un chemin de fer aérien d'une modernité outrée. Soudain, il y eut un bruit épouvantable, mon Dieu ! C'était horrible. Tout ce dont je me rappelle ensuite, c'est de m'être trouvé à côté du trottoir, occupé à dévisager un homme qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau. Un support s'était effondré, et ... fichtre !

Il s'épongea de nouveau le front.

— Depuis, je passe mon temps à chercher, et à chercher encore. On dirait que je ne parviens pas à trouver le moindre individu qui puisse m'indiquer où je vivais. De plus, je ne comprends pas la présence de toutes ces choses que je vois flotter autour de moi et je n'aurais jamais cru qu'un jour je verrais de l'herbe pousser en plein Broadway ... oh, c'est horrible !

Il commença à pleurer.

J'étais désolé pour lui. Je pouvais facilement comprendre ce qui s'était passé. Le choc avait été tellement grand que même son fantôme était devenu amnésique ! Pauvre petit bonhomme — incapable de trouver le repos tant qu'il ne serait pas complet. Le problème m'intéressait. Un fantôme réagirait-il aux cures habituelles employées pour guérir l'amnésie ? Si c'était le cas, que lui arriverait-il ?

— Vous dites que vous êtes descendu du bac ?

— Oui.

— Alors, c'est que vous viviez dans l'île ... Staten Island, là-bas, de l'autre côté de la baie !

— Vous croyez vraiment ?

Il regarda à travers moi, perplexe et rempli d'espoir.

— Mais bien entendu ! Dites-moi, ça vous plairait que je vous y emmène ? Peut-être réussirons-nous à retrouver votre maison.

— Oh, ce serait fantastique ! Mais, ouh-là, que va dire ma femme ?

Je souris.

— Ah ça, elle risque de vous demander des comptes. Mais j'imagine que de toute manière elle sera contente de vous voir de retour. Allons venez. Mettons-nous en route !

Je le poussai en direction du métropolitain et je déambulai à sa suite. De temps en temps, les regards d'un passant s'appesantissaient sur moi car je marchais un bras tendu en avant et je parlais seul. C'était le cadet de mes soucis. Par contre mon compagnon, lui, était terriblement embêté pour la bonne raison que les habitants de son monde vociféraient et se tordaient de rire quand ils l'apercevaient en train de se comporter pratiquement comme moi. Il faut dire que si les fantômes voyaient les êtres humains, moi je leur étais invisible. Mon petit spectre au chapeau melon rougissait d'embarras, et je m'attendais à le voir éclater d'un instant à l'autre.

Nous sautâmes dans une rame de métro — je suppose que c'était une nouvelle expérience pour lui — direction South Ferry. Le métro de New York est un endroit extrêmement désagréable pour un individu possédant ma faculté. Toutes les monstruosité qui se complaisent dans les recoins les plus ténébreux se trimbalent dans ses souterrains, et on y trouve une quantité assez invraisemblable de lambeaux humains. Depuis, je me contente de prendre le bus.

Nous n'eûmes pas à attendre le bac. Le petit fantôme gris s'amusa comme un petit fou durant tout le voyage. Il me posait question sur question au sujet des bateaux qui mouillaient au port, au sujet de leurs pavillons, et il s'étonnait devant le manque de vaisseaux à voiles. Il *tutututa* devant la statue de la Liberté ; la dernière fois qu'il l'avait vue, m'expliqua-t-il, elle était encore enduite de sa couleur originale d'un jaune doré tapageur et n'était pas encore recouverte de patine. Cela me permettait de le situer dans les années soixante-dix ; c'est-à-dire qu'il devait chercher sa maison depuis plus de soixante ans !

Nous atterrîmes sur l'île et à partir de là, il commença à retrouver la mémoire. Au sommet de Fort Hill, il s'écria soudain :

— Je m'appelle John Quigg. Je vis au numéro 45 de la quatrième avenue !

Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi heureux. À partir de ce moment, la situation devint facile. Il tourna à gauche, descendit deux pâtés de maisons et tourna à droite. Je remarquai — lui pas — que les panneaux de la rue indiquaient « Winter Avenue ». Je me rappelai vaguement qu'effectivement, naguère, il y avait longtemps de ça, les rues dans cette section avaient été numérotées.

Il grimpa la colline à petits pas rapides et soudain, il s'arrêta et se tourna, indécis.

— Dites-moi, vous êtes toujours là ?

— Toujours là, répondis-je.

— Je peux me débrouiller, à présent. Je ne sais comment vous remercier ? Puis-je faire quelque chose pour vous rendre service ?

— Difficilement. Nous appartenons à des époques différentes. Rien n'est plus comme avant.

Il jeta un regard un peu pathétique aux nouvelles constructions au coin de la rue et acquiesça.

— Je crois savoir ce qui m'est arrivé, murmura-t-il faiblement. Mais probablement que tout va bien ... j'avais fait mon testament, et les enfants étaient déjà grands — et il soupira. Mais si vous n'aviez pas été là, je serais encore occupé à me balader du côté de Manhattan. Voyons ... Ah, suivez-moi !

Et soudain, il se mit à foncer. Je le suivis aussi vite que je pus ; presque au sommet de la colline se trouvait une petite maison complètement dénuée de peinture et coiffée d'une coupole ridicule. Elle était sordide et tombait en ruine. À sa vue, le visage du petit bonhomme se tordit de douleur. Il ravala ses sanglots et il se faufila par une brèche dans la haie qui longeait la mesure. Après avoir promené ses regards dans l'herbe folle, il repéra un bloc de pierre profondément enfoncé dans la tourbe.

— C'est là, expliqua-t-il. Il vous suffit de creuser sous le bloc. À part une petite somme que j'ai fait verser pour payer la location du coffre, je ne l'ai pas mentionné dans mon testament. Oui, j'ai loué un coffre-fort bancaire. La clef et la procuration se trouvent sous la pierre. Je les ai cachées — il pouffa — un soir afin que ma femme n'en sache rien et depuis je n'ai plus eu l'occasion de lui en parler. Vous pouvez prendre

tout ce que vous jugerez utilisable.

Il fit face à la baraque, bomba le torse et pénétra par l'entrée latérale. La porte s'ouvrit bruyamment sur son passage sous la poussée violente d'une rafale de vent soudaine. Je prêtai l'oreille un moment aux sons en provenance de la maison, et je souris aux récriminations qui éruptèrent de ses entrailles. La femme du vieux Quigg lui en faisait voir des vertes et des pas mûres. Il fallait ajouter à sa décharge que cela faisait plus de soixante ans qu'elle l'attendait. Elle lui envoyait à la figure une suite ininterrompue de reproches amers, mais — que voulez-vous — elle devait l'avoir aimé profondément. Si les théories de Ginny étaient exactes, cette femme avait été incapable de quitter cet endroit, car tant que son mari avait été absent, il lui avait manqué, et elle était incomplète. C'était amusant. Tout était bien qui finissait bien !

Je trouvai une vieille barre de fer tordue dans l'allée, et j'attaquai le sol autour du bloc de pierre. Cela n'allait pas tout seul, et bientôt mes mains furent en sang. Cependant, après un certain temps, je parvins à déplacer le bloc en me servant de la barre comme levier et je fouillai la terre à son ancien emplacement. Comme prévu, j'y trouvai une bourse de taffetas imperméable. Je la ramassai et en détachai précautionneusement les cordons. Elle contenait une clef et une lettre adressée à une banque new-yorkaise autorisant le porteur de la missive de se servir de la clef. Je me mis à rire à gorge déployée. Sacré vieux John Quigg ! J'aurais mis ma main au feu que malgré son manque d'assurance et ses petits airs de rien du tout, il avait amassé ce magot dans un but invouable. Avec les précautions qu'il avait prises, un homme emporterait de la poudre sans laisser la moindre trace. Ah, espèce de vieux filou ! Je ne saurai jamais ce qu'il manigançait, mais je gagerais qu'il y avait une femme dans la combine. C'était même passé inaperçu dans le testament ! Tant mieux. Je n'avais pas à m'en plaindre.

Je m'empressai de me rendre à la banque. J'eus quelques ennuis mineurs avant de pouvoir rentrer dans la chambre forte, car il fallut au préalable compulser les vieux dossiers. Mais finalement j'obtins le feu vert et je me retrouvai l'heureux bénéficiaire d'environ huit mille dollars en petites coupures.

Enfin, à partir de ce moment, on peut dire que je pouvais voir venir. En premier lieu, je m'achetai des vêtements, et puis je tâchai de me faire ouvrir quelques portes. Je fréquentai quelque temps les endroits huppés et liai connaissance avec un tas de gens. Plus j'en rencontrais plus je me rendais compte à quelle bande d'idiots superstitieux j'avais

affaire. Ce n'est pas que j'allais blâmer une personne qui contournait une échelle sous laquelle un basilic réel se tenait tapi, mais crénom, avouez quand même que pas une échelle sur mille n'abrite un saurien ! Quoi qu'il en fût, j'avais découvert la réponse à ma question. Je crachai deux mille dollars au bassinet à seule fin de me procurer un élégant bureau recouvert de tapisseries et dont l'éclairage ténu était indirect. Je fis installer le téléphone et posai un petit écriteau discret sur ma porte : *Expert en Phénomènes Psychiques*. Et mes enfants, qu'est-ce que ça marchait !

Mes clients appartenaient principalement au gratin de la société, ce qui était normal étant donné que je m'étais installé dans les beaux quartiers. Ils désiraient, en règle générale, converser avec des parents décédés, ce qui la plupart du temps n'offrait aucun problème. La majorité des fantômes brûlent d'envie de prendre contact avec le monde des vivants. C'est la raison pour laquelle, en faisant des efforts, pratiquement tout le monde peut devenir une sorte de médium. Dieu sait s'il est facile de contacter un fantôme moyen. Certains n'étaient pas disponibles, ce qui était compréhensible. Si un homme se conduit convenablement durant toute son existence, sans se permettre la moindre faiblesse, eh bien il est libre. Je n'ai jamais réussi à savoir ce qu'il advenait des esprits purs. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il n'est pas possible de les rencontrer. Mais après leur mort, la majorité des gens doivent revenir pour réparer leurs torts, effaçant une erreur par-ci, aidant l'individu qu'ils avaient lésé par-là, ou encore en nettoyant un peu les effets de leur sale besogne. Je crois franchement que c'est de là que provient la chance. On ne reçoit rien pour rien.

Si vous avez un coup de bol, c'est que quelqu'un qui vous a joué un sale tour par le passé, à vous ou à votre père, votre grand-père ou encore à votre grand-oncle Julius, s'est débrouillé pour qu'il en soit ainsi. À la longue, tout finit par s'équilibrer, mais en attendant, de pauvres âmes damnées errent sur terre avec l'espoir de trouver un moyen pour se racheter. La moitié de l'humanité passe son temps à s'insurger contre les coups du sort. Si vous vous doutiez seulement des douzaines d'esprits qui sont occupés à mendier la possibilité que vous leur refusez inconsciemment de vous venir en aide !

Laissez-les agir à leur guise, vous les aiderez à nettoyer le gâchis qu'ils ont provoqué ici-bas. Il leur sera permis alors de se rendre où ils sont supposés se rendre une fois réhabilités. La prochaine fois que vous serez dans le pétrin, isolez-vous dans un endroit tranquille, et soyez réceptifs à ces pauvres diables. Si vous êtes capables de laisser tomber votre suffisance et la confiance injustifiée que vous avez en votre jugement, alors ils s'engouffreront dans votre esprit et vous guideront.

J'avais deux fantômes errants à mon service. L'un d'eux, un ancien meurtrier du nom de Rachuba le borgne, repérait les ancêtres requis à une vitesse exceptionnelle. L'autre était le Professeur Grafe, un enseignant en sciences sociales à face de crapaud qui avait détourné les fonds d'une œuvre de charité et avait effectué un plongeon dans l'Hudson en tentant de prendre la poudre d'escampette. Il pouvait tracer les arbres généalogiques les plus tortueux et en déduire les endroits où l'on avait le plus de chance de rencontrer le revenant d'un parent perdu. Ces deux subalternes étaient les seuls sur lesquels je pouvais compter. Même si chaque fois qu'ils aidaient un de mes clients ils se rapprochaient de la réhabilitation, ils étaient tellement empêtrés dans leur existence farcie de mauvais coups, que je savais pouvoir dépendre d'eux encore pendant des années.

On pourrait croire que j'étais comblé de remplir ainsi mon escarcelle sans devoir réellement travailler ? Oh non. Pas moi. Non, il fallait que je fasse le fier-à-bras. Il fallait que je rumine les événements de ces derniers mois, et que je dramatise mon aventure avec cette tordue d'Audrey qui ne méritait même pas que je me soucie d'elle, comme si cela ne suffisait pas d'avoir prouvé qu'elle s'était gourée en prétendant que je n'arriverais jamais nulle part. Et puis je n'étais pas très satisfait quand je pensais à la bande. Il fallait que je leur en mette plein la vue.

Je me suis même rappelé que le petit homme du « Bouffon Caratique » m'avait prévenu de ne pas recourir à mon *talent* dans le but de me venger ou de me vanter. Mais je croyais ne dépendre de rien ni de personne. J'étais imbu de moi-même. Et pourquoi pas ? Après, tout, j'étais susceptible de dépêcher à volonté un de mes auxiliaires fantomatiques qui, si je le désirais, découvrirait exactement ce que vous faisiez à trois heures le jour de la saint Michel. Avec l'appui du professeur, je pouvais aller repêcher toute déclaration un peu tirée par les cheveux et délivrer sur-le-champ des preuves suffisantes pour remettre les limiers sur la piste. On ne pouvait rien me reprocher, mais j'en savais plus, je manœuvrais mieux, et j'étais plus malin que quiconque sur terre. J'étais franchement un gars hors du commun. Je commençais à réfléchir. À quoi cela m'avancait-il de me remplir les poches ici, alors que la bande du West Side n'était au courant de rien ? « Purée qu'est-ce que cet idiot de Sam Le Bienheureux râlerait s'il me voyait défiler le long de Broadway au volant de ma nouvelle décapotable à six mille dollars ! » Et encore : « Dire que je perdais mon temps à me morfondre à cause d'une connasse comme Audrey ! » En d'autres termes, j'étais en train de compenser mon complexe d'infériorité. J'agissais comme le foutu insensé que j'étais. Je me rendis dans le West Side.

La nuit était fraîche. L'hiver tirait à sa fin. Je m'étais mis en frais et j'avais lustré ma voiture. J'avais bien l'intention de ne pas passer inaperçu, et de jeter de la poudre aux yeux. Dommage de ne pas avoir profité de l'occasion pour remettre un peu d'ordre dans mon cerveau.

Je stationnai en face de la salle de billard de Casey, m'appliquant scrupuleusement à rouler trop rapidement, et après m'être concentré afin de réussir à faire crisser mes pneus et à tirer de mon moteur vingt-quatre cylindres un vrombissement retentissant, je coupai le contact. Je n'étais pas pressé de sortir de ma voiture non plus. Je me carrai simplement sur la banquette, allumai un cigare à cinquante cents la pièce, inclinai mon chapeau sur l'oreille, et poussai sur le klaxon qui se mit à corner durant quarante-huit secondes « Tuxedo Junction ». Alors seulement, je fixai l'entrée de la salle.

Pendant un moment je me dis que si c'était là tout l'effet que produisait mon retour au bercail, ça ne valait pas le dérangement. Mais ensuite, je n'eus plus qu'une idée en tête : comment me tirer de là.

Deux silhouettes se traînaient lourdement le long du couloir brillamment éclairé de l'entrée de la salle de billard. Elle était située dans une petite ruelle, tellement petite qu'en fait la ville comptait sur la salle, une vieille institution, pour fournir un peu de clarté dans la rue. Après avoir considéré attentivement les deux ombres qui se découpaient, je les reconnus. Il s'agissait de Sam le Bienheureux et de Fred Bellew. Ils se contentaient de m'observer. Ils n'esquissaient pas le moindre mouvement, ne prononçaient pas le moindre mot, et après avoir prononcé un tonitruant « Salut l'menu fretin, alors, vous ne me remettez pas ? » je constatai que le long des murs qui flanquaient l'encadrement de la porte violemment illuminé, toute la bande sans exception se trouvait en rang d'oignons. J'en éprouvai un choc ; j'estimais que le hasard faisait un peu trop bien les choses. Cela ne me disait rien qui vaille.

— Salut, dit Fred calmement.

Je me doutais parfaitement qu'il n'apprécierait pas tellement mon esbrouffe. Je ne m'attendais pas à ce que toute cette parade enchante l'un d'entre eux, bien sûr, mais je sentais bien que l'aversion de Fred partait d'une antipathie à mon égard, tandis que les autres témoignaient simplement leur rancœur. Pour une fois, j'avais le sentiment d'être un peu mesquin. J'enjambai prestement la portière de ma décapotable et leur laissai priser mes fringues.

Quelqu'un pouffa de rire, et un « you-hoa » aigu émana des ténèbres

côtoyant le bâtiment.

Je m'avançai vers Sam et lui souris. Je n'avais pas envie de rire pourtant.

— Cela fait une paye que je ne t'ai plus vu. J'avais même oublié quelle crapule tu faisais, lui dis-je. Comment vont les affaires ?

— Je me débrouille, répondit-il. Et il s'empessa d'ajouter d'un ton agressif : Moi, je continue à *travailler* pour gagner ma vie.

Le murmure qui s'éleva dans la foule me signifiait clairement que j'avais intérêt à retourner dans mon automobile dernier cri toute rutilante et de mettre les bouts. Je restai.

— On fait le malin, dis-je en crânant.

Ils avaient bu. Tous, je m'en rendais compte. Je me trouvais dans un beau pétrin. Sam se fourra les mains dans ses poches et me détailla de tout son haut. C'était le seul homme de petite taille qui ait jamais pu me faire ça. Après un lourd silence, il prit la parole.

— Tu ferais mieux de retourner à tes boules de cristal, espèce de fumiste. Nous aimons les gars qui transpirent. Nous apprécions même les types qui trempent dans des affaires louches pour autant qu'ils se montrent plus intelligents ou plus durs qu'un autre. Mais le bagout et la chance ne suffisent pas. Casse-toi.

Impuissant, je jetais des regards circulaires. Je l'avais cherché. Non, mais qu'est-ce que j'espérais ? Que ces types allaient s'attrouper autour de moi, me donner des claques dans le dos et me féliciter pour mon comportement ?

C'est à peine s'ils avaient bougé et cependant ils m'entouraient à présent de toutes parts. Je devais absolument trouver une échappatoire — et vite — sinon ils me passeraient à tabac. Et quand ces jobards se mêlaient de corriger un gars, ils n'y allaient pas de main-morte.

J'aspirai un bon coup.

— Je ne crois pas t'avoir demandé l'heure qu'il était, Sam. Je ne te demande pas de conseil. Rien. Pigé ?

— Je ne crois pas que toi tu m'aies bien compris, fulmina-t-il. Toi et tes séances de spiritisme. On en a eu des échos, va ! Alors, tu filoutes les veuves à présent ? Leur soutirer cinquante dollars pour leur

permettre de discuter avec leur *cher disparu*, huh ! Expert en phénomènes p ... sykik ! Expert de mes deux, oui ! Allez, fous le camp !

Sans même s'en douter, Sam venait de me fournir le moyen de m'échapper par la tangente.

— Un fumiste, hein ? Eh bien le fumiste te parie ce que tu veux qu'il peut te faire rencontrer un fantôme. Tu éprouveras une telle frousse que tes cheveux se dresseront sur ton crâne. Alors, qu'en dis-tu ? Mais je doute que tu en aies pour te rendre à l'endroit que je t'indiquerai.

— Tu paries ? Non, mais tu veux rire ? Eh, les mecs, vous avez entendu ça ?

Il se tordit de rire, puis se retourna vers moi et me parla du coin de la bouche.

— Bon, tu l'auras voulu. Aboule l'oseille, rupin ! Tope-là. Fred se chargera des enjeux. Dix de tes satanés dollars pour un des miens, c'est honnête, non ? Tiens, Fred, prends son fric.

— Je t'en donne vingt contre un, affirmais-je à moitié hystérique. Je vais te mettre face à face avec le spectre le plus casanier, le plus infernal que je connaisse,

La foule s'esclaffa. Sam rit avec eux et ne se défila pas. Pour ces types, un pari était un pari. Les jeux étaient faits, donc plus question de se dérober. J'opinaï du bonnet et déposai dix sacs dans la paume tendue de Fred Bellew. Fred et Sam montèrent dans la voiture. Au moment où j'appuyais sur l'accélérateur, Sam se pencha par la portière et fit des signes de la main.

— Rendez-vous en enfer, les mecs, blagua-t-il. Je m'en vais dire deux mots au fantôme, et si un de nous deux doit rester sur le carreau, je ne garantis pas que ce sera moi.

Je donnai un coup de klaxon retentissant afin de tirer des youhous enthousiastes et des sifflements d'admiration des anonymes dans la pénombre, et me tirai. Je fis le tour du parking et fonçai à pleins tubes vers la campagne.

— Où allons-nous ? me demanda Fred après un moment.

— Tu le verras bien, lui répondis-je car je n'en avais aucune idée.

On devait bien pouvoir trouver une maison hantée qui se respecte

dans les environs. Elle forcerait Sam à se défiler et du coup, à me réintégrer dans la bande. J'ouvris la boîte à gants et permis à Ikey d'en sortir. Ikey était un petit diabolotin retors dont la queue avait été prise entre deux plaques de tôle lors de l'assemblage du véhicule. Depuis, il se voyait obligé de demeurer là jusqu'à ce que la voiture soit mise au rebut.

— He, Ike, chuchotai-je.

Il redressa la tête. La lueur rougeâtre de la boîte à gants se réfléchissait dans ses petits yeux brillants.

— Appelle le professeur, tu veux? Moi je ne peux pas, car je ne tiens pas à ce que les jobards qui se trouvent sur le siège arrière m'entendent.

— D'accord, patron. .

Il mit ses doigts en bouche et poussa un hurlement à vous glacer le sang. C'était le signal de code servant à appeler le professeur. Le vieil homme voltigea un moment devant la voiture, en fit rapidement le tour et se glissa par la fenêtre avant de s'installer à mes côtés.

— Parbleu, haleta-t-il, cela vous ennuerait-il de vous abstenir dorénavant de me convoquer lorsque votre véhicule voyage avec une telle célérité. J'ai vraiment dû m'employer à fond pour parvenir à vous rattraper.

— À d'autres, professeur, chuchotai-je. Je sais pertinemment bien que vous êtes capable de concourir avec un avion supersonique si vous le désirez vraiment. Dites, j'ai un gars là-dérrière qui aimerait avoir les jetons une bonne fois. Vous ne connaissez pas une maison hantée dans le coin ?

Le professeur mit son pince-nez fantomatique.

— Et comment ! Vous vous souvenez, je vous ai parlé d'un certain Wolfmeyer ?

— Oulala ! Une vraie terreur.

— Il conviendra admirablement. Mais ne me demandez pas de vous accompagner. Je n'éprouve aucune envie d'en découdre avec Wolfmeyer. Aucun d'entre nous d'ailleurs. Et pour l'amour du ciel, soyez prudent !

— Ne craignez rien. Je saurai comment m'y prendre avec lui. Où est-ce

Il m'indiqua la direction, me souhaita bonne chance, et s'en fut. Cela me contraria légèrement ; le professeur était souvent en vadrouille avec moi et c'était bien la première fois qu'il manquait l'occasion de voir du pays. Je haussai les épaules et continuai ma route. Je croyais probablement ne rien avoir de mieux à faire.

Je sortis de la ville et m'acheminai vers une vieille ferme.

Wolfmeyer, un Hollandais de Pennsylvanie, s'y était pendu. Il avait été, et restait, un individu peu recommandable. Au lieu de se transformer en brave type empressé de rendre service il persistait à ruer dans les brancards. Il savait pourtant qu'à moins de compenser les méfaits perpétrés durant son existence crapuleuse il resterait terre dans cette vieille bicoque pour l'éternité. Ce qui ne semblait pas le tracasser outre mesure. En fait, il était devenu encore plus rébarbatif, et s'était transformé en ennemi public numéro un. Depuis que le vieil homme avait dégouliné le long de sa corde, huit personnes étaient mortes dans cette maison : trois locataires, trois vagabonds et deux parapsychologues. Dans chacun des cas, on les avait retrouvés oscillant au bout d'une corde. C'était du Wolfmeyer tout craché. Je crois que le fait de devoir hanter la ferme était loin de lui déplaire. De toute façon, il ne faisait pas les choses à moitié.

Je ne voulais pas qu'il arrivât le moindre pépin à Sam le Bienheureux. Je désirais uniquement lui administrer une bonne leçon. Et voyez le résultat !

Nous arrivâmes à destination peu avant minuit. Nous ne fûmes pas très volubiles durant le voyage. Je me contentai d'expliquer à Fred et à Sam qui était exactement Wolfmeyer, et à quoi ils devaient s'attendre. Comme ils me riaient au nez, je n'insistai pas et appuyai sur le champignon ... Fred fut le second à prendre la parole. Il détailla les différentes conditions du pari. Tout d'abord, il suffisait à Sam de demeurer dans la ferme jusqu'à l'aube pour qu'il soit déclaré vainqueur. Mais il n'avait pas le droit d'appeler à l'aide ni de sortir. De plus, il devait emmener avec lui une corde, confectionner un nœud coulant à une extrémité, et attacher l'autre à la poutre de Wolfmeyer. La poutre en question était bien entendu la grosse poutre de chêne à laquelle le vieil homme et les huit autres personnes s'étaient pendus. J'avais proposé cette dernière condition pour aiguillonner Wolfmeyer et le forcer en quelque sorte à s'occuper sérieusement de Sam le Bienheureux. Moi, je devais accompagner Sam à l'intérieur afin de pouvoir l'assister si les événements tournaient mal. Fred, pour sa part,

resterait dans la voiture à une centaine de mètres de la ferme et attendrait. Je stationnai la bagnole à distance prévue, et nous descendîmes. Sam portait mon câble de dépannage sur l'épaule. Il avait déjà fait le nœud coulant. Fred était beaucoup moins euphorique que tout à l'heure et son expression était très grave.

— Cette histoire ne m'emballe plus tellement, dit-il en observant la maison qui se découpait au bout de la route.

Elle se tenait à l'écart de la route, ramassée sur elle-même, et ressemblait à une créature immonde nourrissant de noirs desseins.

— Alors Sam, qu'en penses-tu ? Tu payes tout de suite, et on n'en parle plus ?

Il suivit des yeux le regard de Fred. L'endroit était franchement lugubre, et l'alcool ingurgité ne faisait plus d'effet. Sam hésita un moment, puis haussa les épaules et sourit. Malgré moi, j'étais forcé d'admirer le cran de cette fripouille.

— Allons, putain, qu'on en finisse. Tu n'arriveras pas à me bluffer malgré ta petite mise en scène, espèce de fumiste.

Fred, assez bizarrement, intervint.

— Sam, je ne crois plus qu'il soit un fumiste.

Cette contradiction plutôt inattendue rendit Sam encore plus décidé, mais son visage trahissait son angoisse.

— Eh, le fumiste, magne-toi, tu veux, et il se détourna, puis gravit la pente.

Nous pénétrâmes dans la maison par la cave.

Lampe-torche en main, je me taillai un chemin parmi les ténèbres jusqu'à la poutre. Le son de nos pas se répercutait d'un mur à l'autre et se transformait en petits ricanements qui se propageaient et refusaient de s'étouffer. Une énorme tache noire maculait le sol au pied de la poutre.

. Je donnai un coup de main à Sam pour qu'il puisse placer la corde, puis j'éteignis brusquement la lampe. L'irruption instantanée des ténèbres dût ébranler la confiance déjà friable de Sam. Personnellement, cette incursion m'était complètement égale ; je pouvais en effet voir tout ce qui allait fondre sur moi, et les fantômes ne me percevaient pas. Et pas seulement ça : les murs, le plafond, le

plancher étaient éclairés par les reflets phosphorescents et colorés des plantes fantasmagoriques omniprésentes. Ne fût-ce que pour son effet étrange, j'aurais aimé que Sam puisse percevoir cet herbager issu du néant, en train de se nourrir avidement de la tache imbibant le plancher sous la poutre.

Sam respirait déjà avec difficulté, mais je me doutais parfaitement qu'il faudrait autre chose que l'obscurité pour lui faire crier grâce. Peut-être bien qu'en étant seul et qu'en recevant la visite d'un hôte inattendu ?

— Salut, fiston, lui dis-je en lui donnant une petite tape sur l'épaule, puis je me détournai et sortis de la pièce.

Je fis semblant de quitter la bâtisse, puis je revins sur la pointe des pieds. C'était sans aucun doute un endroit désert. Même les fantômes évitaient de traîner dans le coin, à part Wolfmeyer bien entendu. Seule une végétation luxuriante, invisible à tous les regards sauf aux miens, et le souffle oppressé de Sam occupaient la chambre. Après dix minutes passées ainsi, je réalisai que je n'avais jamais évalué le courage de Sam à sa juste valeur. Il devait avoir les chocottes, ce n'était pas possible autrement. Et pourtant !

Je m'adossai contre un mur de la pièce contiguë, et m'installai confortablement. Je me doutais que Wolfmeyer allait se pointer d'un moment à l'autre. J'espérais honnêtement être à même d'arrêter cette comédie avant qu'il ne fût trop tard. Je ne tenais pas à ce que ça dépasse mon intention ; donner une leçon à un pédant. Je me sentais absolument sûr de moi quant au déroulement de l'action, ce qui fait que je fus pris totalement au dépourvu.

Je regardais vaguement dans le corridor en face de moi, et il me fallut un moment avant de me rendre compte qu'il s'y trouvait une lueur blafarde. Je fixai mon attention sur elle tandis qu'elle devenait plus intense : intense et scintillante. Elle était verte, d'un vert de substance pourrie et en décomposition. Des miasmes fétides sourdaient des alentours. Les relents de chair putréfiée étaient tellement suffocants qu'on finissait par ne plus rien sentir. C'était absolument abominable. J'en avais la chair de poule. Un long moment se passa avant que la pensée réconfortante de mon invulnérabilité ne me fasse reprendre mes esprits. Je me lovai tout contre le mur et observai la scène.

Wolfmeyer entra.

Le fantôme était celui d'un très, très vieil homme. Il portait un vêtement fort ample et malpropre. Il tenait ses bras maigres et musclés

tendus devant lui. Sa tête à la chevelure ébouriffée, emmêlée à sa barbe, vibrail sur son cou brisé et ravagé comme un couteau que l'on vient de lancer dans un morceau de bois tendre. Tandis qu'il traversait la pièce, chacun de ses pas traînants relançait les oscillations. Ses yeux n'étaient pas mal non plus — ils étaient injectés de sang et de profondes flammes vertes dansaient en eux. Ses canines jaunâtres émoussées ressemblaient à des piliers supportant son sourire malsain. Le rayonnement putrescent vert l'entourait d'un halo lumineux horrible.

Il passa à côté de moi, ignorant complètement ma présence, et s'arrêta sur le pas de la porte de la chambre où Sam attendait près de la corde. Il demeurait simplement là, ses pinces tendues en avant, l'amplitude des balancements de sa tête allant en décroissant. Il dévisagea Sam puis soudain il ouvrit la bouche et hurla. Le cri était moelleux, lugubre et aurait pu passer pour l'aboïement d'un chien étouffé par la distance. Je ne pouvais pas voir ce qui se passait dans la pièce voisine, mais j'étais certain que Sam avait sursauté et tourné sa tête dans tous les sens. À présent, il devait fixer le spectre. Wolfmeyer releva légèrement les bras, sembla trotter un instant, puis s'avança dans l'autre pièce.

Je parvins à réagir et à repousser cette terreur qui s'insinuait en moi, m'enchaînant. Je me redressai prestement. Si je ne bougeais pas assez rapidement ...

Me déplaçant à pas de loup, je m'arrêtai, le temps d'apercevoir Wolfmeyer en train de tricoter des bras de façon irrégulière au-dessus de sa tête. Ces mouvements faisaient onduler son vêtement et ballotter sa tête : le temps également d'apercevoir Sam, dressé sur ses jambes, les yeux comme des soucoupes, en train de s'approcher à reculons de la corde. Il agrippa son cou, ouvrit la bouche et poussa un gémissement inaudible. Les traits déformés par la terreur, il détourna la tête, la renversa en arrière et, tout en fixant le plafond, il se mit à reculer face au fantôme, s'acculant contre le nœud. Ce fut le moment que je choisis pour me pencher sur l'épaule de Wolfmeyer et lui crier à l'oreille :

— *Bou !*

Je faillis éclater de rire. Wolfmeyer poussa un petit cri, fit un bond de près de trois mètres et, sans cesser de jeter des regards effarés autour de lui, il prit ses jambes à son cou. Il sortit tellement rapidement qu'il n'était plus qu'une apparence confuse. C'est ce qu'on pouvait appeler un vieux fantôme effrayé !

À ce moment, Sam le Bienheureux se raidit, puis ses traits se

défendirent, et il s'affala sur la chaise que nous avions placée sous le nœud coulant. Eh bien, il s'en était fallu d'un cheveu ! Sam demeurerait assis, le visage encore mouillé de transpiration, et, les mains entre les genoux, il fixait mollement le bout de ses chaussures.

— Ça t'apprendra ! exultai-je, et je m'avançai vers lui. Allez, crache, fripouille, dusses-tu en crever.'

Il n'esquissa pas le moindre geste. Probablement qu'il se trouvait encore sous le coup de l'émotion.

— Voyons ! reprends-toi, bonhomme ! Tu n'en as pas encore assez ? Notre petit ami risque de revenir d'un instant à l'autre. Allez, hop, sur tes jambes.

Toujours aucun mouvement de sa part.

— *Sam !*

Pas un geste.

— *Sam !*

Je lui posai la main sur l'épaule. Il se renversa sur le côté et demeura prosterné par terre. Il faisait à présent partie de la grande famille des macchabées.

Je restai figé, et pendant un moment, je ne prononçai plus une parole. Puis je m'agenouillai et je me mis à crier sans trop y croire :

— Enfin, Sam, Sam, sois sérieux, cesse cette comédie !

Une minute plus tard, je me relevai lentement et me dirigeai vers la porte. Je n'avais pas fait trois pas que je m'interrompis. Quelque chose ne tournait pas rond ! Je me frottai les yeux. Oui, il commençait à faire noir ! La vague clarté, des plantes grimpantes, des fleurs de ce petit monde fantasmagorique s'atténuait, se dissipait, s'étiolait ...

Ça ne m'était jamais arrivé auparavant !

Pas d'importance, me dis-je avec désespoir. Le fait est que ça t'arrive maintenant. *Je dois absolument foutre le camp d'ici !*

Vous avez compris ? Oui, je pense. C'était le truc — ce foutu machin du «Bouffon Caratique ». Il n'agissait plus sur moi. Dès que Sam était mort, il s'était arrêté de me produire ses effets. Quel était encore le prix de la bouteille ? Que m'arriverait-il encore si je devais m'en servir

comme instrument de revanche ?

La lueur qui s'atténuait progressivement avait tout à fait disparu ! Je ne pouvais plus rien distinguer, si ce n'est l'une des portes. Pourquoi pouvais-je entrevoir le couloir ? Quelle était cette clarté verte blafarde qui avait dessiné ce cadre poussiéreux ?

Wolfmeyer ! *Je dois absolument sortir d'ici !*

À présent je ne pouvais plus voir les fantômes. Mais les fantômes étaient capables de me voir. Je courus. Je traversai la chambre obscure, et m'écrasai contre le mur opposé. Je chancelai. Du sang s'écoulait entre mes doigts que je venais de porter à mon visage. Je m'élançai derechef. Je me cognai contre un autre mur. Où se trouvait donc la porte de sortie ? Je fonçai de nouveau droit devant et, une fois encore, je heurtai un mur de plein fouet. Je me mis à hurler et me précipitai en avant. Je trébuchai sur le cadavre de Sam. Ma tête passa au travers du nœud coulant. Il se resserra sur ma gorge, et ma nuque se brisa en un craquement atroce. Je me débattis durant une demi-minute, avant d'être pendu.

J'étais on ne peut plus mort. Wolfmeyer, lui, riait, riait.

Fred nous retrouva au petit jour, Sam et moi. Il ramena nos corps dans la voiture. Et maintenant, je suis obligé de rester ici et de hanter cette satanée vieille baraque. En compagnie de Wolfmeyer.

UNE ODEUR DE BRÛLÉ

(The Odor of Melting)

par EDWARD D. HOCH

Son dernier souvenir des instants précédant l'écrasement de l'avion sur la crête des vagues de l'Atlantique fut une odeur de brûlé, une odeur un peu âcre lui indiquant que le circuit électrique ne fonctionnait plus. Puis il n'y eut plus temps de rien faire — pas le temps de passer dans le compartiment des passagers, pas le temps d'éprouver quoi que ce soit d'autre qu'une déchirante envie de survie.

Il n'aurait pu survivre bien longtemps dans ces eaux glacées, mais il lui semblait qu'il y avait une éternité qu'il surnageait sur ces flots tumultueux, unique survivant de cette catastrophe, s'accrochant désespérément à un siège de l'avion jusqu'à ce qu'enfin des mains inconnues viennent le tirer de là. Peut-être était-il en route pour le ciel, ou l'enfer. Cela lui était égal. Il se laissa glisser dans un sommeil tranquille où les rêves étaient épais et profonds comme l'eau de l'Atlantique ...

Plus tard, quand il ouvrit les yeux, un homme en pantalon et chandail à col roulé blanc était penché vers lui. Il avait conscience de la figure de cet homme et de la fraîcheur des draps sur son corps nu, mais de rien d'autre.

— Comment vous sentez-vous ? demanda l'Homme.

— Je ... je ne sais pas. Je me croyais mort. Où suis-je ?

L'homme sourit et tâta le front du pilote.

— Nous avons vu tomber l'appareil et nous vous avons sorti de l'eau. Vous avez beaucoup de chance. L'océan est immense.

Il commençait à se rendre compte du léger balancement de la pièce, et il comprit qu'il était à bord d'un bateau.

— Qu'est-ce que ce bateau ?

— Le yacht Indos.

L'homme sourit en voyant l'expression vide du pilote.

— Il appartient à J. P. Galvan. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Il essaya de se rappeler ce que ce nom évoquait pour lui, et tout d'un coup tout lui revint.

— Le Président! s'écria-t-il effaré. Le Président était à bord de l'avion ! Il faut ...

Il luttait pour sortir du lit, mais l'homme l'en empêcha.

— Vous êtes le seul survivant. Il n'y a rien que vous puissiez faire maintenant.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Vous avez dormi. Il y a presque sept heures que nous vous avons tiré de l'eau.

— Mais ... mon Dieu, il faut que j'avise Washington !

— On s'en est occupé. Ils savent que vous êtes ici.

— Mais le Président ! Je dois leur dire ce qui est arrivé. J'étais le pilote ... c'est moi qui étais responsable !

— Reposez-vous un peu. Mr. Galvan voudra vous parler dans un moment.

L'homme se retourna et sortit, peut-être pour appeler le propriétaire du yacht.

Seul entre ses draps blancs et frais, il repassa dans son esprit tous les derniers événements. Il était le chef pilote de l'avion présidentiel depuis six mois seulement, quand le président des États-Unis avait décidé de faire un voyage en France et en Allemagne de l'Ouest. Cette visite et les entretiens qui en avaient découlé constituaient de francs succès. Le Président et ses adjoints étaient enchantés quand ils avaient repris à Paris l'avion pour le voyage de retour.

Il y avait plus d'une heure qu'ils survolaient la mer, quand cela se produisit de façon soudaine et sans que rien ne pût le faire prévoir. Un orage d'automne venant des Tropiques — peut-être la queue d'un ouragan — avait d'un éclair démolit le circuit électrique et la radio de l'avion. C'était un accident terrible qui n'aurait jamais dû arriver.

Il se rappela l'odeur de brûlé quand l'enveloppe de protection des fils avait commencé à fondre, et même avoir vu un yacht, minuscule point bousculé dans l'immensité de la mer agitée. Tout à coup l'appareil

avait cessé de répondre aux commandes. Ce n'était plus qu'un objet mort, une chose morte, n'obéissant plus aux poussées de ses mains.

Il avait crié quelque chose à son co-pilote, appuyant frénétiquement sur tous les boutons de secours qu'il pouvait atteindre. Ils étaient parvenus à mettre en marche la radio de secours mais n'avaient réussi à transmettre, que quelques mots : « Going down, rush help ! » *Nous tombons, dépêchez les secours !*, avant qu'elle aussi se mette à grésiller avec des étincelles de toutes parts.

Il se rappelait l'eau, puis plus rien jusqu'à l'instant présent.

— Combien de temps suis-je resté à l'eau ? demanda-t-il à l'homme en pantalon blanc quand celui-ci revint. Il m'a semblé que c'était des heures.

— Nous vous en avons sorti au bout de vingt minutes environ.

— Personne d'autre ?

L'homme secoua la tête.

— Personne.

Il lui offrit une cigarette et ajouta :

— Mr. Galvan descend vous parler.

— Bien. La cigarette lui semblait bonne.

— Êtes-vous le fils de Mr. Galvan ?

— Non, rien d'aussi important. Je ne suis que son secrétaire. Vous pouvez m'appeler ... Il hésita, puis termina : Martin.

La porte de la cabine s'ouvrit, livrant passage à un petit homme entre deux âges. Il portait une veste bleu marine à boutons dorés et une casquette de commandant qui ne semblait pas à sa place sur son visage mince et pâle.

— Vous devez être John Harris, le pilote de l'avion dit-il sans préliminaires. Je suis J. P. Galvan.

Il se souleva un peu de sa couchette pour lui serrer la main. Des souvenirs lui revenaient encore et cette fois c'était un article qu'il avait lu dans un magazine au sujet de J. P. Galvan, banquier international, un homme qui se faisait gloire de manipuler des fortunes sur tous les marchés du monde.

— Merci de m'avoir sauvé, dit-il.

— Oh ! Ce n'est rien. Ça été un coup de chance pour vous que l'avion s'écrase si près de mon yacht. Mais je suis désolé pour les autres, votre Président, un type bien.

— Avez-vous une radio que je pourrais écouter. J'aimerais savoir ce qu'ils disent.

Galvan hocha la tête et s'assit à côté de la couchette.

— Chaque chose en son temps. Dites-moi d'abord ce qui est arrivé.

Le yacht se balançait doucement et Harris se rendit compte pour la première fois. que les moteurs étaient arrêtés. Il se demanda pourquoi. Il pensa qu'on allait peut-être le transférer sur un bateau plus important, peut-être un vaisseau de guerre américain arrivé dans la zone de recherche.

— Le système électrique s'est détraqué, dit-il à Galvan en lui racontant toute l'histoire telle qu'il se la rappelait, revivant une fois de plus la soudaine furie de ce bref orage. Il n'y a eu aucune possibilité de sauver le Président ou d'envoyer un message radio.

Galvan sourit légèrement,

— Oh ! Mais vous avez envoyé un message, monsieur Harris.

— *Comment ?*

— Votre nouveau Président — qui a déjà prêté serment — a l'impression que l'avion a été abattu par les Russes.

— *Quoi !*

Il s'assit sur sa couchette, une sueur froide se répandant sur tout son corps. Comment peut-il croire cela ?...

— Ils ont entendu quelques paroles déformées. *Russians* est le seul mot qu'ils aient compris.

Il repensa à son hâtif message. Il était possible que *Rush help* ait été compris *Russians* étant donné les mauvaises conditions atmosphériques.

— Mais, c'est terrible ! Cela pourrait déclencher une guerre !

— Exactement, acquiesça Galvan.

— Il me faut utiliser votre radio tout de suite ! Je dois informer Washington de la vérité !

Mais le petit homme le retint.

— Vous avez tout le temps pour cela. Votre nouveau Président a prêté serment presque immédiatement, bien que les recherches pour retrouver des survivants continuent. Je suis très curieux de voir comment il fera face à cette situation.

— Comment il fera face ! Nous pouvons entrer en guerre d'une minute à l'autre, et le Président sera peut-être incapable d'empêcher une catastrophe atomique ...

Galvan soupira.

— Monsieur Harris, mon affaire c'est le pouvoir. J'ai fait toute ma carrière par une adroite manipulation des valeurs. Ne saisissez-vous pas ? J'ai maintenant en main un pouvoir tel qu'aucun homme seul n'a jamais eu ! J'ai le pouvoir d'arrêter la troisième guerre mondiale, ou de la laisser se déclencher.

Harris se retourna sur sa couchette, transpirant abondamment.

— Ces paroles sont insensées ! Les choses n'ont pas pu encore aller si loin.

— Non ? Galvan fit un signe à son secrétaire. Mettez le poste sur les ondes courtes ...

Le secrétaire disparut un moment et revint juste au moment où un haut-parleur caché dans le mur entra en action, « ... *les recherches continuent sur l'immense Atlantique. Une centaine d'avions et deux douzaines de navires sont maintenant arrivés dans la zone où l'avion du Président est tombé. Quelques débris de l'avion ont été aperçus mais à l'heure présente aucun survivant n'a été repéré. Pendant ce temps, à Washington, les deux assemblées du Congrès se sont réunies en séance de nuit pour entendre un message urgent du nouveau Président. On pense que le Président essaiera de calmer ceux qui demandent une déclaration de guerre immédiate à la Russie. Mais, sur la base des dernières paroles du pilote de l'avion présidentiel, il devient évident que la pression exercée par la population pourrait faire éclater la guerre entre les États-Unis et la Russie dans les prochaines vingt-quatre heures. Moscou a démenti toute connaissance en ce qui concerne l'avion manquant mais on sait que des bateaux de pêche russes étaient à proximité. Et maintenant un reportage en direct de ... »*

— Nous devons absolument les arrêter ! interrompit Harris de sa couchette. Il faut ...

Galvan fit signe au secrétaire d'éteindre le poste.

— Oui, monsieur Harris, ceci est mon problème. Dois-je les arrêter ?

Pour la première fois Harris eut peur — pas seulement pour les autres, mais pour lui-même.

— Que voulez-vous dire ? Je peux m'en charger si vous ne voulez pas le faire. Vous leur avez dit que vous m'aviez recueilli ? Au-dessus on entendit un avion plonger vers le yacht puis remonter. C'était le premier que Harris entendait. *Vous les avez prévenus, n'est-ce pas ?*

Galvan cilla et s'approcha de la couchette.

— Nous ne leur avons rien dit, monsieur Harris. L'équipage ne comprend pas l'anglais. Il n'y a que nous trois à savoir que vous êtes ici. Il n'y a eu aucune communication par radio avec l'équipe de recherche.

» Je me suis mis en rapport avec les banques à Londres, Rome, Rio et Paris. Il y a beaucoup à dire en faveur de la guerre, de provoquer enfin cette confrontation si longtemps reculée. Vos Présidents ont été pour la paix, et même les Russes n'ont montré aucun enthousiasme pour un conflit mondial. À l'heure actuelle, on a besoin d'un événement comme celui-ci pour plonger le monde dans le chaos.

— Vous souhaitez cela ?

— Je ne sais pas, monsieur Harris. Il vaudrait peut-être mieux pour moi acheter et vendre contre la tendance du marché, en sachant que je pourrais toujours produire votre témoignage au dernier moment...

— Mais nous sommes au dernier moment ! dit Harris à Galvan. Quand le premier missile sera envoyé par l'une ou l'autre des parties, il sera trop tard pour arrêter quoi que ce soit !

On entendit une sonnerie insistante quelque part, et l'homme au pantalon blanc sortit pour y répondre, en se déplaçant sans bruit. Quand il revint, il parla à Galvan dans une langue que Harris ne pouvait comprendre.

Le petit homme grogna et revint vers la couchette.

— Un navire américain vient de nous héler — un peu plus tôt que je

ne m'y attendais. Je dois maintenant les avertir de votre présence, ou la taire.

Rien qu'à regarder Galvan, Harris connut la réponse.

Le propriétaire du yacht ne pouvait le laisser en vie, il ne pouvait lui permettre de rapporter le moindre détail de cette conversation incroyable.

— Vous êtes fou, dit-il très calmement.

— Croyez-vous que ceux qui réclament la guerre soient sains d'esprit ?

— Il n'y aura aucun argent à gagner si le monde entier part en fumée.

Galvan battit des paupières et se détourna.

— Peut-être suis-je simplement fatigué de toutes ces indécisions ...

— Ou grisé de cette impression de pouvoir que vous donne le moment présent.

Harris n'attendit pas plus longtemps, rejetant ses draps, il se précipita à travers la cabine sur le petit homme. Il l'attrapa par le cou et il resserrait son étreinte autour de la gorge ridée quand le secrétaire sortit un revolver et tira un seul coup à bout portant.

Harris trébucha en arrière, les voyant tous deux — les deux seuls au monde à savoir — si grands au-dessus de lui, il se sentit très fatigué comme si la vie le quittait.

De nouveau il respira cette odeur de brûlé, et se demanda s'il ne se retrouvait pas dans l'avion qui coulait, si tout ce qui précédait n'avait été que le songe d'un homme qui se noie ...

Ou était-ce l'odeur de la terre qui meurt ?

MEURTRE CONTRÔLÉ

(The Sound of Murder)

par WILLIAM P. MCGIVERN

L'Orient Express s'arrête une heure environ à la frontière triesto-yougoslave. La douane n'y est en général qu'une formalité, mais le changement de devises étrangères en dinars prend pas mal de temps.

Sachant cela, Adam James bâilla légèrement quand le train arriva à Sesana. Il ne s'ennuyait pas vraiment, mais il aurait voulu être déjà à Belgrade, au travail, et non à la frontière. Du plat de la main, il essuya la buée sur la vitre de son compartiment. Il n'y avait pas grand-chose à voir au-dehors : des douaniers en uniforme attendant l'arrêt du train pour y monter, un lampiste progressant sur une autre voie et, au-delà de la gare en bois, des collines blanches sous un ciel gris. Le tableau n'était pas gai : les collines donnaient l'impression de se presser les unes contre les autres, comme pour se protéger des rigueurs du temps.

Un douanier frappa à la porte du compartiment, puis entra, apportant sur ses vêtements un peu du froid extérieur. Cordial et efficient, il se retira au bout de quelques minutes en esquissant un salut souriant. Le fonctionnaire qui s'occupait du change était tout aussi cordial, mais son travail demanda plus de temps. Finalement, il s'en fut aussi en laissant seul Adam qui alluma sa pipe et reprit la lecture de son livre, un ouvrage ennuyeux mais de première importance sur la politique yougoslave.

Toutefois sa tranquillité fut de courte durée. Le couple occupant le compartiment voisin se remit de plus belle à se disputer, et Adam ferma son livre en soupirant. Pour intermittente qu'elle fût, cette dispute se prolongeait depuis que le train avait quitté Trieste une heure auparavant et la cloison séparant les deux compartiments était si mince qu'Adam ne pouvait l'ignorer. Ses voisins parlaient serbe ou croate, deux langues qu'il ne comprenait pas, mais point n'était besoin de comprendre, les paroles pour se rendre compte de la coléreuse véhémence des propos.

Il les avait remarqués à Trieste, lorsqu'ils étaient montés dans le train. La femme était extrêmement séduisante, avec des cheveux d'un blond pâle, un teint frais, et la démarche à la fois souple et musclée d'une

danseuse. Adam avait estimé qu'elle devait avoir la trentaine environ, et elle portait une robe de tweed prune sous un bon manteau de fourrure. Trapu, le visage coloré avec de petits yeux vifs, l'homme affectait une pétulante importance. Il était vêtu avec recherche d'un pardessus noir à col de fourrure, coiffé d'un feutre noir, et tenait une canne à la main. Le pli de son pantalon de flanelle grise était impeccable, et des guêtres jetaient une note blanche sur des chaussures noires cirées à la perfection.

Quelque chose dans leur attitude, une sorte de contrainte, avait retenu l'attention d'Adam. Ils avaient échangé à peine quelques paroles en prenant place dans le train, mais on sentait justement qu'ils avaient beaucoup à se dire et n'attendaient que l'occasion de le faire.

Malheureusement pour Adam, le moment où ils s'étaient retrouvés seuls dans leur compartiment leur avait semblé être cette occasion tant attendue. Au début, cela l'avait vaguement amusé, mais comme le ton montait à mesure que croissait leur colère, il avait fini par trouver ça fastidieux et agaçant.

On toqua à la porte et le contrôleur du wagon-lit entra. C'était un petit homme solidement bâti, avec un regard intelligent et une moustache noire surmontant une bouche charnue.

— Voici votre passeport, monsieur, dit-il en rendant à Adam le livret à couverture verte frappée de lettres dorées. Tout est en ordre. Vous ne serez plus dérangé d'ici Belgrade.

— Merci, mais je n'ai pas été dérangé.

Le contrôleur eut un haussement de sourcils :

— Voilà une réaction inhabituelle de la part d'un Américain ! D'ordinaire, vous êtes ... impulsifs, vous ne témoignez d'aucune patience ...

— Oh ! Il y a toutes sortes d'Américains, répondit Adam avec un sourire, comme il y a toutes sortes de Français, d'Anglais et même, j'imagine, de Yougoslaves.

— Non, vous vous trompez. Ici, en Yougoslavie, nous sommes tous comme notre pays : lents et patients. Vous autres, Américains, êtes beaucoup plus excitables. Vous agissez sans attendre, ce qui peut parfois assurer un avantage ou, au contraire, causer des ennuis.

— Oui, c'est bien possible.

Adam avait passé quinze ans de sa vie comme correspondant à l'étranger du journal auquel il collaborait ; en gros, son travail consistait à découvrir ce que pensaient les gens et pourquoi ils le pensaient. Aussi était-il intéressé par les opinions du contrôleur et, histoire de mettre l'homme à l'aise, il esquissa un geste en direction du compartiment voisin où la dispute avait repris.

— Ce sont des Américains ? questionna-t-il d'un air candide.

— Non, bien sûr que non !

— Ils me semblent pourtant assez excitables.

Un instant interloqué, le contrôleur sourit :

— Pan sur le bec, comme vous dites ! Non, ce sont des Yougoslaves, les Duvec ... elle est danseuse et lui, comédien.

Prêtant l'oreille avec une expression enjouée, il dit :

— Les artistes vivent toujours sur les nerfs ... Bon, il me faut continuer mon travail. Ma franchise ne vous a pas offensé, j'espère ?

— Absolument pas. Quand vous aurez une minute, revenez donc bavarder un peu avec moi.

— Merci. Je vais tâcher !

L'employé s'en alla et Adam reprit son livre ... Il fut bien aise quand, un chapitre plus tard, le train se remit en marche. À présent, Sesana était derrière eux. Ils traverseraient Zagreb vers l'heure du dîner et seraient à Belgrade le lendemain matin. Cette perspective aurait rendu Adam presque joyeux s'il n'y avait eu la dispute dans le compartiment voisin.

Après quelques minutes de merveilleux répit, le ton avait encore monté. Jusqu'alors, la femme s'était relativement contrôlée, mais à présent sa voix devenait suraiguë et quand elle s'interrompait, l'homme se mettait à crier. Cela se prolongea durant un moment, puis Adam entendit ouvrir avec violence la porte de l'autre compartiment. L'homme cria encore une phrase ou deux, puis la porte fut refermée avec un bruit rageur qui avait quelque chose de définitif. Adam entendit le pas lourd de l'homme passer devant son compartiment et s'éloigner en direction du wagon-restaurant.

— Enfin la paix ! pensa-t-il.

Il n'est rien de tel qu'un claquement de porte pour mettre fin à une discussion. Mais une sorte de perversité fit qu'Adam cessa de s'intéresser à son livre dès lors qu'il put le lire, en toute tranquillité. Il décida donc d'aller dîner et de terminer ensuite sa lecture ... À ce moment-là, ses voisins auraient sans doute repris leur dispute et il s'en voudrait alors de n'avoir pas profité de ce répit !

Adam se lava, le visage, se recoiffa, et partit dans la direction du wagon-restaurant. À la suite du wagon-lit, il y avait deux wagons de troisième classe, pleins de soldats impassibles, qui enduraient l'inconfort de ces wagons avec la stoïque résignation d'animaux domestiques.

Il n'y avait pas de carte, juste un menu à prix fixe : potage, rôti de veau jardinière, servi avec un vin dalmate théoriquement blanc mais orange en réalité. Comme dessert, des pruneaux cuits et, pour terminer, un café turc aussi douceâtre qu'épais.

L'homme au pardessus à col de fourrure, Duvec, assis tout au fond du wagon-restaurant, s'était déjà lancé à l'assaut de son potage. Son visage exprimait une sorte de vertueuse indignation, estima Adam, sans doute parce qu'il ressassait la dispute l'opposant à sa femme et s'y donnait le beau rôle. Duvec avait boutonné son pardessus jusqu'en haut et, de temps à autre, il posait sa cuiller pour frotter ses mains l'une contre l'autre afin de les réchauffer. Il faisait pourtant bon dans le wagon-restaurant, estima Adam qui était en veston.

Le contrôleur du wagon-lit survint quelques instants plus tard, très pâle, l'air agité. Il balaya les tables du regard, et se dirigea vers Duvec pour lui dire quelques mots à mi-voix. L'effet de ces paroles fut électrique. Duvec se leva d'un bond, ouvrant et refermant spasmodiquement la bouche.

— Venez avec moi, je vous prie, lui dit le contrôleur d'un ton ferme.

Les deux hommes quittèrent en hâte le wagon-restaurant, suivis par le regard intrigué des autres dîneurs. Étrangement troublé, Adam demeura un moment à regarder la nappe puis, obéissant à une impulsion qu'il ne s'expliquait pas très bien, il se leva et rebroussa chemin vers le wagon-lit. Mais comme il y prenait pied au sortir du soufflet, il se vit barrer le passage par un garde en uniforme bleu comme ceux qu'il avait vus dans le wagon postal, et qui lui dit en anglais avec une laborieuse lenteur :

— Vous ne pouvez pas passer.

— Mais c'est mon wagon ...

— Vous ne pouvez pas passer.

— Est-il arrivé quelque chose ?

Le garde se contenta de secouer la tête d'un air borné. À ce moment, le contrôleur survint au bout du couloir, vit la scène, murmura quelques mots à l'oreille du garde qui laissa retomber son bras tendu devant Adam.

— Vous pouvez passer.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Adam au contrôleur.

— Une tragédie, une véritable tragédie, répondit l'autre en lissant nerveusement sa moustache.

Adam eut conscience que le train ralentissait.

— Nous nous arrêtons ? s'enquit-il.

— Oui, oui. Venez, je vous prie.

Adam le suivit dans le couloir du wagon-lit. Debout devant la porte ouverte de son compartiment, Duvec sanglotait. Derrière lui, deux gardes tenaient chacun par un bras un soldat yougoslave trapu, à l'uniforme sale et froissé. Se détournant de son compartiment, Duvec s'affaissa contre la paroi opposée. Il se frappait lentement le front avec son poing, cependant que ses lèvres remuaient comme s'il priait.

Un dernier pas mena Adam à hauteur du compartiment de Duvec, et il ne fut pas surpris par ce qu'il y vit. Il s'y attendait plus ou moins, mais cela lui causa néanmoins un choc. Mme Duvec gisait sur le sol, une jambe repliée sous son corps et une mèche blonde en travers de sa gorge blanche. La poignée de bronze d'un coupe-papier ou d'un poignard émergeait entre ses seins.

Le train s'était immobilisé et, dans le silence ainsi rétabli, on n'entendait plus que les sanglots rauques de Duvec.

Le contrôleur toucha le bras d'Adam :

— Je vous demanderai d'avoir l'amabilité de rester dans votre compartiment. J'ai envoyé un messenger à la police de Sesana. Nous allons attendre qu'ils arrivent.

— Oui, naturellement, approuva Adam. Mais qu'est-il arrivé ?

— C'est le soldat. Pensant que tous les voyageurs étaient au wagon-restaurant, il est venu, j'imagine, voir ce qu'il pouvait voler. Il a été surpris de se trouver devant la femme qui était dans ce compartiment, il a perdu la tête ... (Le contrôleur eut un geste expressif des deux mains.) C'est vraiment terrible !

Le soldat semblait comprendre ce qui se disait. Son regard aux abois s'affola et il se mit à crier : « *Nil ! Nil !* », puis déversa un torrent de paroles incompréhensibles pour Adam.

— Il proteste de son innocence, bien entendu, dit le contrôleur d'un air détaché.

— Il ment, il ment ! s'écria. Duvec d'une voix brisée. Il a tué ma femme et il faut le tuer !

— Il est coupable sans aucun doute, opina le contrôleur. Nous pouvons facilement établir la chose. Votre femme était en vie quand vous l'avez quittée ?

— Oui, oui ! Oh ! Mon Dieu, mon Dieu ! fit Duvec en se remettant à sangloter. Nous nous étions disputés ... pour une raison stupide ... et je l'ai quittée dans un élan de colère. Mais elle était vivante, bien vivante ...

Il regarda Adam, comme s'avisant seulement de sa présence :

— Vous deviez entendre notre dispute ?

— Oui, en effet, convint Adam.

— Alors vous avez entendu nos voix jusqu'au moment où je suis parti ?

Adam acquiesça :

— Oui, parfaitement.

Le contrôleur eut un haussement d'épaules :

— C'est bien la preuve qu'elle était vivante lorsque son mari l'a quittée. Le soldat reconnaît être entré dans le compartiment mais, à partir de là, il cesse de dire la vérité.

— Que dit-il ? questionna Adam.

— Il dit que Mme Duvec était déjà morte. Et il prétend qu'il allait nous prévenir lorsqu'il a été appréhendé.

— Qui l'a appréhendé ?

— J'avais mis ici un garde tandis que j'étais dans le wagon suivant occupé à pointer les places libres avec mon collègue. À Zagreb, il monte beaucoup de monde et il convient donc de savoir où placer tous ces voyageurs. J'avais mis un garde parce que le wagon-lit est désert à l'heure du dîner et que les soldats ... Bref, vous savez comment c'est avec les soldats. Le garde — un de ceux du wagon postal — se trouvait à l'autre bout du wagon par rapport à celui où nous sommes. Quelque chose l'a fait se retourner et regarder dans le couloir. Il a vu ce soldat qui sortait à reculons du compartiment des Duvec. Il l'a interpellé et l'autre a voulu s'enfuir vers son wagon, mais le garde l'a rattrapé.

— Qu'est-ce qui il fait se retourner le garde ?

Le contrôleur haussa les sourcils :

— Comment savoir ? Le Bon Dieu, peut-être ... Il a obéi à une impulsion et cela lui a permis d'arrêter un meurtrier. Il aura droit à des félicitations officielles.

— Oui, oui, naturellement, fit Adam. Arrêter un assassin vaut toujours des félicitations. Au fait, de quelle arme s'est servi le soldat ?

L'ignorant lui-même, le contrôleur se tourna vers Duvec, qui dit :

— Il s'agit du coupe-papier de ma femme. Peut-être s'en servait-elle lorsqu'il a pénétré dans le compartiment.

— Oui, ça paraît logique, apprécia le contrôleur. Nous arriverons à lui soutirer toute la vérité, vous verrez !

Se mettant soudain à crier, le soldat s'arracha à ses gardes et fonça dans le couloir, ouvrit la porte qui le terminait et disparut. Les gardes s'élancèrent derrière lui tandis que Duvec hurlait :

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! À l'assassin !

Le contrôleur, lui, garda son calme et dit :

— Il ne peut s'échapper du train, les portes extérieures des wagons sont toutes bloquées. C'est le premier ordre que j'ai donné. On va donc sûrement le rattraper.

Sourcils légèrement froncés, Adam demeura un moment à considérer fixement Duvec et le contrôleur puis, sur un mot d'excuse, rentra dans son compartiment où il s'assit et alluma sa pipe.

Quelque chose clochait, quelque chose n'allait pas dans cette histoire, il en avait l'intuition. Mais comment le prouver ? Étendant devant lui ses longues jambes, il appuya sa tête contre le dossier de la banquette. Une preuve ... Où la dénicher ? Il tira sur sa pipe, essayant de se rappeler tout ce qui s'était passé depuis que l'Orient Express avait quitté Trieste. Il s'efforçait de mettre de l'ordre dans ce qu'il se remémorait, puis rapprochait tel détail de tel autre, l'essayait différemment, tentant désespérément d'étayer son intime conviction.

Dix minutes plus tard, le contrôleur s'encadra dans l'ouverture de la porte, arborant un sourire satisfait :

— C'est fini. Nous l'avons retrouvé. Il avait essayé de se cacher dans le tender, au milieu du charbon, mais j'étais sûr que nous remettrions la main sur lui !

Adam se leva, tout en vidant sa pipe.

— C'est très bien, dit-il, sauf que vous n'avez pas arrêté l'assassin ...

— Comment ça ? s'exclama l'autre. C'est impossible ! Le seul fait qu'il ait cherché à s'enfuir suffit à prouver sa culpabilité.

— Mais non. Il s'est enfui parce qu'il était terrifié. Amenez tout le monde ici et je vous désignerai l'assassin, dit Adam en s'étonnant lui-même de l'assurance dont il faisait preuve.

— Je me permets de vous rappeler que cette affaire concerne la police, dit le contrôleur, buté.

— Certes, mais ça risque de vous desservir en haut lieu si, à l'arrivée des policiers, vous leur remettez un suspect qui sera innocent.

Le contrôleur tourmenta sa moustache et finit par dire :

— Bon, soit ... Je ne crains pas de défendre mes conclusions contre les vôtres, car j'y suis arrivé par un raisonnement logique. Je ne puis m'être trompé.

— Nous verrons bien, déclara Adam.

Le soldat fut ramené dans le couloir par ses deux gardes. Il ne devait pas avoir plus de dix-huit ans et son regard exprimait un morne désespoir, comme s'il avait déjà renoncé à lutter contre le sort. Toujours vêtu de son pardessus à col de fourrure, Duvec se tenait un peu plus loin, continuant de passer de temps à autre une main sur son large front.

Adam était sur le seuil de son compartiment. Ainsi, il avait le soldat et les gardes à sa gauche, Duvec et le contrôleur à sa droite. Tous étaient en attente, les yeux tournés vers lui.

— Ce militaire n'a pas tué Mme Duvec, déclara-t-il posément.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? s'exclama Duvec avec véhémence.

— Si vous voulez bien m'écouter, vous allez le savoir.

— Je me refuse à vous écouter. Vous n'avez ici aucune autorité !

— Silence ! intervint le contrôleur d'un ton impérieux. Jusqu'à l'arrivée de la police, c'est moi qui ai la charge de cette affaire et j'ai donné à ce monsieur américain la permission de parler.

— Merci, dit Adam. Je continue donc. Comme je vous le disais, ce soldat n'a pas tué, Mme Duvec, et je crois pouvoir le prouver sans doute aucun. Avant tout, ne trouvez-vous pas étrange que le garde posté au bout du couloir n'ait pas entendu crier Mme Duvec ?

L'espace d'un instant, le silence régna, puis le contrôleur dit :

— Elle a été poignardée avant d'avoir pu crier.

Mais la question avait peint une vague préoccupation sur son visage.

— J'estime que c'est là une explication peu vraisemblable, dit Adam. Reconstituons ce qui a dû se passer si le soldat est l'assassin. Il ouvre la porte du compartiment. Mme Duvec le regarde, surprise, et probablement effrayée. Quelle va être sa réaction ? Hurler, bien sûr.

— Ma femme n'était pas une vieille fille émotive, rétorqua Duvec. Elle n'aurait pas hurlé à la seule vue d'un homme, mais lui aurait dit de ressortir immédiatement. C'est sans aucun doute ce qui s'est passé. Il a mis cet instant à profit pour s'emparer du coupe-papier et le lui plonger dans le cœur. Oui, il l'a ainsi réduite au silence ayant qu'elle ait pu crier.

Le contrôleur hocha la tête, visiblement soulagé.

— Oui, oui, c'est certainement comme ça que les choses se sont passées.

— Non, pas du tout, contredit Adam. Pourquoi un homme jeune et robuste aurait-il eu besoin d'un poignard contre une femme ? S'il voulait la réduire au silence, il se serait servi de ses mains. Durant le

temps qu'il a fallu pour lui arracher le coupe-papier et l'en frapper, elle aurait pu crier une demi-douzaine de fois. Et pourtant, je le répète, le garde qui- était dans ce wagon n'a absolument rien entendu en provenance du compartiment de Mme Duvec.

Le contrôleur eut un mouvement d'impatience :

— Vous échafaudez des hypothèses. Pour notre compte, nous ne nous occupons que des faits. D'après votre propre témoignage, Mme Duvec était en vie lorsque son mari a quitté le compartiment. Mais elle était morte quand le soldat est sorti de ce même compartiment. Tels sont les faits, prouvant que seul le soldat a pu la tuer.

— Vous vous trompez, mais c'est en partie de ma faute, dit Adam. Je vous ai induit en erreur, et je vais rétablir les faits exacts. Voici l'assassin, déclara-t-il en pointant le doigt vers Duvec.

— Monstrueux ! s'exclama celui-ci. Je ne tolérerai pas que ...

— Laissez-moi vous poser une simple question, l'interrompit Adam. Pourquoi portez-vous ce gros pardessus dans un train qui est confortablement chauffé ? Qu'y a-t-il, sous ce pardessus, Duvec ? Ou, plus exactement, *que n'y a-t' il pas ?*

— Je ne sais ce que vous voulez dire ! glapit l'autre.

— Alors, je vais vous le préciser. Ce qu'il n'y a pas sous ce pardessus, c'est votre veston ... le veston qui a été taché de sang quand vous avez assassiné votre femme. Lorsque je vous ai vu dans le wagon-restaurant, j'ai été frappé par cette anomalie. Vous n'auriez pas gardé votre pardessus depuis Trieste ; c'est donc que vous l'aviez enfilé avant de quitter votre compartiment. Toutefois, le furieux échange de propos dont s'était accompagné votre départ, rendait improbable que vous ayez pris le temps de mettre un pardessus. Ce geste routinier aurait par avance ruiné l'effet de votre claquement de porte. Mais pourquoi mettre un pardessus ? Il ne fait pas froid dans le train. J'en ai déduit que vous ne le portiez pas pour votre confort, mais pour cacher quelque chose. Et que désiriez-vous donc tant cacher ?

— Vous parlez comme un dément. Ma femme était vivante lorsque je l'ai quittée. Vous le savez bien, puisque vous nous avez entendus.

— Je vous ai entendu, *vous*, rectifia Adam. Duvec, vous avez tué votre femme dans un accès de rage. Mesurant alors dans quelle situation vous vous trouviez, vous avez eu conscience que votre crime avait eu un témoin ... un témoin auriculaire se trouvant dans le compartiment

voisin ... autrement dit, moi. Mais vous pouviez vous en servir à votre avantage. Vous pouviez donner l'illusion que votre femme était vivante lorsque vous l'avez quittée, en jouant seul les deux rôles de la dispute pendant quelques instants avant de sortir rageusement du compartiment. Ce n'était pas difficile pour un acteur. Et durant que vous imitiez la voix de votre femme, vous avez ôté votre veston taché de sang et enfilé votre pardessus. Puis vous êtes sorti du compartiment sur une ultime réplique lancée avec colère. Le veston, vous l'avez caché dans le compartiment ou jeté par la fenêtre. De toute façon, on le retrouvera.

— Du vent que tout cela ! riposta Duvec.

— Retirez votre pardessus, lui dit Adam.

— C'est insensé que je doive me prêter à d'aussi ridicules enfantillages ! s'emporta Duvec.

Déboutonnant le pardessus, il l'ouvrit en grand, laissant ainsi paraître la veste de tweed bleu qu'il portait avec un pantalon gris uni. Il y eut un silence, durant lequel Adam sentit son estomac se contracter douloureusement.

— Êtes-vous satisfait maintenant ? s'enquit Duvec avec mépris.

Pendant qu'Adam parlait, le contrôleur avait inconsciemment posé la main sur le bras de Duvec, et il l'a retira aussitôt en balbutiant :

— Oh ! Excusez-moi ...

— Attendez une minute, dit Adam en fronçant les sourcils.

Il avait remarqué que Duvec avait des boutons de manchettes ornés de rubis. Pourquoi cela lui faisait-il un drôle d'effet ?...

— Non, ça suffit comme ça ! décréta le contrôleur avec humeur. Vous n'allez pas continuer à porter des accusations qui ...

— Si, car j'ai raison ! coupa Adam. Il ne porterait pas des boutons de manchette comme ceux-ci avec une veste de tweed, pas plus qu'il ne mettrait des chaussures vernies avec un pantalon de flanelle ! Mais oui, bien sûr ! Il s'est changé et a mis cette veste, cachant sous le pardessus celle plus habillée qu'il avait revêtue pour le dîner. Il s'en est débarrassé en la jetant par une des portières à l'extrémité du wagon. De la sorte, il ne courait pas grand risque, s'étant déjà assuré un alibi.

» Mais la chance l'a servi en faisant intervenir sur le lieu du crime un suspect plausible. En s'introduisant dans le compartiment, le soldat a mis Duvec complètement hors de cause. Mais il ne s'en tirera quand même pas, car je suis prêt à parier cent dollars contre un dinar que la police retrouvera sur le ballast, à quinze ou vingt kilomètres, une veste assortie à ce pantalon.

— Je ne puis endurer cela plus longtemps ! se mit à sangloter Duvec. Ma femme est morte et je m'entends accuser d'être son assassin !

Sanglotant de plus belle, il se détourna vers la porte fermant le couloir. Le geste était si naturel que personne ne vit sa main étreindre la poignée. Il ouvrit brusquement la porte et se trouva de l'autre côté avant que quiconque eût pu faire un geste. Le contrôleur cria quelque chose aux deux gardes qui tenaient toujours le militaire. Ils s'élancèrent à la poursuite de Duvec, le contrôleur sur leurs talons.

Ils le rattrapèrent dans le wagon suivant et le ramenèrent. Duvec ne leur opposa aucune résistance. Les épaules voûtées, il regardait droit devant lui, avec sur le visage une expression d'angoisse intense. Adam se rendit compte que, pour la première fois depuis le meurtre de sa femme, Duvec avait cessé de jouer la comédie.

— Elle allait me quitter, vous comprenez, dit-il d'une voix basse et tremblante. Je ... Je ne pouvais supporter ça ... Je ne le pouvais pas !

Une demi-heure plus tard, le contrôleur vint dans le compartiment d'Adam et dit d'un air penaud :

— Je vous prie de m'excuser ... Je repense à ce que j'ai dit à propos de l'excitabilité des Américains, et je me sens rougir de honte Je vous en demande sincèrement pardon.

— De grâce, n'y pensez plus !

— Mais il y a une chose que je ne comprends pas tout à fait, reprit alors le contrôleur. Il ne me semble pas que votre preuve ait été si confondante ... Pourtant vous paraissiez absolument sûr de vous ...

— Je l'étais, lui confirma Adam. Voyez-vous Duvec a commis une erreur que je ne me suis pas donné la peine de mentionner. Lorsqu'il a combiné cette ultime scène de dispute après la mort de sa femme. Il a mal calculé son coup. Si vous vous souvenez, il a lancé quelques paroles rageuses, puis il a claqué la porte ...

Le visage du contrôleur demeura figé. Puis il se mit à caresser sa moustache tandis qu'un sourire s'épanouissait lentement sur ses lèvres.

— Je vois que vous avez compris. dit alors Adam. En Yougoslavie ou en Amérique, n'importe où, une violente dispute entre mari et femme se termine rarement ainsi. Quand je m'en suis avisé, j'ai su que Duvec était coupable. Il est bien évident que si Mme Duvec avait été vivante, elle ne l'aurait jamais laissé partir ainsi ... en ayant le dernier mot !

— Mais non, bien sûr, acquiesça gravement le contrôleur.

UN SINGULIER CONTRIBUABLE

(The Income Tax Mystery)

Par MICHAEL GILBERT

J'avais obtenu mes diplômes de Droit quelques années avant la guerre et, en 1937, je m'établis avec un associé dans un petit cabinet d'affaires de la City de Londres. Lors de la déclaration de guerre, je fus mobilisé dans l'Infanterie. J'avais déjà trente-cinq ans et il me semblait peu probable que je fusse appelé à faire beaucoup de service actif ; c'est pourquoi, profitant de mes connaissances d'allemand, je me fis affecter au Service de Renseignements.

La guerre finie, je rentrai à Londres, pour découvrir que notre ancien bureau avait été bombardé, que mon associé était mort et que notre clientèle s'était, pour ainsi dire, évanouie. Je trouvai sans difficultés un poste dans une société londonienne, mais je ne m'y plus pas. J'avais un travail facile mais aucun avenir : aussi, donnai-je ma démission pour entrer au Contentieux du Trésor Public.

Cela peut paraître plus ennuyeux que d'avoir affaire avec une clientèle privée, mais tout compte fait, cela ne l'était pas, car, après avoir suivi les cours de comptabilité obligatoires pour tous les employés du fisc, je fus versé dans un service très select connu sous le nom de « Direction des Enquêtes et Vérifications Nationales ».

Si l'on interroge à ce sujet un employé du fisc, peut-être répondra-t-il que ce service n'existe pas ; cela peut signifier simplement qu'il n'en a pas entendu parler. La plupart des enquêtes fiscales normales sont faites par des comptables qui vérifient les bilans, les comptes profits et pertes, garanties, récépissés et autres pièces, et posent des questions aux intéressés jusqu'à ce que la vérité se fasse jour.

Mais certains cas ne peuvent être traités de cette façon : ils requièrent des recherches effectives, et c'est là qu'intervient le Service des Enquêtes.

Ce ne sont pas toujours des cas très importants, dans lesquels entrent en jeu des millions de livres sterling, qui donnent au Trésor l'occasion de faire des exemples spectaculaires : l'un de nos meilleurs « coups », nous l'avons réalisé lorsqu'un membre du service a ouvert un commerce de fruits et légumes et ... Mais ceci est une autre histoire.

Quand le nom de Mr Portway apparut pour la première fois dans nos registres, il était normal que son dossier me fût transmis, car Mr Portway était agent d'affaires. Je ne me rappelle pas exactement comment il attira pour la première fois notre attention ; le lecteur serait surpris d'apprendre quels détails fortuits peuvent faire entrer la Direction des Enquêtes en action : une conversation entendue dans un compartiment de chemin de fer, une allusion faite par un agent d'assurances, une vantardise émise à haute voix dans un bistrot ... Nous n'aimons pas les tables d'écoute : c'est, à notre avis, parfaitement inefficace.

La singularité de Mr Portway se résumait à ceci : il semblait gagner de fortes sommes sans travailler.

La première confirmation que nous en eûmes nous vint d'une employée mécontente : Mr. Portway l'avait engagée pour tenir sa comptabilité, puis congédiée pour incompetence. Mr. Portway, au dire de cette jeune fille, possédait une belle voiture, s'habillait avec élégance, dépensait beaucoup d'argent en vins fins (elle avait eu en main la facture d'un de ses fournisseurs), alors que la clientèle vieillotte et démodée qui était la sienne aurait dû, selon toute vraisemblance, le laisser sans un sou à la fin de chaque année.

Certains jours, ajoutait la jeune personne, Mr. Portway ne recevait aucun client et passait la matinée dans son bureau à lire (des romans policiers en particulier) ; puis il prenait deux heures pour déjeuner, faisait un petit somme au retour, buvait une tasse de thé et rentrait chez lui. D'autres fois, un ou deux clients se montraient à l'agence. Le travail de Mr. Portway consistait surtout à acheter et vendre des maisons, à rédiger des baux et des contrats de vente, à inscrire des hypothèques : ce travail, il l'effectuait seul. Une employée était chargée de la dactylographie et de la réception des clients ; l'autre (celle dont nous tenions nos renseignements) de la comptabilité.

Je ne pense pas que le lecteur connaisse grand-chose à la comptabilité d'un agent d'affaires, et mon intention n'est pas de lui faire un cours là-dessus. Mais le fait est que les agents d'affaires sont tenus à des règles très strictes — règles imposées et jalousement mises en application par la loi. Et c'est justice, car les agents d'affaires ont à manipuler beaucoup d'argent qui ne leur appartient pas.

Une enquête discrète nous ayant appris que Mr. Portway ne possédait aucune ressource personnelle, nous conclûmes que son cas était exactement de ceux qui devaient retenir notre attention. Il nous était facile de nous occuper de ce cas : Mr. Portway ne connaissait rien aux

chiffres et, bien que disposant d'un personnel réduit, il devait forcément avoir à son service une personne ayant des notions de comptabilité, sinon il aurait été dans l'incapacité de procéder à son bilan annuel. Il nous suffit donc de consulter les petites annonces des journaux jusqu'à ce que parût celle par laquelle il demandait une personne pour remplacer l'employée qu'il avait congédiée ; je posai alors ma candidature à l'emploi qu'il proposait.

Je ne sais s'il y avait d'autres candidats, mais je suis sûr que j'étais bien le seul à me présenter à la fois comme juriste et comme comptable ; le seul, aussi, qui fût disposé à accepter le salaire de famine qu'il offrait.

Mr. Portway était un petit homme rondouillard, aux joues roses et aux cheveux blancs. Il ressemblait un peu au Mr. Pickwick de Dickens, sauf qu'il ne portait pas de lunettes et que rien, dans son visage, ne rappelait le hibou. La meilleure comparaison qui venait à l'esprit lorsqu'on le voyait pour la première fois était celle de la tortue. Son visage sardonique semblait avoir été découpé dans du cuir, et sa lèvre supérieure, très allongée, lui donnait l'air d'un philosophe.

Il m'accueillit avec chaleur et me fit entrer dans la pièce qui m'était destinée. Les bureaux de l'agence occupaient le rez-de-chaussée et le sous-sol de la maison. À droite en entrant, dominant la cour pavée et la fontaine — seuls vestiges de l'auberge qui avait donné son nom à la maison « Lombards Inn » — se trouvait le sanctuaire de Mr. Portway — une très jolie pièce, de petites dimensions, et rendue plus petite encore par les étagères remplies de dossiers ficelés qui en occupaient les murs. Mon bureau, à gauche de l'entrée, était encore plus petit et d'apparence plus austère. Au sous-sol se trouvaient les pièces réservées aux archives, pleines de vieux dossiers et de fichiers, ainsi qu'une cave à coffres-forts.

L'agence dirigée par Mr. Portway était organisée sur une si petite échelle que je m'imaginais avoir la tâche facile. Je comptais qu'une semaine suffirait amplement pour déceler toute affaire louche pouvant s'y tramer.

En quoi j'avais tort.

Une semaine suffit à me confirmer que quelque chose allait de travers, mais, au bout d'un mois, je n'avais pas fait un seul pas en avant dans la découverte de ce que ce quelque chose pouvait être.

Je fis pour mes supérieurs un rapport des maigres résultats obtenus. « Mr. Portway — écrivais-je — est à la tête d'une affaire qui semble lui

rapporter tout juste de quoi payer le salaire de ses employés, le loyer, l'éclairage et autres frais, sans lui laisser aucun bénéfice personnel. En fait, il lui est arrivé de combler de sa poche de petits déficits dans les comptes de l'agence. Or, l'argent qu'il dépense ne provient pas de ressources personnelles, mon travail, en tant que comptable, consiste en partie à rédiger ses déclarations d'impôts » (ceci, il est juste de le dire, sur la suggestion de Mr. Portway lui-même) « et, à part un très petit avoir en Fonds d'État et quelques gains occasionnels pour, des articles qu'il rédige sur les vignobles — car c'est un expert en vins — il ne possède, ou, du moins, ne déclare, aucun revenu personnel. Cependant, tout en ne disposant apparemment que de faibles ressources, il n'en vit pas moins confortablement et semble ne rien se refuser. Ce n'est pas un homme qui jette l'argent par les fenêtres, mais je n'hésiterais pas à évaluer ses dépenses personnelles à 3 000 livres par an, au bas mot. »

Mes chefs estimèrent ce rapport si peu satisfaisant qu'ils me convoquèrent pour une entrevue. Notre chef de service, à cette époque, Dai Evans, était un Gallois pansu qui ressemblait à Lloyd George, moins la moustache. Il était à tu-et-à-toi avec tous ses subalternes, mais il ne faisait pas bon le contrarier.

— Vous me demandez de croire aux miracles, Michael, dit-il. Comment un homme peut-il posséder une liasse inépuisable de billets de banque s'il ne les gagne pas quelque part ?

— Peut-être qu'il les fabrique, suggérai-je.

Dai prit la chose au sérieux.

— Un faussaire, vous croyez ? Je ne pense pas que ce soit possible !

— Non, répondis-je, ce n'est pas ce que je voulais dire. (Je le savais mieux que quiconque : l'adresse et l'organisation que nécessite la fabrication de billets de banque, sans parler des fournitures de papier spécial indispensables à leur impression, allaient bien au-delà des possibilités d'un simple citoyen.) Mais je pensais qu'il pouvait posséder un magot ; cela arrive, vous savez, et il n'y a là rien d'illégal. Supposons que Mr. Portway ait gagné son argent avant la guerre et l'ait entassé quelque part, dans la cave aux coffres-forts par exemple. C'est lui qui en garde la clef et personne d'autre que lui n'y pénètre jamais. Chaque semaine, il en extrairait une ou deux douzaines de billets de banque pour ses dépenses.

— Pourquoi, alors, se donnerait-il le mal de tenir une agence ? grommela Dai, qui poursuivit : Vous dites que cela lui coûte de

l'argent. Pourquoi ne dépose-t-il pas son magot dans un coffre-fort où il serait en sécurité : il économiserait de l'argent et s'épargnerait du travail ... Non, Michael je n'aime pas cette histoire. Il y a quelque chose là-dessous, mon garçon ! Ne laissez pas tomber.

Aussi retournai-je à Lombards Inn, en gardant mes oreilles et mes yeux bien ouverts. Mais, à mesure que les semaines passaient, le mystère devenait plus irritant et semblait plus insoluble.

Pendant le mois qui suivit, je fis un calcul très précis des recettes et des dépenses de mon patron. Au cours de ce mois-là, Mr. Portway opéra l'achat d'une maison pour 5 000 livres, et la vente d'une autre pour à peu près la même somme, il rédigea le bail d'un bureau de la City et l'inscription d'une hypothèque sur une société immobilière pour le compte d'une vieille dame. Les honoraires qu'il perçut pour ces diverses transactions s'élevèrent à 171 livres et 5 shillings, soit très exactement 5 livres *de moins* que ce qu'il dut payer pour faire marcher son agence pendant la même période ...

Un après-midi, vers trois heures, je dus porter des papiers à Mr. Portway dans son bureau. Je le trouvai assis sur une chaise près de la cheminée, le *Times* (qu'il lisait chaque jour de la première à la dernière page) dans une main, un verre dans l'autre.

— Vous me trouvez, dit-il, en train de me livrer à mon vice secret. Je suis de la vieille école qui pense qu'un bordeaux rouge doit se déguster après le déjeuner, et un bourgogne après le dîner.

— J'aime, moi aussi, les vins français.

Il dut remarquer le coup d'œil que je jetais vers la bouteille.

— C'est un Pontet Canet 1943, m'apprit-il. Certainement la meilleure des années de guerre, et celui-ci est sans doute le meilleur Château de cette aimée-là. Vous trouverez un verre dans le classeur, monsieur Gilbert.

On ne peut pas boire du vin en restant debout : avant de m'en être rendu compte, j'étais assis auprès de Mr. Portway devant la cheminée, la bouteille entre nous. Après un deuxième verre, Mr. Portway se sentit en humeur d'évoquer des souvenirs, et, naturellement, j'ouvris bien grandes mes oreilles pour recueillir toutes informations utiles ; mais seule une moitié de moi-même jouait à ce moment-là le rôle de détective : l'autre moitié dégustait un excellent bordeaux en goûtant la compagnie d'un philosophe.

Mr., Portway m'apprit être venu au Droit sur le tard. Il avait d'abord étudié le dessin avec Bertolozzi, le grand graveur florentin, puis avait passé deux ans dans l'atelier de Herr Groener, spécialiste des intailles et du relief sur métal. À ce moment de son récit, Mr. Portway prit sur la cheminée, pour me la montrer, une jolie petite gravure sur cuivre qu'il avait faite lui-même. La Grande Guerre, dont il avait passé la plus grande partie en Égypte, l'avait détourné de cette voie.

— J'ai éprouvé, dit-il, le besoin de quelque chose de plus rentable que l'art du relief sur métal.

Il aurait voulu devenir architecte, avait échoué, et s'était alors tourné vers le Droit, surtout pour faire plaisir à un de ses oncles, juriste, qui n'avait pas de fils.

— Il y a des Portway à Lombards Inn depuis 200 ans, ajouta-t-il, mais je crains d'être le dernier.

Passant en revue, ce soir-là, ce qu'il m'avait dit, j'arrivai à la conclusion que Mr. Portway avait fourni la solution d'un problème, tout en m'en posant un autre.

« Il y a des Portway à Lombards Inn depuis 200 ans ... », avait-il dit. Un lien sentimental ?... Était-ce pour cela qu'il se sentait disposé à financer de sa propre poche une agence dont la clientèle ne le faisait plus vivre ? Mais d'où venait l'argent ?... Plus on étudiait, plus le problème se révélait insoluble.

En tant que caissier de l'agence, c'est à moi qu'incombait le soin de toucher ou verser la moindre des sommes que nous avions à recevoir ou à dépenser, et je savais — je le savais de façon certaine — qu'aucun argent ne rentrait dans les poches de Mr. Portway. Au contraire, presque chaque mois il devait tirer un chèque sur son propre, compte en banque pour financer l'agence. Et, les relevés de banque en faisaient foi, il ne tirait pour lui-même aucune somme, que ce fût sur son compte ou sur un autre. De quelle source provenaient donc ses liasses de billets ?... On le voit : j'étais conduit pas à pas vers la seule réponse logique : il avait trouvé une méthode — une méthode personnelle et parfaitement sûre — pour fabriquer de l'argent.

Mais ce n'était pas de la contrefaçon, au sens où l'on entend ce mot. Malgré l'aveu tout net qu'il m'avait fait de ses connaissances en gravure, les difficultés étaient trop grandes pour qu'on eût y penser. D'ailleurs, où se serait-il procuré le papier spécial qui lui était nécessaire ? Et puis, les billets que j'avais vus ne ressemblaient en rien à des faux.

J'en étais arrivé à une autre conclusion. Le nœud de l'affaire se trouvait dans la cave aux coffres-forts. C'était une pièce où seul entrait Mr. Portway et dont il était le seul aussi à posséder la clef. Bien que j'eusse souvent essayé, je n'avais jamais réussi, à jeter, ne fût-ce qu'un coup d'œil à l'intérieur. S'il avait besoin d'un contrat qui s'y trouvait, Mr. Portway attendait que je fusse parti déjeuner pour entrer le chercher. Et, le soir, il était toujours le dernier à quitter l'agence.

La porte de la cave était lourde et sa serrure d'un modèle ancien, mais, avec du temps et de la patience, il n'est pas de serrure dont on ne réussisse à prendre l'empreinte. J'avais pu, à deux reprises, apercevoir la clef qui l'ouvrait, ce qui me facilita la tâche.

Je me procurai assez rapidement un jeu de clefs qui, j'en étais à peu près sûr, me permettraient d'ouvrir la porte ; il ne me manquait plus que l'occasion de les utiliser.

Je mis alors au point un plan assez simple. Un jour, vers trois heures, j'annonçai à mon employeur que j'avais rendez-vous avec l'inspecteur des Contributions et que ce rendez-vous me retiendrait environ une heure ou une heure et demie. Pourrais-je ensuite rentrer directement chez moi ? Mr. Portway acquiesça. Il était en train de rédiger un acte de cession compliqué, et, bien calé dans son fauteuil, il ne semblait pas avoir l'intention d'en bouger avant longtemps.

Je retournai dans mon bureau, pris mon chapeau, mon imperméable et ma serviette, et descendis sur la pointe des pieds au sous-sol. J'ouvris doucement la porte de l'une des réserves. Ces derniers jours, lorsque j'étais seul au bureau, pendant la pause du déjeuner, j'avais employé mon temps à constituer, à quelques pas du mur, un rempart fait de casiers empilés, sur le dessus desquels j'avais disposé de vieux papiers en guise de toit. Je fermai la porte derrière moi et m'introduisis délicatement dans mon repaire. À part le fait que la poussière fraîche que j'avais déplacée me donnait envie d'éternuer, je n'étais pas trop mal. Bientôt d'ailleurs la poussière reprit sa place et je me mis à somnoler.

Il était cinq heures quand, j'entendis remuer Mr. Portway. Il descendit au sous-sol, marcha dans le couloir, s'arrêta et je l'entendis ouvrir la porte de la cave aux coffres-forts, en face de la réserve. Une pause, puis la porte se referma ; un moment plus tard ma porte s'ouvrit et la lumière s'alluma.

Je retenais ma respiration ... La lumière s'éteignit, la porte se ferma ; j'entendis le déclic de la clef dans la serrure, puis les pas s'éloignèrent.

Mr. Portway était certes un homme précautionneux !

Je pus même me rendre compte qu'il ouvrait la porte des toilettes pour s'assurer qu'il n'y avait personne. (Mon plan primitif avait été de m'y enfermer et je me félicitais à présent de ne pas l'avoir fait !) Enfin, les pas remontèrent l'escalier; un dernier coup d'œil sans doute, puis la lourde porte d'entrée claqua, et le silence se fit.

J'attendis encore près de deux heures. L'ennui, maintenant, c'était la femme de ménage, une vieille femme excentrique appelée Gertie. Elle avait la clef de la maison et venait travailler tantôt le soir, tantôt de bonne heure le matin ; mais ayant étudié ses allées et venues pendant plusieurs semaines, j'avais pu me rendre compte qu'elle ne partait jamais plus tard que huit heures moins le quart.

Vers huit heures et demie, tout danger semblant écarté, j'estimai pouvoir commencer mes recherches.

La porte de la réserve n'offrait pas de difficulté ; la serrure se trouvait du bon côté et je n'eus qu'à la dévisser ; mais, pour la porte de la cave aux coffres-forts, ce fut une autre affaire ! Je m'étais muni de ce qu'on appelle en terme-de métier des « rossignols » permettant d'ouvrir à peu près n'importe quelle serrure de modèle courant. Mon travail consistait à trouver celle de ces clefs qui s'adaptait le mieux, à l'enfoncer dans la serrure, et à tourner en forçant jusqu'au moment où la serrure jouerait. (On ne pourrait pas faire cela avec des serrures modernes, qui sont réglées au millième de tour ; mais les vieux modèles avec leurs spirales compliquées et leurs ressorts solides, tout en paraissant formidables, sont beaucoup plus faciles à forcer.)

Aux environs de dix heures et demie j'entendis le petit dé clic indiquant le succès ; je poussai d'un seul coup la porte d'acier et entrai dans la pièce.

Je me trouvai dans une petite cave dont les murs de briques blanchies étaient garnis d'étagères portant de gros dossiers noirs. Je ne perdis guère de temps à regarder ceux-ci, devinant facilement ce qu'ils pouvaient contenir.

À gauche, derrière la porte, se trouvait une table et, sur cette table, une grande caisse en bois de teck, entourée d'un fil de fer — une caisse du genre de celles dans lesquelles on emballe les microscopes, mais plus grande. Elle était fermée à clef et sa serrure me sembla d'un modèle ne pouvant convenir à aucun de mes fameux « rossignols ». J'essayai cependant de la forcer, mais sans grand espoir. La seule solution semblait être de traîner la caisse derrière moi — elle était très

lourde, mais j'aurais réussi à la tirer tant bien que mal — et de chercher hors de la maison quelqu'un qui puisse l'ouvrir. Mais, pensai-je, j'aurais l'air plutôt bête si elle se révélait contenir un microscope de valeur qu'un des vieux clients de Mr. Portway lui aurait laissé en dépôt !

Soudain, j'eus une inspiration. Sur l'une des étagères j'avais aperçu une petite boîte métallique portant l'inscription « *E. Portway – personnel* » - une boîte comme aurait pu en posséder un homme soigneux pour y ranger un livret de caisse d'épargne ou un passeport. Elle était fermée à clef, elle aussi, mais par une serrure normale à laquelle s'adaptait une des clefs de mon trousseau. J'ouvris donc la boîte et, bien en évidence, sur les papiers qui y étaient entassés, je vis un vieux porte-clefs auquel était accrochée une simple clef en cuivre ...

J'en eus la respiration coupée (peut-être, d'ailleurs l'aération de cette pièce souterraine n'était-elle pas ce qu'elle aurait-dû être). Me déplaçant avec précaution, je fis entrer la clef dans la serrure de la caisse, poussai, tournai, cela marchait ! Je soulevai le couvercle — et me trouvai face à face avec le secret de Mr. Portway.

À première vue, je fus déçu. Ce que j'avais sous les yeux semblait n'être qu'une petite presse à main, destinée à imprimer un sceau. Je la soulevai hors de la caisse, pris sur l'étagère un morceau de papier, l'y introduisis et tournai la poignée ; puis je la relâchai et retirai le papier.

Apposé sur mon papier, bien net, il y avait un timbre fiscal de 20 livres ... Je revins vers la caisse et y trouvai, disposés sur un plateau, des coins à frapper les monnaies, de différentes valeurs : 10 shillings, 1 livre, 2 livres, 5 livres et au-delà, jusqu'à 100 livres.

Je sortis l'un de ces coins de la caisse pour l'examiner à la lumière. Il était remarquablement fait : Mr. Portway n'avait pas perdu son temps dans l'atelier florentin de Bertolozzi ! Il y avait même une série de petits engrenages permettant d'imprimer en même temps les chiffres de la date du jour — de minuscules engrenages qui constituaient chacun un chef-d'œuvre d'horlogerie ...

J'entendis des pas traverser la cour et Mr. Portway entra avant que j'aie eu le temps de remettre le coin à sa place.

— Que faites-vous ici ? demandai-je stupidement.

— Quand on allume dans la cave aux coffres-forts, répondit-il, mon bureau s'éclaire en même temps. J'ai fait un arrangement avec le

gardien du grand bâtiment au bout de la rue, qui surveille un peu cette maison. S'il voit ma lumière allumée en dehors des heures de bureau, il doit me téléphoner immédiatement.

— Je comprends, dis-je. Remis du premier choc causé par la surprise, je n'étais plus effrayé. Il était deux fois plus vieux que moi, et j'étais deux fois plus fort que lui.

— J'étais en train d'admirer votre travail personnel. Chacun son petit bureau de timbres fiscaux ! Belle réussite, monsieur Portway !...

— N'est-ce pas ? opina mon patron, clignant des yeux pour me regarder, sous la lumière trop forte. Je ne lisais sur son visage ni peur ni colère, mais plutôt un amusement sardonique devant la tournure des événements. Seriez-vous un détective privé, par hasard ? questionna-t-il.

— S.E.I.R. — Service des Enquêtes de l'Impôt sur le Revenu.

— Et vous admiriez ma petite machine ?

— Je suis seulement surpris que personne n'ait encore pensé à cela !

— Oui, opina-t-il, elle est bien pratique ... pour un agent d'affaires, s'entend. J'ai toujours trouvé très déplaisant que mes clients versent davantage d'argent au Gouvernement — qui, après tout, n'a pas levé le petit doigt pour le gagner — qu'à moi-même. Vous rendez-vous compte que, si j'achète une maison de 5 000 livres pour le compte d'un client, je gagne environ 43 livres alors que le Gouvernement en touche 100 ?

— C'est scandaleux ! acquiesçai-je. Et vous avez inventé cette petite machine pour rétablir l'équilibre. C'est une forme de falsification très simple, bête comme chou, quand on y pense !

Plus j'y pensais moi-même, plus elle m'enchantait.

— Songez aux dépenses que vous devriez faire, au papier dont vous devriez vous munir et au travail que cela représenterait, si vous vous mettiez à fabriquer des billets de 100 livres ! Tandis qu'avec cette machine : un petit coin, une petite presse ...

— Oh ! Mieux que cela ! dit Mr. Portway allègrement. Il faudrait être fou pour falsifier des bons du Trésor. Ils sont mis en circulation et chacun d'eux représenterait un danger en puissance pour celui qui les fabriquerait. Moi, quand j'ai timbré un document, je le range dans un dossier et il n'en sort plus pendant vingt ans, peut-être même plus

jamais.

— En tant que comptable professionnel, remarquai-je, c'est sous cet angle que votre combinaison me séduit le plus. Mais voyons ... Prenons cet achat de maison dont vous parliez tout à l'heure. Votre client vous remet deux chèques : l'un pour vos honoraires, qui passe normalement dans vos comptes ; et un autre, pour le droit de timbre.

— Qui doit être encaissé.

— Qui doit être encaissé, naturellement. Vous l'encaissez vous-même à la banque, revenez ici ...

— J'ai toujours pris soin d'aller jusqu'au bureau du Timbre, pour le cas où quelqu'un me surveillerait.

— Très sage précaution, approuvai-je. Puis vous revenez ici, timbrez le document vous-même et mettez l'argent dans votre poche. Ces sommes n'apparaissent jamais dans vos écritures.

— Parfaitement exact, dit Mr. Portway.

Il semblait heureux de la rapidité avec laquelle j'avais saisi les points les plus délicats de sa combinaison.

— Il y a une seule chose que je ne comprends pas, continuai-je. Vous êtes un célibataire et un homme aux goûts simples, n'auriez-vous pas pu — je ne voudrais pas vous paraître pompeux — mais n'auriez-vous pas pu, en travaillant un peu plus, gagner assez d'argent d'une façon légale pour subvenir confortablement à vos besoins ?

Mr. Portway me regarda un moment et son sourire s'élargit.

— Je vois, dit-il, que vous n'avez pas eu le temps d'examiner le reste de cette cave. Mes goûts sont loin d'être simples, monsieur Gilbert ; et, étant donné le taux scandaleusement élevé des impôts actuels ... Oh ! Je vous demande pardon, j'avais oublié ...

— Ne vous excusez pas, protestai-je, j'ai souvent pensé la même chose ! Vous parliez de vos goûts dispendieux ...

Mr. Portway se dirigea vers un grand casier portant l'inscription « *Succession de Lord Lampeter — Réglée* », et l'ouvrit au moyen d'une clef prise à sa chaîne. Je pus compter les fonds poussiéreux d'une douzaine de bouteilles.

— Château Margaux, récolte de 1934, et je ne garantis pas qu'il ait

encore atteint son maximum. Ici, (il ouvrit le « *Doyen de Melchester, Affaires de Famille* » j'ai là un vrai trésor : Mouton Rothschild 1924.

—1924 !

— En magnums. Je sais que vous êtes connaisseur et, comme c'est sans doute la dernière occasion qui nous est offerte ...

— Ma foi ...

Mr. Portway sortit un tire-bouchon, un carafon et deux verres d'un petit placard étiqueté « Formulaires pour droits de succession — Divers », retira le bouchon avec autant de soins que d'adresse et versa d'une main ferme le Mouton Rothschild dans le carafon. Puis il en remplit deux verres. Nous présentâmes un moment chacun le nôtre à la lumière, pour admirer la couleur riche, sombre, presque noire, du vin. Puis nous dégustâmes notre première gorgée, qui descendit le long de notre gosier comme un nectar.

— Qu'y a-t-il dans les autres casiers ? demandai-je d'un ton respectueux.

— Mes préférences vont aux grands crus de bordeaux, dit Mr. Portway. Bien entendu, comme je n'ai vraiment commencé à acheter du vin qu'en 1945, je ne possède rien qui puisse s'appeler une pièce de musée. Mais j'ai choisi un petit lot de Château Talbot 1927 qu'il faut goûter pour y croire ! Et, lorsqu'on m'offrait un bon bourgogne, je ne refusais pas non plus.

Il montra du geste le dossier « *Marquise de Gravesend* ».

— Il y a là un Romanée Conti 1937 ... Mais votre verre est vide ...

Comme nous achevions de déguster le Mouton Rothschild dans un silence plein de sous-entendus, je regardai ma montre ; il était deux heures du matin.

— Vous ne trouverez aucun moyen de transport à cette heure-ci, me fit observer Mr. Portway. Permettez-moi de suggérer que la seule chose qui puisse suivre dignement un bon bordeaux est un noble bourgogne.

— Ma foi ... répondis-je.

J'avais tout à fait conscience d'être en train de compromettre sérieusement ma position officielle. En fait, je crois que, depuis un moment déjà, ma décision était prise. L'aurore pointait et le Romanée

Conti baissait rapidement dans la bouteille, quand Mr. Portway et moi-même jetâmes les premières bases d'une association.

Sa raison sociale est « *Portway & Gilbert, 7 Lombards Inn* ».

Ceci, pour le cas où vous envisageriez, un jour, d'acheter une maison
...

LISEZ LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE !

(Watch for It)

par JOSEPH N. GARES

La première, la toute première d'Eric. Et elle avait pété trop tôt.

Si j'avais dormi dans mon appart de Durant, la fenêtre ouverte, j'aurais probablement entendu l'explosion. Et à quatre heures trente du matin, j'aurais sans doute pensé à un camion au carburateur mal réglé. Mais j'avais passé la nuit à tringler Elisabeth à San Francisco tandis qu'Eric posait la bombe à Berkeley. J'avais veillé à ne pas quitter Liz une seconde, parce qu'on peut tout reprocher aux flics fédéraux, sauf de ne pas faire leur boulot à fond. Et je savais qu'en cas de pépin, ils viendraient renifler dans mon secteur.

Nous apprîmes la nouvelle aux informations de midi, Liz et moi, alors que nous prenions le petit déjeuner avant ses cours de l'après-midi. Elisabeth enseigne le français aux grands commençants à l'Université d'État de San Francisco.

« Eric Whitlach, étudiant de Berkeley aux opinions "radicales" déclarées, a été blessé ce matin par l'explosion prématurée d'une bombe qu'il était en train de placer sous une table des locaux de l'Union des Étudiants. Selon la police, l'engin était muni d'un système de retardement réglé sur 9 h 30, heure à laquelle l'endroit aurait grouillé de monde. On ne sait si l'état du jeune extrémiste est grave mais ... »

— Oh Ross, c'est, terrible ... murmura Liz, qui avait suivi certains cours de licence avec Eric et moi. Comment a-t-il pu commettre ... une chose pareille ?

— Tu sais, je ne l'ai pas beaucoup vu depuis les examens de juin, répondis-je avec un geste vague au-dessus des restes de nos œufs au bacon. Étudiant révolutionnaire — j'ai du mal à m'imaginer Eric dans ce rôle ...

J'ajoutai une remarque subtile :

— Il aurait peut-être dû s'en tenir à la licence, s'arrêter en même temps que nous, avant de perdre pied.

Quand j'avais recruté Eric sans en avoir l'air, l'idée nous avait paru géniale. Personne ne soupçonne ce genre d'intello bavard de poser des bombes, pour la bonne raison qu'ils n'en posent jamais. D'ailleurs, en général, nous évitons les « radicaux » du genre d'Eric : ils n'ont ni conscience du sens de l'histoire ni discipline. Pour nous, ils sont à combattre au même titre que les communistes, qui versent dans l'autre extrême avec leur embrigadement excessif et leurs ordres venus d'ailleurs.

— Bon, il vaut mieux que je retourne de l'autre côté de la baie, dis-je en me levant.

— Ross tu ne ... est-ce que tu ne pourrais pas ?...

Elisabeth s'interrompt en rougissant. Toujours ce vieux fond petit-bourgeois, pensai-je. Au lit, elle était partante pour toutes les expériences mais me demander en plein jour de revenir la sauter après ses cours, elle en était incapable.

— Je ne peux pas, Liz, répondis-je en la traitant intérieurement de refoulée. L'année dernière, je pieutais dans la même piaule qu'Eric et la police voudra sans doute me poser des questions.

Je croyais effectivement que les poulets chercheraient à me voir, et rien ne déclenchant la paranoïa flicarde plus rapidement que de ne pas trouver un type, je voulais leur faciliter la tâche. Mais finalement, ils ne vinrent pas m'interroger, probablement parce qu'ils comptaient bien tirer d'Eric tout ce qu'ils désiraient savoir, sans se fouler, simplement en lui collant des électrodes sur les couilles, comme les Français en Algérie. Je connais les méthodes fascistes.

Mis à part les flics et leurs questions, j'avais une autre raison de vouloir être à Berkeley ce soir-là car la situation réclamait une réunion sur la stratégie à suivre. Nous nous rencontrions généralement le soir, à la librairie Zeta Books, située dans la partie sud du campus. Armand Marsh qui, dans le « civil », la gère pour le compte de l'Union des Étudiants Socialistes, vint m'ouvrir et referma la porte derrière moi. Grand, rouquin décharné aux traits ascétiques, aux gestes, vifs et nerveux, il est le secrétaire de notre cellule de trois membres, notre « noyau ».

En entrant, je constatai que Danzer et Benny se trouvaient déjà dans la salle d'expédition. La présence de Danzer me déplaisait. Bien sûr, il assurait la liaison avec les autres « noyaux » de la région mais il ne participait jamais aux opérations, ce qui faisait de lui un outsider. On ne peut pas se fier aux outsiders.

— Whitlach est gravement blessé, Benny ? demanda Armand.

Benny Leland est directeur administratif de l'hôpital Alta Monte. Avec ses cheveux bien peignés et ses fringues de rentier, il a l'air d'un vrai bourgeois.

— Une écharde de bois arrachée à la table lui a traversé l'épaule. Heureusement il avait déjà placé la bombe et il s'éloignait quand elle a explosé. Sinon on aurait retrouvé uniquement quelques dents et des morceaux d'orteils.

— Alors il pourra marcher ?

— Oh oui. L'explosion l'a sérieusement commotionné mais il s'est déjà remis du choc, et sa blessure ne présente en elle-même aucun danger.

En me regardant avec insistance, Benny ajouta :

— Je ne comprends pas pourquoi cette saloperie d'engin a pété trop tôt.

Ce qui revenait à me rendre responsable de l'accident puisque c'était moi qui avait fourni à Eric le matériel nécessaire pour fabriquer la bombe.

Armand aussi me regardait :

— Ross ? Quel genre d'engin était-ce ?

— Modèle standard. Deux bâtons de dynamite « réquisitionnés » il y a quatre mois, un détonateur électrique à pile, un réveil. Eric devait porter le tout dans une boîte à chaussures enveloppée de papier-cadeau afin de la rendre moins suspecte. Il y a plusieurs explications possibles de ...

— Ce n'est pas la question essentielle pour le moment, intervint Danzer d'un ton froid et sévère comme son visage. Notre première préoccupation doit être la suivante : le « noyau » sera-t-il menacé si Whitlach craque et se met à parler ?

— Eric était mon meilleur ami avant que je n'adhère, répondis-je. Il a été mon « Cothurne » pendant quatre ans. Quand nous avons décidé qu'il valait mieux utiliser quelqu'un poursuivant encore ses études qu'opérer nous-mêmes, je l'ai recruté en observant les règles de sécurité habituelles. Il croit que la bombe est une idée entièrement à lui.

— Il ne connaît ni l'existence du « noyau » ni, a fortiori, les noms de ses membres, expliqua Armand. Whitlach ne représente aucun danger pour nous.

Danzer tourna vers moi un regard toujours aussi glacial mais j'avais fini par comprendre que ses yeux n'avaient jamais d'autre expression.

— Alors c'est Ross qui devrait se charger de lui.

— S'il faut intervenir, s'empresse de glisser Benny, qui craignait qu'une « intervention » à l'hôpital ne le compromette. Puisqu'il ne représente aucun danger, pourquoi ne pas simplement ...

Il haussa les épaules sans achever sa phrase.

— Le laisser tranquille ? enchaîna Danzer. Hum !

Bien qu'ayant seulement vingt-sept ans, Danzer publie deux journaux radicaux « underground » et imprime aussi des romans pornos pour une société de Los Angeles. Il doit se faire un max de blé.

— Il est nécessaire de s'occuper de lui, j'espère parvenir à vous en convaincre. Si Ross accepte ...

— C'est d'accord, acquiesçai-je.

Je m'efforçai de chasser de ma voix toute émotion. Cool, parfaitement calme, c'est l'image que j'aime donner : un mec désespéré, se foutant de tout, à commencer par lui-même.

— Si un autre que moi va le trouver, Eric le prendra pour un flic, un mouton. Si c'est moi, il saura que je suis venu le tirer de là.

— On laissera entrer Ross s'il se présente comme un visiteur normal ? demanda Danzer à Leland.

Benny n'avait pas renoncé à lutter contre l'idée d'une opération de sauvetage :

— La police monte la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant, sa porte. Seuls les médecins et une infirmière par équipe sont autorisés à entrer dans sa chambre.

— Je vois. Par ailleurs, Ross ne doit pas risquer de se faire pincer, sinon notre tentative déboucherait sur l'inverse de ce que nous visons.

Ce que je ne saisis pas immédiatement.

— Passons aux détails de l'opération, continua Danzer.

À mesure qu'il parlait, je comprenais mieux pourquoi on l'avait choisi comme coordonnateur des activités des noyaux. Il avait un esprit froid, logique, précis, qualités que l'on retrouvait dans son plan. Le rôle que j'y jouais me préoccupa d'abord un peu mais je vis bientôt que mes objections n'avaient aucun fondement. J'étais l'ami d'Eric, le seul en qui il pouvait avoir confiance. Quant aux risques, ils m'auraient plutôt encouragé, à la réflexion. Il faut prendre des risques lorsqu'on veut détruire une société pourrie car comme un serpent au corps brisé, elle a encore du venin dans ses crocs.

Trois heures furent nécessaires pour élaborer le plan opérationnel.

L'hôpital Alta Monte se trouve au cœur d'un paisible quartier résidentiel situé après Ashby Avenue. Dans le temps, on y accédait facilement en traversant à pied le vaste parking pour gagner l'entrée latérale, mais tant de médecins se sont fait agresser en descendant de leur voiture par des camés en quête de drogue que la police effectue à présent des rondes dans le secteur.

Je garai ma bagnole dans Benvenue, sortit de la boîte à gants la seringue et les bombes algériennes que je glissai dans ma poche. Sous mon coupe-vent bleu foncé, une fine corde de nylon était enroulée autour de ma taille. Mon haleine s'élevait en volutes grises dans l'air glacé de la nuit. Après avoir fermé la voiture à clef, je tendis une main que j'examinai à la lumière pâle du réverbère le plus proche. Pas de tremblote : tes nerfs tiennent le coup, mec. *Tu tiens le coup.*

3 h 23 à ma montre.

Dans sept minutes, Benny Leland ouvrirait la petite porte du quai où on livrait les provisions aux cuisines. Trois minutes plus tard, il la refermerait en retournant des toilettes à la cafétéria du personnel.

3 h 27.

Accroupi contre la haie touffue entourant le parking, je sentais mes paumes devenir moites. Tout faillit foirer à cause, d'une infirmière quittant son service à une heure inhabituelle parce que son Jules bosse la nuit et qu'elle doit rentrer garder son gosse. Si elle avait été un peu en retard ...

— Terminé, madame Adamson ? fit la voix du gardien, qui portait loin dans l'air noir et brumeux.

— Pas trop tôt, Danny. Quelle nuit ! Nous avons perdu un opéré dont j'étais certaine qu'il se sortirait d'affaire.

— C'est moche. À demain, madame Adamson.

Je pris dans ma main gantée de caoutchouc une des petites bombes. Je n'entendais pas les semelles (du crêpe, sans doute) de l'infirmière sur le revêtement noir du parking mais je voyais son ombre longue et mince danser sur le côté de sa voiture, à dix mètres de moi. Je me dressai, lançai la bombinette et me tapis de nouveau dans l'obscurité.

Magnifique ! Dans le parking silencieux, elle fit l'effet d'un coup de fusil à canon scié. La fille hurla à pleine gorge, le gardien cria. D'un pas lourd, il courut à son aide, passa près de moi.

Je fonçai aussitôt à travers le parking me faulant entre les véhicules, plié en deux pour le cas où l'explosion aurait attiré des curieux aux fenêtres. Sans ralentir, je dévalai la rampe réservée aux camions de livraison et me jetai dans l'ombre épaisse du quai des cuisines.

Rien. Aucun bruit de poursuite. Plus que la course, c'était l'excitation qui me faisait haleter. Ma montre indiquait 3 h 31. Impeccable.

Je me levai, grimpai sur le quai, rampai jusqu'à la porte découpée dans un grand rideau de fer ondulant tel un accordéon. Elle s'ouvrit sous la poussée précautionneuse de mes doigts. Benny avait été cool, lui aussi. Pour une fois, il avait exécuté le plan comme prévu, mais, d'une façon générale, je ne lui faisais pas entièrement confiance.

Dans le couloir désert flottait cette odeur particulière aux hôpitaux. Contre le mur, un chariot à roulettes chargé de plateaux vides attendait les petits-déjeuners du matin. Exactement là où Benny devait le mettre. Je posai deux bombes algériennes dans le coin supérieur gauche d'un plateau de la seconde rangée puis m'approchai de l'issue de secours en quelques pas rapides.

Mes chaussures chuchotaient sur les barreaux métalliques de l'escalier d'incendie. Conformément à la loi, les issues de secours des hôpitaux ne sont jamais fermées à clef. Je consultai ma montre : dans dix-neuf secondes, Benny Leland sortirait des toilettes, reprendrait le chemin de la cafétéria, refermerait la porte du rideau de fer et piquerait négligemment au passage les bombes algériennes dans le plateau. J'aurai alors trois minutes pour me mettre en position.

Deux minutes trente secondes s'étaient écoulées lorsque j'entrouvris d'un centimètre la porte de l'escalier d'incendie du troisième étage. Je

n'avais pas besoin de risquer un œil, je me rappelais parfaitement la description des lieux que Benny m'avait faite :

« La chambre de Whitlach est la dernière du couloir, juste à côté de l'escalier d'incendie. Je me suis arrangé pour le coller là — au cas où nous aurions envisagé d'aller lui rendre visite. Le bureau de l'infirmière de nuit se trouve tout au bout du couloir, qui dessine un L. Rien à craindre de ce côté. L'unique policier chargé de surveiller Whitlach sera devant la porte de la chambre, assis sur une chaise pliante. ».

Dix secondes. Ma main ne tremblait toujours pas. Seul dans l'ascenseur le menant du sous-sol aux services administratifs du quatrième étage, Benny Leland arrêterait la cabine au troisième, appuierait de nouveau sur le bouton du quatrième quand les portes s'ouvriraient et, avant qu'elles ne se referment, lancerait ses deux bombes algériennes dans la cage d'escalier. Quelques secondes plus tard, il serait dans son bureau, à l'étage au-dessus. Le flicard conclurait inmanquablement qu'on avait balancé les bombes de l'escalier.

Whoomp ! Whoomp !

Fantastique, mon pote ! Assez étourdi pour que l'infirmière n'entende rien au bout de son couloir, assez fort cependant pour que le poulet, à moitié sur ses gardes, aille vérifier ...

Je comptai jusqu'à dix, ouvrit la porte, franchit les six pas me séparant de la chambre à présent sans surveillance. Dix mètres plus loin, le dos bleu marine du policier venait de disparaître par les portes battantes menant à l'ascenseur et à l'escalier principal.

Je connus un moment de panique lorsque la porte de la chambre d'Eric résista à ma pression, mais elle finit par céder et je pénétrai à l'intérieur. Mes mains suaient sous les gants de caoutchouc. *Calmos*, mon vieux.

La tâche pâle du visage de Whitlach bougea au milieu des ombres dures, antiseptiques que la veilleuse dessinait sur le lit. Eric avait le bas de la figure étroit, volontaire, des yeux bleus très brillants, un nez court, des cheveux bruns aux boucles serrées. J'éprouvai de la compassion à le voir ainsi, livide, les traits tirés.

Mais un grand sourire éclaira alors son visage.

— Ross ! murmura-t-il. Mais comment ?...

— Pas le temps de t'expliquer, fis-je, à voix basse moi aussi.

J'avais déjà sorti la seringue, dont j'enfonçai l'aiguille dans le bouchon de caoutchouc d'une petite fiole.

— Le lardu sera de retour dans une minute. Il faut se presser. Tu peux bouger ?

— Bien sûr. Que veux-tu que je ...

— Tends le bras.

Je piquai l'aiguille dans la chair, appuyai sur le piston en disant :

— Un anesthésique. Si tu te cognes l'épaule en sortant d'ici, tu ne sentiras rien.

Les larmes aux yeux, Eric pressa mon bras de sa main gauche. Comme il avait dû être terrifié, le pauvre, en se réveillant dans les mains des flics fascistes !

— Bon Dieu, Ross, je n'arrive pas à y croire, chuchota-t-il en secouant la tête. Juste sous leur nez, sous leur sale gueule ! Tu es génial, mec !

Je lui passai un bras autour des épaules tout en continuant dans ma tête à égrener les secondes, à me demander combien de temps la stupidité inhérente aux flics retiendrait en bas, loin de son devoir, le policier chargé de garder la porte de la chambre. Parce qu'ils ont le sens du devoir, ces guignols, à défaut d'intelligence.

— Faut que je, te porte jusqu'à la fenêtre haletai-je.

Eric balança ses jambes hors du lit.

— Pourquoi ... la fenêtre ... bredouilla-t-il, la tête mollement penchée.

J'ouvris mon blouson pour lui montrer la corde enroulée autour de ma taille.

— Je vais t'attacher et te descendre. De l'aide nous attend en bas.

Je relevai le cadre d'aluminium de la fenêtre, laissai entrer la nuit. Super. Du velours, pas un bruit.

— Grimpe là-dessus, soufflai-je. Il faut qu'en entrant le flic voit ta silhouette se découper devant la fenêtre et moi, je l'attaquerai par derrière. Tu saisis ?

Il hocha lentement la tête. La piqûre commençait à faire effet.

— Reste perché comme ça, dis-je à Eric, lui pressant le bras à mon tour.

À peine avais-je eu le temps d'éteindre la veilleuse et de me planquer derrière la porte que j'entendis le poulet accourir précipitamment dans le couloir. Trop tard, sale con de fasciste, beaucoup trop tard.

Une étroite lame de lumière poignarda la chambre puis s'élargit en un rectangle. Au lieu de bondir dans la pièce l'arme à la main et de se jeter sur le côté comme il l'aurait dû, le flic entra en trotinant tel un vieux pourceau mené à l'abattoir. Je l'entendis prendre une profonde inspiration en découvrant Eric.

— Hé ! Toi ! Descends de ...

J'étais sur lui. Le bras droit serré autour du cou tire vers l'arrière, tandis que la main droite pousse à la base du crâne ...

Avec cette prise, tout le monde tombe dans les pommes. On m'a appris à m'en servir pour neutraliser à mains nues une sentinelle. Moi, mon séjour à Cuba, je ne l'ai pas passé connement à couper de la canne à sucre comme ces crétins d'étudiants canadiens, qui se croyaient à un pique-nique. Je n'ai que du mépris pour ces tarés, ils n'ont pas encore compris que la seule issue, c'est de détruire les structures de la société.

Je traînai le policier inconscient dans le couloir, posai son gros cul sur la chaise, étendis ses jambes devant lui pour qu'il eût l'air de dormir. Son pouls était régulier : il reviendrait à lui dans quelques minutes. J'aurais eu le temps de descendre Eric par l'escalier d'incendie et de le faire sortir de l'hôpital.

Un moment, l'idée me tenta mais ce n'était pas ce que nous avions prévu. L'opération avait pour objectif un effet maximum que nous n'obtiendrions pas en nous contentant de tirer Eric delà de cette manière. Le plan de Danzer était super.

Eric oscillait dans l'encadrement de la fenêtre en marmonnant. Je le tirai en arrière, appuyai sa tête contre mon épaule. Autour de ma taille je sentais la corde de nylon qui aurait été assez résistante pour supporter son poids.

Bon Dieu, c'était un type extra. Je passai la main dans ses cheveux bouclés et rudes, sur son front moite de sueur. L'année dernière, il m'avait remplacé à l'examen de français, ce qui m'avait permis de décrocher l'examen. Nous nous étions rencontrés dès notre première année de fac, au cours du vieux Cecil sur la civilisation occidentale, et

nous avons partagé une chambre jusqu'à la fin de la licence.

— Désolé, vieux, murmurai-je au visage luisant de transpiration, à demi-inconscient.

Puis je le lâchai et poussai. Son corps flasque tomba à la renverse et disparut, instantanément, comme ça. Trois étages, la tête la première, sur l'allée de béton. Lorsqu'il toucha le sol, j'entendis comme un bruit d'œuf s'écrasant sur le carrelage de la cuisine. Un sale bruit, mec, je ne suis pas près de l'oublier.

Le couloir était obscur et désert lorsque j'enjambai les pattes du flic endormi. Bientôt il déclencherait l'alarme mais à part ses collègues, personne ne le croirait : les résultats de l'autopsie le contrediraient.

Les premiers mugissements de sirène me parvinrent au moment où je démarrais et décollais ma guinde du trottoir en souplesse. J'avais auparavant jeté dans une bouche d'égout les fins gants chirurgicaux. La corde de nylon uniquement destinée à tromper Eric, je l'avais coupée en morceaux inutilisables que j'avais balancés dans une corbeille à papiers attendant le ramassage matinal.

Dans University Avenue, je m'arrêtai à un snack ouvert toute la nuit dont le parking possédait une cabine téléphonique. Je mourais de faim mais j'avais aussi une terrible envie de baiser. J'aurais dû éprouver de la honte ou du dégoût devant une telle réaction mais au lieu de cela, je me sentais ... *transfiguré*. De toute façon, Eric étant un prisonnier politique, les flics se seraient arrangés pour qu'il ne vive pas jusqu'à son procès. Par cette mort nécessaire, j'avais influé sur le cours de l'histoire.

Moi, moi seul.

Et là-bas dans la ville il y avait Liz, toujours chaude, réceptacle dans lequel j'épancherais mon excitation sexuelle avant qu'elle n'aille enseigner le français ... Mais d'abord je téléphonerais à Armand et il préviendrait Danzer qu'il pouvait imprimer ce dont nous avions discuté la veille.

Rien que d'y penser, j'exultais. L'autopsie révélerait la présence dans le corps d'Eric de la dose massive de sérum de vérité que je lui avais injectée avant sa mort. Les médias de l'Establishment feraient le reste avec leurs insinuations, leurs questions et leurs supputations, avant même que nos hebdomadaires underground n'accusent les flics fascistes.

En attendant qu'Armand décroche, je composai notre titre dans ma

tête :

LES FLICS UTILISENT DE LA SCOPOLAMINE
POUR INTERROGER UN HÉROS RÉVOLUTIONNAIRE
IL SE JETTE PAR LA FENÊTRE
PLUTÔT QUE DE LIVRER LE MOUVEMENT

Super, mec, super. Lisez la presse révolutionnaire !

TABLE DES MATIÈRES

PLAN DE VOL (*Hijack*) Robert L. Fish

JOUR APRÈS JOUR (*Tomorrow ... and Tomorrow*) Adobe James

LES FUNÉRAILLES DE « GUILLOTINE » (*Funeral in Another Town*)
Jerry Jacobson

LE TRUBLION (*A Case for Quiet*) William Jeffrey

MORCEAUX CHOISIS (*A Good Head For Murder*) Charles W.
Runyon

GELÉE ROYALE (*Royal Jelly*) Roald Dahl

POÉSIE LÉGÈRE (*Light Verse*) Isaac Asimov

LES PETITS RENARDS DORMENT AU CHAUD (*Little Foxes Sleep Warm*) Waldo Carlton Wright

UN ARRIÈRE-GOÛT D'OSEILLE (*The Graft Is Green*) Harold Q.
Masur

LA RUE DES COYOTES (*Coyote Street*) Gary Brandner

ZOMBIQUE (*Zombique*) Joseph Payne Brennan

PROFIL (*The Pattern*) Bill Pronzini

PIPÉE (*Pipe Dream*) Allan Dean Foster

LE « BOUFFON CARATIQUE » (*Shottle Bop*) Theodore Sturgeon

UNE ODEUR DE BRÛLÉ (*The Odor of Melting*) Edward D. Hoch

MEURTRE CONTRÔLÉ (*The Sound of Murder*) William P. Mc
Givern

UN SINGULIER CONTRIBUABLE (*The Income Tax Mystery*) Michael
Gilbert

LISEZ LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE ! (*Watch for It*) Joseph N.
Gares

[1] Le pouliot est le nom usuel d'une sorte de menthe.